



009611

5

III, 301

Theologia

Th

à mad. de Thulmeier

1
SERMONS

DE FEU

Mr. DE BEAUSOBRE,

SUR

LE CHAPITRE XI.

DE L'EVANGILE SELON

S. JEAN.

TOME I.



A BERLIN

Aux dépens de l'Ecole de Charité.

MDCCLI.

Dean Sobri, [Fraac] de 2



L 275, 287



A'
LA REINE.

MADAME.

LA MAJESTÉ des Souverains
étant le plus haut degré d'élé-
vation, où la Providence place ici-bas
des Créatures mortelles, elle ne peut
être rehaussée par aucune prérogative

) (2

tem-

temporelle ; & il n'y a qu'une seule chose qui soit capable d'en augmenter l'éclat. C'est, MADAME, celle dont, avec tous vos fidèles sujets, nous admirons les heureux effets en VOTRE MAJESTÉ ; c'est l'Amour de la Vertu & de la Religion, par lequel l'Auguste Couronne dont Votre Tête est ornée, est pour Vous un gage de la Couronne immortelle & incorruptible, que Dieu réserve aux siens.

L'hommage que nous rendons à VOTRE MAJESTÉ en lui dédiant ces Sermons, nous le rendons donc, MADAME, non seulement à une Reine, à une grande Reine, à nôtre

tre

tre Reine ; mais nous le rendons sur-
tout à une Reine *selon le coeur de Dieu*,
à une Reine pieuse & véritablement
Chrétienne, dont toute la Vie est un
Modèle des plus éminentes Vertus, &
qui servira d'Exemple à la Postérité.

Que pouvions-nous, M A D A-
M E, offrir à V O T R E M A J E-
S T É, qui fut plus digne d'attirer ses
regards, d'exciter son attention, &
d'occuper quelques heures d'un tems
si bien employé, que les plus beaux
Discours sacrés, qui foyent fortis de
la bouche d'un excellent serviteur de
Dieu ? Ce grand homme, (on ne lui
conteste point ce titre, & il le mérite

par des endroits supérieurs encore à ceux qui le lui ont fait accorder,) ce grand homme a traité dans ces Sermons les plus importantes & les plus consolantes vérités de nôtre Sainte Religion; & la maniere dont il en parle est si forte, si touchante, si propre à éclairer & à convaincre, qu'il est impossible de méconnoître à quel point il étoit pénétré lui-même de la Doctrine salutaire qu'il prêchoit. On peut dire que ces Sermons font le chef-d'oeuvre d'un Génie admirable, & d'un excellent Coeur.

Nous les offrons, MADAME,
à VOTRE MAJESTÉ, au nom
d'un

d'un Etablissement destiné au bien de
la Societé & de la Religion ; dont Elle
connoit le plan & les vües , & sur le-
quel Elle daigne répandre les effets de
sa générosité & de sa charité Royale.
Veuille le Souverain Dispensateur de
toutes choses accorder à VOTRE
MAJESTÉ la rémunération de ses
bonnes oeuvres la plus abondante & la
plus glorieuse ! Puissent toutes les bé-
nédictions du Ciel reposer ici-bas sur
Votre Personne sacrée pendant la plus
longue suite d'années ! Puisse-t-Elle
en être comblée pendant toute l'Eter-
nité!

Nous



Nous sommes avec le plus profond
respect, & une entiere soumission,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

*Les très humbles, très obéissans
& très fidèles serviteurs & su-
jets,*

Berlin
Le 1. Octobre
1751.

Les Directeurs de l'Ecole de
Charité.

& pour tous,

DE COMBLES Modérateur.
FORMEY Secrétaire.

AVERTISSEMENT.

Le soin que nous avons eu de répandre dans le Public les Projets & les Relations de l'Ecole de Charité, nous donne lieu de croire que tous ceux qui verront ces Sermons, sont déjà instruits des circonstances qui concernent l'origine & les progrès de cet Etablissement, & nous dispense d'entrer ici dans aucun détail à cet égard.

L'Ecole de Charité, projetée au commencement de 1747. & fondée au mois de Septembre de la même année, a pris de puis ce tems là, avec la bénédiction de Dieu, & par la Charité des bonnes Ames, tout l'accroissement qu'on pouvoit espérer. Les commencemens sont difficiles dans toutes les entreprises, & surtout dans celles où il s'agit de détruire des abus invétérés, de répandre la lumière où régnoient les ténèbres, de faire succéder la régularité & la décence aux désordres & au libertinage, de conduire à la Vertu & à la Pieté des sujets qui à peine entrés au monde, y ont déjà pris une forte pente à la corruption, par les malheureux effets d'une Education vraiment empoisonnée. Les Directeurs de l'Ecole de Charité peuvent assurer, sans aucune ombre de vanité & d'envie de faire valoir leurs soins, qu'ils ont pris & prennent encore continuellement des peines toutes particulières, pour donner par degrés à ce salutaire Etablissement toute la perfection dont il est susceptible.

) (

Sans

Sans cesse attentifs à la direction subordonnée des surveillans domestiques, aux instructions que donnent les Maîtres, aux progrès & aux moeurs des Enfans, il ne tiendra pas à eux que nos Eglises ne retirent de cette Fondation tout l'avantage qu'elles ont droit de s'en promettre.

Mais la vigilance des Directeurs, quelque grande qu'elle soit, ne produira jamais que des effets très disproportionnés à leurs intentions, s'ils ne sont puissamment soutenus & secondés par les Chefs de Famille, qu'ils osent solliciter, presser, conjurer, de tourner leurs vûes d'un côté si intéressant & si digne de leur attention. Ce n'est pas proprement & principalement des charités & des aumônes que nous voulons parler ici. Il est bien certain que sans elles la Maison ne pourroit se soutenir; mais l'expérience du passé nous paroît un garant pour l'avenir, & la charité de nos Eglises ne s'est jamais démentie dans des cas où l'on n'avoit pas d'aussi puissans motifs à mettre en oeuvre pour la solliciter.

Nôtre objet essentiel, c'est donc de faire sentir aux Membres des Troupeaux, que la Providence a rassemblés dans cette Capitale, combien il leur importe à eux-mêmes de faire fleurir nôtre Ecole, en profitant de cette source d'instruction que la bonté Divine leur ouvre, pour y envoyer leurs Enfans, les y envoyer régulièrement, & veiller à ce qu'ils fassent un bon usage des leçons qu'ils y reçoivent. Il n'y a ni Maîtres, ni Directeurs, ni aucun genre d'atten-

sion,



tion, qui puisse faire fructifier les soins qu'on donne à la Jeunesse qui fréquente l'Ecole, si les Pères & Mères, qui y sont les plus intéressés, favorisent la négligence, la dissipation, & les vices naissans, ou plutôt malheureusement déjà fort avancés, de leurs Enfans. Il est impossible aux Directeurs de répondre des inconveniens qui naissent de là; mais il est fort douloureux pour eux de voir combien cela traverse leurs desseins & leurs travaux.

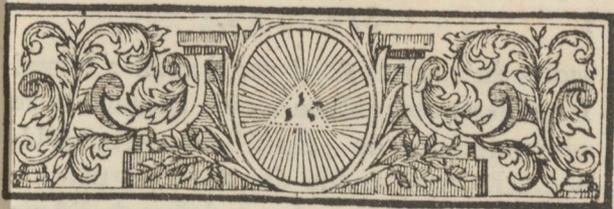
Un Plan des heures que les Enfans reçoivent dans l'Ecole de Charité, qu'on a fait imprimer, & que chacun peut venir demander dans la Maison, fait voir à combien peu de fraix un Enfant peut acquérir les connoissances les plus nécessaires pour le Corps & pour l'Ame; & comment d'un sujet qui auroit croupi dans l'ignorance, dans les vices, & dans la misère qui en est une suite inséparable, il peut devenir un honnête Citoyen, & un bon Chrétien. On ne sçait que penser du peu d'ardeur que la plupart des Familles témoignent pour faire entrer chez elles cette véritable bénédiction; mais l'on ose se flatter que la plupart reviennent encore d'une si funeste nonchalance, & s'apercevront du compte qu'elles auroient à rendre à Dieu, si elles faisoient ainsi aux pieds ses bienfaits les plus précieux.

Les diverses choses utiles, & relatives aux Professions & aux Métiers, auxquelles on s'occupe dans la Maison, peuvent aussi fournir mille occasions aux Personnes bien intentionnées de nous assister de leurs conseils, & de divers

secours réels, qui facilitent le succès de toutes ses opérations. En un mot nous le répétons, l'objet est important; & les générations suivantes nous béniront, si nous leur transmettons cet Etablissement dans l'état où nous pouvons & devons le mettre.

Nous ne dirons rien des Sermons de feu M. de BEAUSOBRE; les personnes qui pourroient ignorer ce qu'ils valent, n'ont qu'à les lire attentivement; heureuses celles qui le feront avec fruit! Si ces deux Volumes ont tout le succès, auquel on a lieu de s'attendre, ils pourront être suivis d'un troisième, où l'on fera entrer d'autres Sermons choisis du même Pasteur, & quelques uns de M. LENEANT. Et la réussite de ces Ouvrages pourroit faire penser à entreprendre même d'imprimer l'Histoire de la Reformation, que feu M. de BEAUSOBRE avoit laissée presque en état de paroître, & à laquelle M. son Fils a mis la dernière main.

SER- & l



SERMON I.

sur le Chap. XI.

de St. Jean v. 1. 2. 3.

Il y avoit un homme malade, nommé Lazare, qui étoit de Bethanie, le Bourg de Marthe & de Marie sa soeur. (Cetle Marie est celle, qui répandit sur le Seigneur une huile parfumée, après lui avoir essuyé les pieds avec ses propres cheveux, & Lazare, qui étoit malade, étoit son Frere.) Ces deux soeurs donc envoyèrent dire à Jesus; Seigneur, celui que vous aimez est malade.

Le Ministère du Fils de Dieu avoit deux parties. La première & la principale, de guérir les maladies de l'Ame, les préjugés, les erreurs & les passions; La seconde, de guérir les ma-
A ladies

ladies du corps. C'est par là qu'il a rempli les esperances qu'annonçoit au monde le nom glorieux de JESUS, ou de SAUVEUR, qui lui fût donné de la part de Dieu à sa naissance. Les maladies de l'Ame étoient les plus générales, aussi bien que les plus pernicieuses; mais elles avoient, & n'ont encore que trop, le funeste caractère de plaire à ceux qui en étoient atteints. Les hommes vicieux ressemblent aux Frénétiques, qui se croient en santé, & qui ne pensent pas avoir besoin de Medecin. Mais les maladies du corps produisent un effet tout opposé. Outre qu'elles sont bien moins funestes que les premieres, parce qu'elles ne font que hâter une fin certaine, & dissoudre un corps sujet à la dissolution, elles se sentent vivement, elles sont accompagnées de douleurs, qui forcent le malade à recourir au Medecin, dans l'esperance de trouver le remede à ses maux: c'est ce qui porte Marthe & Marie à recourir à J. C., pour en obtenir la guerison de leur Frere. *Il y avoit un homme malade, nommé Lazare &c.*

Il n'est parlé dans le récit, que je viens de vous lire, M. F., que de la maladie de

Laza-

Lazare, & du message, que ses soeurs envoyent à J. C., pour tâcher d'en obtenir la guérison de leur Frere; mais à l'égard du Chapitre même, que nous nous proposons d'expliquer dans son entier, il contient l'histoire de la Résurrection de Lazare, c'est à dire, l'histoire du plus grand miracle, que J. C. ait fait pendant sa vie. Rien ne surpasse la Résurrection d'un mort enseveli depuis quatre jours, & commençant à se corrompre. S. Jean est même le seul des Evangelistes, qui ait rapporté cette histoire; aussi a-t-il pris soin de nous instruire de toutes les circonstances, qui peuvent servir à la vérifier. Si l'on demande où ce miracle si surprenant a été opéré par J. C.? C'est près de Bethanie, petit Bourg, à deux mille pas, ou environ, de Jerusalem. Ce n'est donc pas dans quelque coin reculé de la Judée ou de la Galilée, les deux Provinces où J. C. s'est presque toujours renfermé. Ce n'est pas dans un Désert obscur & inconnu. C'est aux portes de Jerusalem: toute la Ville peut s'en informer: les Magistrats peuvent le faire, & le font aussi, comme on le voit par la suite. Si l'on demande sur qui le miracle a été opéré? C'est sur un des habitans du

A 2

Bourg



Bourg, nomme Lazare, fort connu, & qui avoit des amis à Jerufalem. Si l'on demande qui étoit fa famille ? Il avoit deux foeurs, Marie & Marthe, dont la première répandit, en présence d'un grand nombre de Convies, une huile parfumée fur les pieds de J. C., & les effuya avec fes cheveux. La fuite de cette histoire eft rapportée avec la même exactitude. Jefus apprend en Galilée la maladie de Lazare : il y demeure deux jours après avoir reçu cette nouvelle : il part enfin, & n'arrive qu'après que Lazare a été enféveli depuis quatre jours : Marthe va au devant de lui, pendant que Marie reçoit ceux qui viennent la vifiter & la confoler : Jefus eft ému & pleure : il appelle Lazare, qui fort du tombeau à la parole du Fils de Dieu : Jerufalem eft pleine dans un moment de ce miracle : les Pharifiens & les Sacrificateurs délibèrent fur les moyens de le faire mourir : Jefus fe dérobe à leur fureur, & va chercher un afile dans une petite Ville, nommée *Ephraim*. Il faut l'avouier ; cette exactitude à narrer un événement fent bien le témoin oculaire, qui furpris de la grandeur du miracle, n'a rien oublié d'intéreffant, & elle répand fur l'histoire un air de verité, qui frappe. L'im-
pofture

posture raconte des fables d'une maniere plus vague, le détail pourroit servir à la couvrir de confusion. Mais ici on n'oublie aucune des circonstances, & l'on ne craint pas d'être démenti. Le récit d'ailleurs est simple, naïf; point de figures, point d'exclamations; tout le merveilleux est dans l'évenement, que l'Historien raconte. Qu'il est beau, qu'il est honorable au Fils de Dieu, d'avoir eu de tels Historiens de ses actions!

Le Lieu où J. C. fait le miracle, mérite nôtre attention. Il peut fournir des réflexions édifiantes. Ce Lieu c'est *Bethanie*, mot hébreu, qui signifie *Maison d'affliction*. J. C. alloit souvent dans cet endroit, où demeuroient Lazare, Marthe, Marie, & quelques autres Fideles. Cela nous donne lieu de remarquer que pour trouver le Fils de Dieu, c'est pour l'ordinaire à Bethanie, dans un lieu d'affliction qu'il faut le chercher. On trouve bien, je l'avoué, le Fils de Dieu dans les grandes Villes, où régne la magnificence & la prospérité; on peut le trouver dans le Palais des Rois, à la Cour des grands Princes, dans ces Lieux, qui semblent ne promettre que des plaisirs, de la joye, des richesses.

cheffes. Mais on le trouve plus ordinairement dans les Bourgades, dans les Lieux retirés, dans les maisons où régné la pauvreté & l'affliction; & si j'avois à chercher J. C., je m'adresserois plutôt à ces Familles tristes, qu'à celles où la joye éclate. J'irois plutôt à Bethanie qu'à Jerusalem. O vous, que la Providence a logés dans la maison de deuil, qui mêlez vos larmes avec vôtre breuvage, & qui mangez le pain d'amertume; tristes Citoyens de Bethanie, soit que vous soyez malades, comme l'étoit Lazare, soit que vous soyez en santé, comme Marthe & Marie; que dis-je? quand vous seriez dans le sein de la mort & du tombeau, vous avez une consolation, que personne ne pourra vous ravir. Le Fils de Dieu viendra vous visiter, & vous tirer du tombeau. C'est à Bethanie qu'il se plait & qu'il fait son séjour.

Quand on prend les termes de mon texte dans leur signification propre, ils présentent une réflexion, qui n'est pas moins édifiante que la première.

Bethanie, je viens de le dire, signifie *maison d'affliction*; *Lazare* signifie un homme *pauvre*, qui a besoin de secours; *Marie* désigne

figne la *Dévotion*, ou la Piété. Elle est attentive aux instructions du Seigneur, pendant que sa soeur est occupée aux soins de la vie présente. *Martbe* est l'emblème de la *Charité*, laborieuse, attentive aux besoins des pauvres, & à leur rendre tous les offices de la miséricorde. C'est donc la Piété & la Charité, qui se logent dans la Maison d'affliction, & qui ont pour Compagnes la pauvreté. Ces deux vertus s'unissent, la Piété & la Charité; c'est d'elles que part la priere, qui s'adresse à J. C. pour la guérison d'un malade : J. C. vient, & trouvant le malade déjà mort, il le ressuscite. Heureux, qui dans ses maux adresse au Fils du Dieu des prieres soutenuës par la Piété & par la Charité, & qui dans son extrême affliction, obtient de lui, dans la gloire où il est, la délivrance qu'il demande!

Ce sont les qualités & les actions des personnes, qui illustrent les endroits où elles habitent & où elles ont pris naissance, & non les endroits, qui illustrent les personnes & les actions. *Berbanie* est un Lieu bien peu considérable en lui-même; mais c'est un Lieu où la piété regne, où J. C. se trouve, où Dieu est honoré, où les plus belles & les plus pures



vertus paroissent réunies. J'admire la vanité des Grands, qui se font honneur d'être nés dans certaines Villes, & qui croient s'illustrer par là. Il est beau sans doute de faire honneur à sa Patrie, de la faire connoître par la réputation que l'on s'est acquise. Oh! c'est ainsi que l'on parlera à jamais de Bethanie, pour avoir été le séjour de Marthe, de Marie, & de Lazare. Ce n'est pas Bethanie, qui fait honneur à ces saints personnages: ce sont eux, qui font honneur au Bourg, où ils ont habité. Et par quel endroit lui font ils honneur? C'est par les vertus, qui éclatent dans leurs personnes. Elles seules peuvent servir de fondement à la véritable gloire, & elle réjaillit sur tout ce qui a rapport aux personnes, qui les possèdent.

L'Ecrivain sacré fait connoître Marie par un acte de piété, qu'il rapporte dans le Chapitre suivant. J. Christ étant à table chez Simon le Lépreux, Marie y vint, & répandit sur la tête & les pieds du Seigneur un parfum précieux, & les essuya de ses cheveux. Cet acte de générosité déplut à Judas. Comme il tenoit la bourse, où l'on mettoit ce que J.C. destinoit à sa dépense, il auroit voulu
que

Jean
XII, 3.

que l'on vendit ce parfum, & qu'on lui en remit l'argent entre les mains, dans le dessein d'en détourner une partie. Il n'ose découvrir le vrai motif de son chagrin, & prenant pour prétexte l'intérêt des pauvres, il a la hardiesse de dire, qu'il eût mieux valu vendre ce parfum, & en donner l'argent aux pauvres. S. Luc parle d'une femme, qui en usa de même envers J. C., ce qui a fait croire à quelques Interprètes, qu'il a voulu parler de Marie; mais, outre que S. Luc l'appelle *pécheresse*, ce qui ne peut gueres convenir à Marie, sœur de Lazare, les lieux & les tems ne paroissent pas les mêmes, & il vaut mieux supposer que la même action a été faite par deux personnes différentes, & par des motifs tout opposés. Marie, sœur de Lazare, veut simplement honorer le Fils de Dieu; Marie Madeleine, (car c'est ainsi qu'on appelle la pecheresse,) veut lui témoigner son respect, & en même tems la sincérité de sa repentance. De là vient qu'elle verse des larmes, en répandant un parfum précieux sur les pieds du Seigneur. Elle arrose sa tête sacrée; mais en même tems elle se prosterne aux pieds du Seigneur, & les arrose de ses larmes; preuve de sa repentance.

Luc
VII, 37.

A 5

Mais

Mais supposons, (car on le peut,) que Marie, soeur de Lazare est la même que la péchereffe dont parle S. Luc, alors elle fournit une leçon aux pécheurs & aux péchereffes, sur le veritable moyen de réparer leur honneur, de faire taire la médifance, & de couvrir leurs fautes.

Je ne suis pas surpris que la honte accompagne les vices; cela est juste, quoique les hommes, toûjours injustes, distribuent souvent leur mépris aussi mal que leur estime, & que, pendant qu'ils couvrent d'ignominie certaines fautes dans un sexe, ils attachent de la gloire à ces mêmes fautes dans un sexe opposé, & mettent au rang de leurs exploits ces infames corruptions, le fruit de leurs artifices & de leur perfidie. Je ne suis pas surpris, dis-je, que la honte accompagne les vices, & en particulier certains vices. Je le suis encore moins, que l'on regarde avec mépris ces pénitences lentes, tardives, hypocrites, le fruit des rides & de la vieillesse. On est abandonné du monde, & l'on veut faire croire qu'on l'abandonne. On veut expier ses péchez en manquant de charité envers les autres. On ne s'occupe qu'à dé-

biter

biter des maximes sévères, ou même outrées. On exhale son chagrin par des censures & des invectives sur la conduite d'autrui, qu'on examine avec une attention maligne. On veut paroître haïr le vice, que l'on aime toujours. On veut faire oublier ses dérèglements, & on force à en rappeler le souvenir. Non, je ne m'étonne pas que des gens de ce caractère soyent le jouët du Théâtre, qu'on se moque de leur conversion, comme on s'est moqué de leurs fautes. Tout cela ne me surprend point; mais quand l'amour de la vertu est sincere; quand on efface ses fautes par une profonde douleur aux yeux de Dieu, par de bonnes oeuvres aux yeux des hommes, il faut un grand fond de malignité pour en rappeler le souvenir, & pour refuser à des pécheurs de ce caractère son estime & son affection. Ce n'est plus une tache, elle ne subsiste que dans la malignité des hommes; & juger mal de ces sortes de pécheurs, c'est se rendre coupable soi-même du crime dont parle l'Apôtre; *c'est regarder* Aët. XI, 9. *comme impur ce que le Seigneur a sanctifié.* Mais il faut convenir aussi que si tous les hommes doivent donner des preuves de leur amour, pour Dieu, les pécheurs & les pécheuses

Luc VII, 47. reffes y font plus obligés que personne. La péchereffe de l'Evangile a signalé son amour envers celui, qui a daigné signaler sa miséricorde en lui pardonnant. Paul persécuteur a signalé son zele envers J. C. & l'Eglise; aussi J. C. disoit-il à S. Pierre, auquel il prédit sa chute; *Quand tu seras converti, affermis tes Freres.* Heureux les pécheurs, qui font cet usage de leurs chûtes, & qui, comme le disoit S. Cyprien, des Confesseurs de son tems, qui avoient eu la foiblesse de succomber aux persécutions, & de renoncer la foi de J. C., *C'est que leur repentance les avoit rendus plus fermes & plus inébranlables dans la foi. (*)*

Luc
XXII,
32.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'éloge de la piété de Marie, qui répand sur les pieds du Seigneur une essence de grand prix, & qui les effuye de ses cheveux. Il faut seulement remarquer que l'Evangéliste rapporte, que J. C. avoit déclaré, *que par tout où son Evangile seroit annoncé, on feroit mention de l'action de cette femme.* J'avouë que la gloire, de faire passer à la postérité la mémoire de son nom & de ses actions, est peu de chose;

mais

(*) *Ipsi dolore penitentia fortiores.*

mai
rer l
c'est
là q
les
trion
ront
nom
eux.
vant
ce q
réfer
Livr
avez
cles,
il ful
la réc
tes le
qui o
toute
n'ont
scienc
où D
est dû
œuvr
la gra
une ju

mais il faut convenir que le vrai moyen d'affurer l'immortalité de son nom & de ses actions, c'est qu'il en soit parlé dans l'Évangile. C'est là qu'elles ne périront jamais. Les marbres les bronzes, les inscriptions, les arcs de triomphe, les monumens les plus solides, seront ensevelis dans un éternel oubli, & les noms fameux qu'ils conservent, périront avec eux. On ne connoit plus ces Héros tant vantés autre fois. Mais après tout, qu'est-ce que cette gloire, au prix de celle qui est réservée aux Saints; *Leurs noms sont écrits au Livre de vie.* O Femme bénie, ce que vous avez fait, sera raconté jusqu'à la fin des siècles, il subsistera dans les Annales sacrées, mais il subsistera pour vous en assurer le fruit & la récompense. Eh; que dis-je encore? Toutes les actions pieuses, non seulement celles qui ont eu J. C. pour objet ou pour témoin; toutes les actions pieuses, même celles qui n'ont eu pour témoin que Dieu & la Conscience, recevront leur récompense au jour, où Dieu rendra à chacun la louange, qui lui est due. Quel encouragement aux bonnes œuvres, M. F. Veuille le Seigneur nous faire la grace de les pratiquer, & d'en attendre avec une juste confiance la récompense. Amen.

SER-

SERMON II.

sur S. Jean XI. v. 3.

*Les soeurs de Lazare envoyèrent dire à
Jesús; Seigneur, celui que vous aimez est ma-
lade.*

Il n'y a rien qui puisse donner à l'homme
raisonnable une véritable tranquillité,
que la certitude d'être aimé de Dieu.
Le moindre doute là dessus est le plus cruel
des tourmens. On ne sçauroit l'appaiser,
qu'en se jettant dans l'abyme del'incrédulité.
En effet, comme tout nôtre bonheur dépend
de Dieu seul, qui tient dans sa main non feu-
lement nos jours, mais tous les événemens,
qui peuvent les rendre heureux ou miserables:

*Et. Comme c'est lui, qui crée la lumiere & les té-
-N. 17. nèbres, & qui envoie, ou l'abondance, ou l'ad-
versité, nous ne pouvons être un moment
tranquilles, qu'autant que nous croyons que
Dieu nous protège & nous aime. Mais bien
des choses combattent en nous cette certitu-
de. Premièrement elle dépend dela Foi, &
la foi est extrêmement foible dans la plûpart
des hommes, parce qu'au lieu de travailler à
l'affer-*

l'affermir, nous nous livrons aux doutes & aux difficultés des Incrédulés. En second lieu, la grandeur de Dieu & le néant de l'homme, son extrême indignité, qui ne doivent servir qu'à augmenter nôtre reconnoissance, ébranlent nôtre Foi & nous font dire; *Qu'est-ce que de l'homme, qu'un Dieu si grand veuille s'abaisser* Pc. VIII, s. jusqu'à prendre soin de lui? Enfin, ce qui remplit nôtre ame d'inquiétudes & de doutes sur l'amour de Dieu, ce sont les disgraces, les adversités & les maladies. C'est un préjugé dont il est bien difficile de se défaire, que la santé & la prospérité sont des preuves de l'amour de Dieu, & que les maladies & les afflictions sont un sceau de son indifférence & de sa haine; Et c'est là le comble des maux. C'est contre une si redoutable tentation, que je vais tâcher de vous fortifier, en méditant sur les paroles que Marthe & Marie firent dire à Jesus; *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Je vais le faire par des réflexions détachées, mais dont vous appercevrez aisément la liaison.

I. *Réflexion:* Tous les maux, les maladies & la mort, sont des effets du péché. L'Écriture le dit, & de tous les systêmes, que l'on a pû inventer sur l'origine des maux, il n'y
en

en a point, je ne dirai pas de plus vrai, mais de plus vraisemblable. Adam viole le commandement de Dieu. De là les travaux, les douleurs, & la mort. La postérité d'Adam hérite de sa peine, parce qu'elle hérite de son péché. Ici l'Incrédulité s'éleve contre la Foi. Pourquoi envelopper les Enfans dans la peine de leur Père? Pourquoi prolonger cette peine jusqu'à la fin des siècles? Cette opinion ne fait pas seulement disparoître la *bonté* de Dieu, elle fait disparoître *sa justice*. Ainsi parle l'Incrédule. Ne lui alléguons pas l'Evangile, cela ne serviroit qu'à l'irriter; mais alléguons lui ce que la Raison ne peut rejeter, sans se contredire; I. Que le souverain Etre, ayant donné la vie aux hommes, est le maître de la borner & de la reprendre, indépendamment de l'usage que les hommes en font. Ne peut-il pas vous prêter la vie pour un certain nombre d'années? En êtes-vous donc les éternels propriétaires? Vous a-t-il revêtu de son droit d'exister par soi-même, pour prétendre exister toujours? Qu'Adam & sa race foyent innocens, Dieu peut sans injustice borner le cours de leurs jours, & exiger d'eux les redevances, qu'un sujet doit à son Souverain. Quand la poudre, qui
com-

compose nos corps seroit innocente; quand l'Esprit qui l'anime, seroit innocent, il n'y a rien à redire à la Loi, qui ordonne, *que le corps retourne dans la poudre, d'où il a été pris, & que l'Esprit retourne à Dieu, qui l'a donné.* Cela suffit, ce me semble, pour fermer la bouche à l'Incrédulité. Quelle réponse y a-t-il à faire à ce mot de S. Paul parlant de Dieu: *Qui lui a donné le premier, pour qu'il lui soit rendu? Tout est de lui, tout est par lui, tout est pour lui.* Eccl. XII, 7.
Rom. XI, 35.
36.

II. L'Homme est pécheur, je n'en examine pas l'origine. Adam & Eve étoient seuls, je l'avoüe, quand ils violerent le commandement de Dieu; mais leur postérité les a bien imités. Bon Dieu! comme on la vit enchérir sur le mauvais exemple de leur Père! Ce petit ruisseau de la corruption naissante devint en peu d'années un grand fleuve, & n'a point cessé de s'accroître, jusqu'à ce qu'il soit devenu un vaste Océan, qui couvre toute la terre. Quoiqu'il en soit, l'homme est pécheur, & par consequent il mérite les peines, qu'il plait au Souverain de lui infliger, qui font la mort, & les maladies qui l'annoncent, & qui y préparent. Fort

B
bien,

bien, dira l'Incrédule ; mais son péché est aussi nécessaire que sa peine. Comme il naît mortel, il naît pécheur. Pas un instant de vie où l'on puisse dire, il est innocent. Adam a eu le choix de l'innocence ou du péché, de la vie ou de la mort, mais ce choix est ôté à ses descendans. Encore une fois cette opinion semble faire disparoitre, non seulement la bonté, mais la justice de Dieu. Laissons à l'Incrédule toute la liberté de se défendre. Cette complaisance doit le rendre plus docile.

I. On ne fauroit nier que les hommes n'apportent au monde des inclinations vicieuses. Quelqu'un l'a fort bien dit : *à cet égard ils sont hommes au berceau.* Ils ont déjà les passions animales ; mais jusques là ce n'est point péché en eux, la Loi n'est pas connue, la Raison n'agit pas, & Dieu ne les punit pas ; car bien que les enfans soyent malades & qu'ils meurent, ils sont sauvés par le grand Rédempteur ; *Car comme en Adam tous ont péché, en J. C. tous sont vivifiés* : ce qui veut dire, que comme tous les hommes sont assujettis à la mort à cause du péché d'Adam, tous ressuscitent à cause de

J. C.

J. C. Ainsi les maladies & la mort des enfans ne font qu'assurer & avancer leur salut; ce sont des marques de la charité & de l'amour de Dieu.

II. Depuis que la Raison est venue, & que la Loi, mais la Loi de Dieu, cette Loi de la justice & de la raison même, depuis que cette Loi est connue, le péché n'est plus nécessaire. L'Homme fortifié par la Loi, par les motifs qui la soutiennent, par la crainte, par l'espérance, par l'honneur, peut régler ses actions s'il le veut. Ne me parlez point *de l'impuissance de l'homme*; je la reconnois à un égard; je fais qu'il ne sauroit être parfaitement pur; mais je la nie à un autre égard, & je soutiens qu'il n'y a personne, qui ne puisse fort bien observer la Loi de Dieu. Parcourez en les préceptes, & demandez-vous à vous mêmes, si vous ne pouvez pas les observer? Pour le nier il faudroit mentir à Dieu & aux hommes.

III. Dieu, qui a permis l'entrée du péché & de la mort avec leurs suites, ne punit pas tous les péchés; il s'en faut beaucoup. Il admet la repentance, & cette mort si redoutable, ces travaux, ces maladies, ces affli-

ctions, peines naturelles du péché, en deviennent les préservatifs & les remèdes. Bon Dieu! dans quels excès se précipiteroient les hommes, si l'amour de la santé & de la vie, si la crainte des douleurs & de la mort, ne retenoient leurs emportemens? Des hommes pécheurs & immortels, quel fléau pour la terre! Quels débordemens d'un côté, quelles miseres de l'autre! La plupart des hommes seroient autant de Démons, sans frein, sans remords, sans repentance. L'Immortalité n'est un bien qu'avec l'innocence. Elle seroit dans un monde pécheur le plus grand de tous les désordres & le plus grand de tous les malheurs. On verroit dans la puissance & dans le pouvoir tous les excès de l'oppression, & dans les foibles & les petits tous les excès de la misere. Alors sans attendre le monde à venir, on entendroit de tous côtés cette parole de désespoir; *Coteaux tombez sur nous, montagnes couvrez nous*, de devant la face de ces tyrans immortels. En un mot, le monde rempli d'hommes pécheurs & immortels, seroit comme un autre Enfer, le Théâtre éternel des miseres infinies. O merveille de la Providence! O Dieu juste & sage! L'Homme ingrat te méconnoit
où

où ta sagesse & ta bonté se montrent dans la plus grande splendeur.

La mort & les peines sont les suites du péché, mais elles en sont en même tems les plus surs remèdes. D'où je tire cette conséquence, qui appartient à mon texte ; c'est qu'en général elles ne viennent point de la haine de Dieu pour les hommes, mais de l'amour de Dieu, qui veut leur conversion & leur vie. *Seigneur, celui, que vous aimez, est malade.* Les maladies & la mort sont des effets de l'amour de Dieu par rapport à un monde pécheur.

Ces premières réflexions sont générales, il faut passer à des réflexions particulières.

Les maladies, dont Dieu visite les hommes peuvent être les justes chatimens de leurs péchés, mais elles peuvent aussi ne l'être pas. En général il faut les regarder sous la première face. Le Seigneur scrutateur des cœurs disoit assez ordinairement aux malades, qu'il guériffoit ; *allez en paix, vos péchés vous sont pardonnés.* Il ôtoit la cause afin d'ôter l'effet ; mais on auroit grand tort d'attribuer la même cause à toutes les

maladies ; aussi le Seigneur Jesus, qui a parlé de la sorte quelquefois, tient un langage bien different quand il s'agit de l'aveugle né. Ses Disciples lui demandent ; *qui a péché de cet homme, ou de son Père & de sa Mère, pour être né de la sorte ?* Jesus leur répond, que cet accident n'a sa cause, *ni dans le péché de cet homme, qui n'a pû pécher avant que naître, ni dans les péchés de son Père ou de sa Mère ; que c'est l'effet tout pur du pouvoir souverain de Dieu, pouvoir appelé souvent dans l'Écriture sa Gloire.* Il juge à propos, quand il lui plait, de manifester son autorité souveraine sur ses creatures, à qui il accorde la vie sous les conditions qu'il veut.

Lorsqu'il s'agit des autres, comme rien ne nous appelle à juger des motifs de la Providence, il nous fieroit toujours bien de ne jamais imputer leurs maux à leurs péchés. La raison en est, que Dieu ne nous a pas confié ses secrets, & qu'il y a toujours de l'incertitude, souvent de la témérité, & plus souvent encore de la malignité, dans ces sortes de jugemens. C'est ainsi que les amis de Job, quoiqu'ils paroissent avoir de la piété,

piété, mais une piété peu éclairée, prévenus d'ailleurs que Dieu ne permet jamais que des hommes d'une vertu réelle & sincère souffrent de grands maux; c'est ainsi, dis-je, que ses amis se trompent infiniment, en attribuant à ses péchés la cause de son malheur, pendant que Dieu se propose de donner ce saint homme pour exemple, & d'une vertu éclatante dans la prospérité, & d'une patience admirable dans l'adversité. Ainsi gardons-nous de juger des autres dans leurs malheurs, à moins que leurs vices ne nous soyent parfaitement connus, & que la peine qu'ils souffrent ne soit un effet naturel du péché, qu'ils ont commis, ou qu'elle ne porte un caractère visible, & sensible de la main de Dieu.

Mais lorsqu'il s'agit de nous c'est autre chose. La réflexion générale & constante que nous devons faire, c'est que nos maladies & nos afflictions sont le juste châtement de nos péchés; & une voix forte de Dieu, qui nous appelle à la repentance. Alors l'homme doit entrer dans sa conscience, l'approfondir, & assurément il donnera gloire à Dieu, à sa justice & à sa bonté, qui se pro-



posent son bien & sa correction, & il profitera d'un chatiment que Dieu lui envoie pour son salut.

Il semble que je m'éloigne de mon sujet. Je devrois montrer que Dieu visite de maladies ceux qu'il aime, & je tâche de montrer que les maladies sont le châtiment des péchés. Je ne perds point de vüe mon sujet; car bien que les afflictions soyent méritées par nos péchés, elles sont destinées à nous en purifier. Voilà la différence des afflictions de ce siècle, à celles du siècle à venir, Celles-ci sont destinées à satisfaire à la justice de Dieu. Celles-là sont dispensées par la sagesse de Dieu pour nous corriger & nous sauver. De là tant d'exhortations à la repentance, répanduës dans les saintes Ecritures, qui justifient ce mot du Prophete, *que Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion & sa vie.* Ainsi toutes les peines de cette vie sont des peines *purifiantes.* Dieu vous châtie afin que vous ne périßiez pas avec le monde, & puisque le salut est l'objet qu'il se propose, *il vous cbâtie parcequ'il vous aime.*

De là

De là nous tirerons ces trois conclusions. La première; vous êtes innocent & vous souffrez; je le suppose. Quelle ressource pour vous, quel motif de consolation! C'est alors que vous devez dire comme S. Paul: *Je me glorifie dans mes afflictions, parce que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance. Or l'espérance ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le S. Esprit, qui nous a été donné. L'homme extérieur s'affoiblit, mais l'homme intérieur se fortifie.* La foi, l'espérance, la charité augmentent; le Ciel se découvre, & la jouissance de Dieu & de ses biens immortels approche.

Par rapport au pécheur que doit-il dire? Il doit assurément dire, je suis pécheur & j'ai mérité que Dieu me châtie, mais puisque Dieu me châtie, il faut bien qu'il m'aime. Je n'en saurois douter. Vous m'aimez, ô mon Dieu, puisque je suis malade, & si vous ne daignez pas rétablir ce corps mortel, mon ame purifiée par la maladie, survivra à ce corps mortel, & vous daignerez l'admettre dans le séjour de la gloire.

Mais pour nous assurer d'être aimés de Dieu, il faut aimer Dieu. Jesus aimoit Marthe, Marie & Lazare; mais Lazare, Marthe & Marie aimoient J. Christ. Et à l'égard de l'amour de Dieu il y en a une preuve claire, certaine, c'est d'observer les commandemens de Dieu. *C'est ici l'amour de Dieu que nous gardions ses commandemens, & ses commandemens ne sont point pénibles, dit S. Jean.* O vous! artisans de vos maux, vous, qui souffrez les peines de vos excès & de vos débauches, vous, dont les mauvais coeurs attirent sur vos têtes criminelles les fléaux de Dieu, réprimez vos plaintes & vos cris. Osez-vous implorer le secours de Dieu avec confiance? Osez-vous lui dire; Seigneur, celui que vous aimez est malade? Heureuse l'ame fidele, dans ses plus grands maux! Elle peut tenir ce langage, & ne le tiendra pas inutilement; Dieu n'abandonnera jamais ceux qui l'aiment. *Ils ont quelquefois des maux en grand nombre, mais enfin il les en retire, & leur fera goûter pour jamais les fruits de son amour.* Dieu nous en fasse à tous la grace. Amen.

SERMON III.

sur S. Jean XI. v. 5. 6.

Or Jesus aimoit Marthe & Marie sa soeur, & Lazare. Ayant donc appris que Lazare étoit malade, il demeura deux jours au lieu, où il étoit.

Cet endroit de l'Histoire de l'Evangile nous représente deux vertus du Fils de Dieu, son amour & sa prudence. Jesus aime, & Jesus suspend son secours. *Il aime Marthe, Marie & Lazare.* Voilà les objets de son affection. *Cependant quoiqu'il ait appris que Lazare étoit malade, il demeure deux jours où il étoit.* Voilà sa prudence. Il a toujours sa vocation devant les yeux, & soit qu'il agisse ou qu'il s'arrête, toutes ses démarches sont justes & éclairées, dirigées par son Devoir.

I. Il ne s'agit point ici de cet amour général, que Jesus a eu pour le monde, & qui l'a porté à se livrer à la mort pour la rédemption des hommes. A' cet egard il n'a point distingué *Marthe, Marie, & Lazare.* Il ne s'agit

s'agit point non plus de cet amour, que Jesus a pour tous les Fideles, en vertu duquel il intercede pour eux auprès du Père. Il s'agit d'une affection particuliere, qu'il avoit pour la famille de Lazare, fondée sur les vertus qu'il y avoit trouvées, & sur les services, qu'il en avoit reçus. Ainsi Jesus avoit des amis; & dans ce cœur, où régnoit une immense charité, cette heureuse famille avoit une place distinguée, plus belle & plus digne d'envie, que celle qu'ambitionnoient les deux Disciples, qui aspiroient à être assis, l'un à la droite, l'autre à la gauche du Fils de Dieu dans son Royaume. Cette Famille étoit, pour ainsi dire, assise dans son Cœur; au moins elle y est placée avec distinction.

Rien ne fait mieux l'éloge de ces trois personnes, que cette parole de S. Jean: *Jesus les aimoit.* Car l'affection du Seigneur ne se distribuoit pas, comme font d'ordinaire les affections humaines. Que fera-ce, bon Dieu! de nos haines, si nos amitiés même sont rarement innocentes! Une aveugle complaisance pour nos défauts; flatter sans scrupule nos inclinations, les servir; prévenir quelquefois leurs desirs, & nous épargner la honte

honte de les faire connoître; savoir déguiser nos foiblesses, & leur donner, s'il est possible, un air de vertu; découvrir le peu de bonnes qualités, qui se trouvent en nous & en exagérer le mérite; Voilà le vrai chemin de nôtre cœur. Il ne faut pas s'en étonner: ce sont les passions, qui y regnent. N'est-ce pas à elles d'en ouvrir, ou d'en fermer l'entrée, d'y placer, d'y donner le rang, ou d'en bannir? Les personnes mêmes, qui semblent les plus équitables & les plus éclairées, sont là-dessus les dupes de leur amour propre. C'est lui, qui fait le plus souvent le choix de leurs amis: Et de là viennent tant d'amitiés légères, infidèles, mal-assorties. Mais il ne fit jamais celui des amis de J. Christ. En effet il n'en étoit pas de son affection, comme de la nôtre, Nous n'aimons que pour être plus heureux, pour emprunter des autres un bonheur, que nôtre cœur ne trouve pas en lui-même. Mais le Fils de Dieu n'aimoit les autres, que pour leur communiquer son bonheur; Et ce bonheur est d'un tel caractère, qu'il ne peut être donné, qu'à des âmes pleines de foi, de piété, de vertu. A qui regardez-vous, mon Sauveur? Quels cœurs cherchez-vous, pour leur donner la préférence dans le vôtre? Jugez-
en



en par ce qu'il répondit, lorsqu'on vint lui dire, que sa mère & ses frères le demandoient. *Qui est ma mère, & qui sont mes frères? Celui, qui fait la volonté de mon Père, celui là est mon frère, ma sœur & ma mère.* Ainsi *Jesus aimoit Marthe, Marie & Lazare*, parce que c'étoient des personnes éminentes en vertu. Il trouvoit là *son frère, sa sœur & sa mère.*

Connoissons les vertus de cette sainte famille. Il est avantageux de savoir ceque *Jesus* aime, & ce qui peut nous faire aimer de lui. Courtisans, vous étudiez le goût de vos Maîtres! Fideles, voudriez-vous ignorer celui du Fils de Dieu?

D'abord cette Famille pratiquoit *l'hospitalité* envers les Saints. *Jesus* y logeoit avec ses Disciples. Enfans d'Abraham, & plus heureux que lui, ils logent le Seigneur & ses Anges, mais ils ne les logent pas sans le sçavoir, & ils ont une récompense plus grande encore que celle d'Abraham. Il logea des Anges sans le sçavoir, & l'un de ces Anges annonça à Sara stérile la naissance d'un Fils; mais *Jesus* annonce à Marthe & à Marie la résurrection de leur frère. Il la promet & l'exécute.

La

La puissance du Fils de Dieu va porter la vie jusques dans le sein du tombeau & de la mort. On ne pratique plus cette vertu: je parle de l'hospitalité. Nos maisons ne sont plus la retraite des Etrangers. Ce n'est pas nôtre usage, depuis qu'on a établi celui des Maisons destinées à les recevoir; mais la charité doit s'exercer par d'autres moyens, & nous pratiquons l'hospitalité, quand nous donnons aux Etrangers & aux pauvres, de quoi se procurer des retraites.

Une seconde vertu, qui regnoit dans cette famille, c'étoit la *foi*; non cette foi commune & facile, pour ainsi dire, qui consiste à croire un Dieu, une Providence; mais cette foi sublime, qui croit la résurrection des morts, & la vie éternelle. *Je sai*, dit Marthe à J. Christ, *que mon Frere ressuscitera au dernier jour*. Cette foi, qui reconnoit en Jesus ce pouvoir divin d'ouvrir & de fermer le sépulcre, d'empêcher d'y descendre, & d'en faire remonter: *Seigneur, si tu eusses été ici, mon Frere ne fût pas mort, mais je sai que présentement même Dieu t'accordera tout ce que tu lui demanderas*. Filles d'Abraham, vous n'avez pas dégénéré de la foi de vos Ancêtres.

Vous

Vous prouvez vôtre naissance par le glorieux titre de vos œuvres & de vôtre foi. Jesus pouvoit guérir Lazare d'une maladie mortelle, & tout mort qu'il est, Jesus peut lui rendre la vie. Reconnoître ce pouvoir dans le Fils de Dieu, c'est le plus haut degré de foi. C'est ce qui signale celle d'Abraham. *Il crut que*

Hebr.
XI, 19.

Dieu étoit puissant, pour ressusciter Isaac d'entre les morts, dont aussi en quelque sorte il le recouvra. Ce n'est point ici en quelque manière: c'est par une resurrection réelle, que ces femmes recouvrent leur frère.

Une troisième vertu de cette famille, c'étoit un *grand amour* pour le Fils de Dieu, une grande reconnoissance de ses bienfaits. On le voit par l'accueil, que lui font Marthe & Marie, quand il vient dans leur Maison. Voyez dans le dixième de S. Luc les empressements de Marthe à servir J. Christ & ses Disciples, & dans le XII. de S. Jean l'action mémorable de Marie, qui prit une Livre de parfum de grand prix, le répandit sur les pieds de Jesus, & les essuia de ses cheveux. Heureux ceux, qui rendent aux membres de J. Christ les offices de charité, qu'on ne peut plus lui rendre à lui-même, qui répandent
sur

sur les pauvres le parfum de leurs aumônes. Ce sont les pieds du Seigneur, si je regarde leur humiliation; mais peut-être en font-ils la tête & l'œil, les membres les plus honorables, & les plus chers, s'ils ont les vertus de leur état, s'ils sont *riches en foi*, & en *bonnes œuvres*. Jaq.
II, 5.

Une quatrième vertu, c'étoit *la concorde*, l'union, l'amour fraternel. Cette Famille vivoit en paix, & le Dieu de paix habitoit avec elle. On le voit par les soins que Marthe & Marie prennent de leur Frère malade, par les larmes qu'elles répandent à sa mort. Heureuse Famille! Elle n'est composée que de trois personnes; mais souvent dans un plus petit nombre encore l'élection de Dieu fait son choix, & *si l'un est pris, l'autre est laissé*. Math.
XXIV, Isaac n'a que deux fils, & n'a pas le 4^e bonheur d'être Père de deux Elus. *J'ai aimé Jacob*, dit le Seigneur, *& j'ai bû Esau*. Rom.
IX, 13. L'un est fidele, juste, modéré; l'autre, violent, & profane. La guerre, qui commence entre-eux dès le sein de leur Mère, se perpetuë dans la Posterité, jusqu'à *ce que le plus grand soit assujetti au moindre*; & l'on y voit ib. v. 13. ce qui seroit le plus grand de tous les prodiges

digés, s'il étoit rare, la haine des Frères. Mais dans la Famille de Lazare, point de distinction, point de discorde. Ils sont Frère ou Sœurs, à tous égards même sang, mêmes cœurs, mêmes Esprits, également chers au Fils de Dieu. *Jésus aimoit Marthe, Marie sa sœur, & Lazare.*

Voilà les vertus générales & communes dans la Famille de Lazare; mais il y avoit quelque différence par rapport aux vertus particulières. Les dons de Dieu se distribuent comme il lui plaît, & chacun a son prix, son utilité. Je ne faurois définir le caractère de Lazare; il n'est point marqué dans l'Evangile. S'il m'étoit permis de hasarder quelque conjecture, je croirois que sa vertu étoit la douceur, la débonnairété, la charité. C'est là, si je l'ose dire, ce qui pouvoit charmer le Fils de Dieu. C'est là cette qualité qui attiroit sa préférence, comme on le voit par l'exemple de S. Jean. Admirateurs des vertus fieres & farouches, ou n'aspirez point à l'amitié du Fils de Dieu, ou donnez lui un autre goût & un autre caractère. Mais que deviendriez-vous, misérables, si votre Idole de vertu étoit la sienne, s'il

s'il n'aimoit qu'à signaler sa valeur & sa force, si ses plus grands exploits n'étoient pas ceux de sa douceur & de sa miséricorde?

A l'égard des caractères de Marthe & de Marie, on en voit des traces dans l'Évangile. Marthe avoit un zèle empressé, se plaisoit à servir. *Marthe servoit*, dit S. Jean, dans le soupé rapporté au XII. Chapitre. Et dans le Xeme de S. Luc: *Marthe étoit fort occupée à préparer tout ce qu'il falloit*. Son caractère étoit une Charité libérale, agissante. Celui de Marie semble avoir quelque chose de plus élevé & de plus spirituel. Elle est plus attentive aux discours de J. Christ, qu'à le servir. Altérée, pour ainsi dire, de la sagesse, qu'il répandoit dans ses divins entretiens, *elle se tenoit assise aux pieds de Jesus, écoutant sa parole*, comme le rapporte S. Luc. Luc X, 39.

Il ne faut pas s'imaginer, que Marie négligeât les offices de la Charité, ni Marthe les instructions du Fils de Dieu. Seulement dans cette occasion on voit le caractère dominant de l'une & de l'autre. Il me semble voir dans les deux sœurs, deux vertus inséparables, la foi & la charité: la charité laborieuse, la foi attentive. Femmes fidèles,

C 2

voilà

voilà les modeles de vôtre conduite. Ayez les soins & les empressements de Marthe. Ayez l'attention de Marie. Vous pouvez vous instruire, comme l'une, & servir dans vos Familles, comme l'autre.

Quoique Jesus aimât Lazare & sa famille, lors qu'il eût appris la maladie de Lazare, *il demeura deux jours où il étoit.* Jesus étoit au delà du Jourdain, dans cette Province, qu'on nomme la *Pérée*, parce qu'elle étoit au delà de ce Fleuve. C'est ce que S. Jean a dit à la fin du Chapitre précédent. *Les*
 Jean X, *Juifs ayant tâché de le prendre, il échappa de*
 39. 40. *leurs mains, & s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avoit commencé de bâtir, & demeura là, comme dans un lieu, où il étoit en sûreté contre les entreprises des Juifs.*

La raison de ce retardement est sensible. Jesus attendit que Lazare fut mort, & ne voulut arriver à Bethanie, qu'après qu'il eut été quatre jours dans le sépulcre. Cela étoit nécessaire, pour justifier la vérité & la grandeur du miracle, qu'il projettoit. *La vérité.* La mort de Lazare étoit incontestable, puisque depuis quatre jours il étoit dans le sépulcre,

pulcre, & qu'il commençoit à se corrompre. *La grandeur.* Car, bien que ce soit la même chose, de rendre la vie à un homme, qui vient d'expirer, que de la lui rendre quatre jours après, la grandeur du miracle éclate encore davantage, lors qu'un mort a demeuré plusieurs jours dans le sépulcre. Il semble que cette circonstance confirme mieux la certitude de la Résurrection.

En effet c'est le but de J. Christ. C'est une grace qu'il fait à Lazare, de lui rendre la vie; j'en conviens. Il lui donne une marque de son amour : mais après tout Lazare étoit heureux, sa course étoit achevée, ses travaux finis, son Esprit entre les mains de Dieu. On peut désirer de demeurer au monde; mais peut-on souhaiter d'y revenir? Le but de J. Christ étoit de prouver, & l'autorité divine de son Ministère, par le plus grand de tous les miracles, celui, que les Athées prétendent être impossible, & la vérité de la plus grande promesse de l'Evangile, c'est la résurrection des morts, & la nécessité de croire en lui pour y arriver; en ressuscitant un homme, dont la foi en J. C. étoit connue. Il ne pouvoit pas mieux prouver cette

C 3 vérité

vérité fondamentale, je parle de la Résurrection & de la Vie future. C'est là le but de J. Christ, & la cause de son retardement.

Mais on trouve dans cette conduite du Fils de Dieu, la matiere de trois réflexions, par lesquelles je finirai.

Nous sommes dans le danger, dans l'af-
fliction, dans la maladie. La Providence de
Dieu le permet & l'ordonne; nos péchés ne
le méritent que trop; mais c'est moins nos
péchés qu'il punit, ou qu'il châtie, que nô-
tre conversion, qu'il veut operer. Dans cet
état Dieu paroît éloigné. *Pourquoi vous te-
nez-vous loin, dit le Prophete? Pourquoi vous
cachez vous? Pourquoi ne faites-vous aucune
attention à mes souffrances?* Celui qui ne
se mettoit pas en peine de cet éloignement,
qui le souhaitoit peut être dans sa prosperi-
té, & dans l'abus qu'il en faisoit, commen-
te à s'en plaindre. Il envoie ses messagers
vers le Seigneur: ce ne sont que prières,
que soupirs réitérés. Heureux, s'il pouvoit
dire: *Celui, que vous aimez, est malade.* Mais
ce langage doit être bien rare, car il ne con-
vient qu'à ceux qui aiment Dieu. *J'aime
VIII, 13. ceux qui m'aiment, dit la Sageſſe, & ceux,
qui*

qui me cherchent, me trouveront. Cepen-
 dant le mal augmente. *Le deuil loge chez* pr.
nous le soir, & le chant de triomphe ne vient XXX, 6.
point au matin. Au contraire, *c'est un aby-* pr.
me qui appelle un autre abyme, & les maux XLII, 8.
 se succedent comme les flots de la mer. Le
 Seigneur ne l'ignore pas. Mais il ne vient
 point: *il demeure plusieurs jours au lieu, où*
il étoit. Quel parti reste-t-il à prendre? Le
murmure? Il offense Dieu, sans alléger la
 douleur. Quelle ressource trouve le mé-
 chant à se plaindre de Dieu? C'est celle, que
 le Prophete représente dans le pécheur, ob-
 stiné à ne point reconnoître ni confesser son
 crime. *Quand je me suis tû, mes os ont vieilli* pr.
& ont perdu leur force, jusqu'à ce que je vous XXXII,
eusse adressé mes cris, parce que vôtre main 3. 4.
s'est appesantie sur moi. Est-ce l'impatience?
 C'est un autre mal, qui ne fait qu'irriter la
 playe. C'est une grande injure faite à Dieu.
 A qui appartient il de lui marquer les mo-
 mens où il doit agir? Nous a-t-il fait les
 maîtres de sa conduite? Sa puissance doit-
 elle s'exercer ou se reposer au gré de nos dé-
 sirs? Il ne reste donc alors que le parti de
 glorifier Dieu, par la soumission & par la
 patience. *S'il tarde, attendez-le,* dit le Pro- pr.
 phete. XLII,
 6. 7.

phete. C'est le précepte, qu'il donna, & qu'il avoit observé: *Pourquoi mon ame êtes vous triste? Et pourquoi me troublez-vous? Esperez en Dieu; parce que je dois encore le louer. Il est mon salut, ma délivrance, mon Dieu.*

Cette premiere réflexion est soutenuë d'une seconde, dont on voit ci l'exemple & la preuve. C'est qu'encore que Dieu suspende son secours, ce n'est point manque de connoissance, de puissance, ou d'amour. *Jesus demeure deux jours au lieu, où il étoit.* Il n'ignore pas la maladie de Lazare. Il l'avoit apprise par les messagers de ses Sœurs. Il pouvoit bien le savoir sans cela. Il pouvoit empêcher Lazare de mourir. *Celui-ci, disoient les Juifs, ne pouvoit-il pas empêcher que Lazare ne mourût, lui, qui a ouvert les yeux d'un aveugle né?* Le raisonnement est bien juste. Les mêmes Juifs furent surpris de son amour, lorsque lui voyant verser des larmes, ils s'ecrioient: *Voyez comme il l'aimoit.* Ainsi, quoique Dieu suspende son secours, ne laissons pas ébranler nôtre foi. Je ne veux pas parler des tentations de l'Impie, de l'Incrédule. A Dieu ne plaise que j'aye besoin

Jean
XI, 37.

ib.v.36.

besoin de vous fortifier contre de pareilles
 égaremens. Ce n'est pas de nos bouches que
 sortirent jamais ces blasphèmes. *L'Eternel* ps.
n'en voit rien. Le Dieu de Jacob n'en entend XCIV,
rien. Mais c'est une tentation plus subtile, 7.
 délicate, dont les ames des Saints sont sus-
 ceptibles ; qui est tombée quelquefois dans
 l'Esprit du Prophete, qui lui a causé de mor-
 telles inquiétudes, & qu'il exprimoit dans ces
 paroles, témoins de son angoisse. *Le Sei-*
gneur m'a-t-il rejeté pour toujours ? Ne ps.
pourra-t-il se résoudre à m'être favorable ? Sa LXXVII,
gratuité a-t-elle cessé pour jamais ? 7. II. Non,
 Fidele, non, *souviens-toi des oeuvres du Sei-*
gneur, & rappelle le souvenir de ses anciennes
merveilles. Jesus aimoit Marthe, Marie &
Lazare ; mais quoiqu'il eût appris la maladie
de Lazare, il demeura deux jours au lieu, où il
étoit. Il suspendit son retour. Qui souffrit
 le plus alors, ou de Marthe, & de Marie, qui
 ne voyent point arriver Jesus, ou de Jesus,
 qui semble dissimuler son amour, qui se con-
 traint, & qui laisse dans la crainte & dans les
 larmes les personnes qu'il aime ? Entres, Fi-
 dele, dans ces mystères de la Providence.
 Doutes de l'amour de toute la Terre ; mais

ne doutes jamais de celui de Dieu : saches que
 Rom *la mort ne pourra t'en séparer.*
 VIII,38

C'est ce que ma troisième réflexion ajoute à la seconde. Jesus aime Lazare, & le laisse mourir. Il faut l'avouer, c'est une inclination générale. Nous voudrions que l'amour de Dieu se signalât envers les Fideles par un autre endroit; qu'ils fussent immortels. Nous voudrions que Jesus vint avant le moment fatal de nôtre destruction; & je n'en suis pas surpris. Si je ne me trompe, il y a des momens où S. Paul lui-même l'auroit bien voulu, car c'est ce qu'il a voulu dire, comme le remarquent de savans Interprètes, lorsqu'il écrivoit aux Corinthiens: *Nous gémissons dans ce Corps, non que nous désirions d'en être dépouillez; mais d'être revêtus, en sorte que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie.* Il veut parler de la transformation subite de ceux qui se trouveront encore en vie, quand J. Christ viendra. Mais peut-être l'Apôtre exprime-t-il plutôt les sentimens des autres que les siens. Mais, Fidele, souviens-toi que tu es Pécheur, & qu'il ne t'appartient d'aller à l'Immortalité que par la voye de la mort. L'Homme innocent y eût

2 Cor.
 V,4.

cût peut-être été porté par un Char de Lumiere & de feu; mais le pécheur doit y aller pas un chemin de sang & de ténèbres. Est-ce à nous à choisir les voyes de la Félicité? Ne nous suffit il pas d'y arriver? J. Christ nous aime. Nous en avons les témoignages. Nous n'en saurions demander de plus grands que ceux qu'il nous a donnés. Mais quand une maladie mortelle viendra nous saisir, nous l'appellerons à nôtre secours, il ne viendra pas, ou du moins il nous laissera mourir. Mais il viendra enfin. Il détruira la mort elle-même, le dernier de ses ennemis. *O mort, où est ta victoire? O sépulcre, où est ton aiguillon? Rendons graces à Dieu, qui nous a donné la victoire par J. Christ.*

1 Cor.

XV, 55.

57.

AMEN.



SER-

SERMON IV.

sur S. Jean XI. v. 7. 8.

Jesus dit à ses Disciples, Retournons en Judée. Ses Disciples lui dirent: Maître, il n'y a que fort peu de tems que les Juifs cherchoient à vous lapider, & vous parlez déjà de retourner en Judée.

Il y a quelque tems, M. F. que nous considerames l'amour de J. Christ pour la famille de Lazare, & les vertus, qui régnoient dans cette sainte famille. Nous vîmes ensuite J. Christ laisser mourir Lazare, & demeurer deux jours au lieu, où les messagers de Marthe & de Marie l'avoient laissé. Nous avons expliqué les raisons de ce retardement. Mais ces deux jours expirés, Jesus commence à découvrir le dessein, qu'il avoit de ressusciter Lazare, & propose à ses Disciples de *retourner en Judée*. C'étoit dans cette Province, dont Jerusalem étoit la Capitale, que les Juifs avoient le plus de pouvoir. *Bethanie*, où demuroit Lazare, étoit dans la même Province, & à *quinze Stades de Jerusalem*, c'est à dire, à environ une demie

demie heure. Cette démarche du Fils de Dieu l'exposant à la fureur des Juifs, qui n'étoit pas calmée, ses Disciples voulurent l'en détourner. *Maitre, il n'y a que fort peu de tems, que les Juifs cherchoient à vous lapider, & vous parlez déjà de retourner en Judée.* L'original porte *présentement*, tant le fait étoit nouveau. C'est ce qui est rapporté à la fin du Chapitre précédent. Jesus ayant dit, *que lui & le Père n'étoient qu'un, ils prirent des pierres pour le lapider.* Lapidier étoit un supplice usité parmi les Juifs. Le criminel étoit placé sur une hauteur d'environ douze pieds, ayant les mains liées, & le corps à demi-nud. De là ou le précipitoit sur des pierres; & s'il ne mouroit pas de cette chute, deux hommes levoient une grosse pierre, & la jettoient sur lui. C'est ainsi que les Juifs nous décrivent ce geure de supplice.

Ils vouloient lapider J. Christ, parce qu'ils le regardoient comme un faux Prophete. *Ce n'est pas pour aucune bonne oeuvre,* Jean X, 33. *disent-ils, que nous voulons vous lapider, mais à cause de vôtre blaspheme, & parce qu'étant homme vous vous faites Dieu.* C'est en effet le supplice, auquel la Loi condamne ceux, Deut. XIII, 6. *qui*

qui vouloient porter le Peuple à servir des Dieux étrangers; & bien que J. Christ ne prêchât que le vrai Dieu, se faisant *Dieu*, comme ils le disent, ou *égal à Dieu*, comme ils l'en accusent ailleurs, ils le jugent coupable de blasphème. Or le Blasphémateur étoit puni comme le faux Prophete, selon les loix du Sanhedrin, ou du Senat de la Nation, où pré-
 VI, II. **Act.** présidoit le Souverain Pontife. Aussi est-ce de blasphème, qu'ils accusèrent ensuite S. Ethienne, lorsqu'ils le lapiderent.

Mais les Juifs n'ayant pas le pouvoir de faire mourir personne, comment pouvoient-ils entreprendre de lapider J. Christ, comme ils entreprirent dans la fuite de lapider S. Etienne? Entre leurs maximes ils avoient celle-ci, que dans les occasions où la Gloire de Dieu étoit intéressée, tout Israélite pouvoit être le Juge & le Bourreau du coupable, la puissance du Glaive étoit entre les mains de tout Zelateur de la Gloire de Dieu. Ils s'appuyoient de quelques exemples de l'Ecriture. *Il est permis, il est beau,* dit Philon, (*) *à tous ceux, qui ont du zele pour la vertu, de punir les coupables, sans les mener devant les Juges, mais transportés de*

(*) Phil. *De Monarchia.*

la baine qu'ils ont pour le méchant, & de l'amour qu'ils ont pour Dieu, ils doivent punir les impies, & croire qu'ils sont alors Conseillers, Juges, Capitaines, Accusateurs, Témoins de la République entiere. On fait par Joseph, que du tems de J. Christ la Judée abondoit en Zelés de ce caractère, & que leur audace alla si loin dans la fuite, que les Romains ne pouvant plus la tolérer, elle fut la cause de la ruine de la Nation.

Après ces éclairciffemens sur les endroits de nôtre Texte, qui en demandent, il faut y faire nos réflexions. Jesus dit à ses Disciples: *Retournons en Judée.*

I. D'abord on voit ici la prudence & le courage du Fils de Dieu. Si jamais Vertu eut besoin de conseil, c'est celle qu'on nomme *Valeur*. Il y en a de deux fortes; l'une est celle du Guerrier, qui s'expose au danger, & qui s'en délivre par la force, & par la défaite de son ennemi; l'autre, qui consiste toute entiere dans la force del'ame, soutient le danger sans le faire partager à personne. Elle n'expose que la vie de l'homme fort, & ne verse que son propre sang. De ces deux especes de Valeur ou de Courage, J. Christ n'a

n'a eu que la seconde. C'est la seule, qui lui convenoit, qui convenoit à son Ministère, & il me semble qu'on ne fauroit défavoüer, que ce ne soit la plus belle & la plus grande. L'autre est à la vérité fort noble, & fort nécessaire pour la conservation des Etats. La République ne se maintiendrait pas par la modération de la Patience; plus propre à augmenter le nombre de ses ennemis, à redoubler leur fureur & leurs insultes, qu'à les faire cesser. Cependant cette Valeur militaire a plus besoin qu'aucune autre, que la Prudence la conduise. Autrement elle n'est qu'une Fureur sanguinaire & brutale, & toutes ses Victoires ne sont que des Injustices & des Meurtres. Mais la Valeur Chrétienne n'a guères moins besoin que la prudence la dirige; & s'il est injuste d'être le Meurtrier d'autrui, il ne l'est pas moins de l'être de soi-même, en se livrant témérairement à des dangers inutiles. Aussi voit-on J. Christ ménager sa propre vie, échapper des mains des Juifs, & se dérober à leur poursuite. Il va de la Judée où se signaloit leur zèle emporté & où il pouvoit s'exercer avec plus de licence, dans la Galilée & dans la Pérée, où les Juifs mêlés avec les Payens étoient moins puissans &

& n
lâch
ou
don
don
ren
fion
que
l'Ev
une
trou
pou
dan
Ces
trib
sa v
ren
taire

J
s'il f
à le
leur
par
seule
ne le
ses o

& plus traittables. Ce n'est point une fuite lâche & honteuse, qui démente son courage, ou qui des honore la vérité, qu'il prêche, dont il est le témoin fidele & véritable, & dont il fera le glorieux Martyr, lorsqu'il rendra devant Pilate cette admirable confession, qui ne fert pas moins d'encouragement que de modèle à tous les vrais Ministres de l'Évangile. Mais la retraite du Seigneur est une retraite sage & prudente, dont on ne trouvera les causes, que dans son amour pour les Juifs, dans son zèle pour la Vérité, dans son respect pour les ordres de son Père. C'est en effet à ces trois causes qu'il faut attribuer le soin, que prit J. Christ de sauver sa vie dans les occasions périlleuses, où il se rencontra, ou plutôt où il s'exposa volontairement.

Je dis dans son amour pour les Juifs. Car s'il se fut livré d'abord à leurs embûches & à leurs fureurs, il n'eut pas eu le tems de leur annoncer l'Évangile, & de le confirmer par ses miracles. C'est pour cela que non seulement il fuit, mais qu'il prend garde à ne les pas irriter, qu'il les ménage en diverses occasions, & que de peur d'exciter leur

D

en-

envie, il semble quelquefois cacher ses miracles. Je dis ensuite dans son zèle pour la Vérité, dont l'établissement & le progrès dépendoit de sa vie, & de la durée de son ministère. Je dis enfin dans son respect pour les ordres du Père. Toutes ses démarches sont réglées par une vocation du Ciel. Il attend que le Père lui notifie l'heure où il veut le rappeler à lui, & qu'il lui donne, pour ainsi dire, le signal du combat. Aussi dès que le moment fut venu, il alla se livrer

Jean XVII, l. *Père: Père, dit-il, l'heure est venue, glorifie ton nom.*

C'est ainsi que les retraites du Fils de Dieu, ses fuites apparentes, sont des effets de sa prudence & de sa vertu, & ne blessent en aucune sorte cette force, cette magnanimité, ce courage Héroïque, ou plutôt Divin, qui régné dans sa conduite. Où doit paroître la force dans un Ministre de Dieu? C'est en annonçant la Vérité, quoiqu'elle irrite les passions humaines; c'est en reprenant les vices des Grands: J. Christ l'a fait. C'est en confessant la Vérité devant les Puissances de la terre, les plus contraires & les plus

plus redoutables : J. Christ l'a fait. C'est en se livrant aux plus grands dangers , lorsque le devoir l'y appelle : J. Christ l'a fait. Mais ce qui ne se trouve qu'en lui ; c'est en donnant volontairement une vie , dont il étoit le maître ; c'est en retenant le pouvoir qu'il avoit de se délivrer des mains de ses ennemis ; car je ne pense pas , que celui qui commandoit aux maladies , aux vents , aux tempêtes , à la mer , aux Démons , & aux Anges mêmes , pût être malgré lui la victime d'un Peuple mutiné & de ses Chefs ; ou plutôt , que celui qui ressuscitoit les morts , & qui a eu le pouvoir de se ressusciter lui même , pût perdre la vie par un supplice ignominieux , s'il ne l'avoit sacrifiée volontairement à la Gloire de son Dieu , & au salut du Genre-humain. C'est en partie dans cette vuë que Jesus dit à ses Disciples, *Retournons en Judée.* Jesus veut retourner en Judée , pour ressusciter Lazare : c'est là sa vuë directe. Mais ce Miracle , qui devoit remplir Jerusalem d'admiration & de foi , acheva d'irriter l'envie des principaux des Juifs , & de les déterminer à faire mourir Jesus à quelque prix que ce fut , comme S. Jean nous l'apprend dans la suite.

SERMON IV.

Le Seigneur va donc faire éclater sa Puissance Divine, montrer par des effets qu'il est la Résurrection & la Vie, & donner à tous ses amis, ou à tous les fideles, une preuve de ce qu'ils peuvent attendre de lui. Les Disciples, qui n'entrent point dans ces vues Divines, tâchent de retenir le Seigneur, & de l'arrêter dans cette noble carrière, où il marche avec tant de gloire. Dangereux amis, qui, prévenus d'un zèle aveugle, & n'ayant pour Conseillers que la chair & le sang, s'opposent aux desseins du Seigneur; veulent mettre un poids à la vertu, qui retarde ou qui arrête son essor & son vol. De tous les artifices de Satan, il n'en est point de plus pernicieux, que ces conseils de nos amis. C'est la vertu, qui combat la vertu; car enfin il est beau d'aimer ses amis, de déférer à leurs prières, d'être sensible aux pertes qu'ils font, à leurs regrets, à leurs larmes, & je ne sache point de plus grand empêchement pour un homme de bien, lorsque Dieu l'appelle à souffrir, que les prières, les pleurs, la désolation d'une famille affligée. C'est alors que l'ame partagée éprouve ces combats, entre ce qu'exige une juste amitié, & la fidélité qu'elle doit à Dieu. De tous
ceux

ceux que J. Christ appelle, & qui ne suivent pas sa vocation, je n'en connois point de plus excusable, que celui qui lui demandoit de permettre, *qu'il allât auparavant servir & consoler un Père mourant, & lui rendre les derniers devoirs de la Piété.* Et de toutes les réponses du Seigneur il n'y en a point, qui me montre plus fortement, combien il est nécessaire d'obeir à Dieu, combien tout retardement, toute résistance est inexcusable, que celle qu'il fit à cet homme : *Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.* Quand Dieu appelle les hommes, il n'y a plus que ceux qui sont *morts* par rapport à la vie spirituelle, qui puissent se dispenser de le suivre, lors-même qu'il s'agit de donner la sépulture à son propre Père.

Je vois par tout dans S. Paul le fidèle imitateur du Seigneur Jesus. Il le suit pas à pas, sans qu'aucun obstacle l'arrête, le détourne. Je le vois, comme le Fils de Dieu, retournant en Judée, où des liens & des persécutions l'attendent. Arrivé à Césarée, il y vient un Prophete de Jerusalem, qui prenant la ceinture de Paul, & s'en liant les pieds & les mains, dit à tous les Saints, qui l'accompagnoient : *Voilà*

Act.
XX, 22.

ib. XXI,
II.

D 3

ce

ce que dit le S. Esprit. L'homme à qui est cette ceinture, sera lié de cette sorte par les Juifs dans Jerusalem, & ils le livreront entre les mains des Gentils. Ayant ouï cete parole, tous conjurent S. Paul de ne point aller à Jerusalem. La maison retentit de leurs cris. Leurs prières sont arrosées de leurs larmes. Quelle tentation pour l'Apôtre, qui savoit combien sa présence étoit nécessaire aux Fidèles, comme il l'écrivit depuis aux Philippiens! Mais, quoique pressé des deux côtés, il ne balance pas à choisir, & reprochant à ces amis indiscrets les témoignages de leur tendresse, qui n'étoient propres qu'à amollir son grand courage: *Que faites-vous*, leur dit-il, *de pleurer ainsi, & de m'attendrir le cœur! Sachez que je suis prêt à souffrir à Jerusalem, non seulement la prison, mais la mort même, pour le nom du Seigneur.* Il avoit devant les yeux l'exemple du Fils de Dieu, lorsqu'il veut retourner en Judée, & que ses Disciples tâchent de l'en détourner par ces paroles: *Maitre, il n'y qu'un moment que les Juifs vouloient vous faire mourir, & vous parlez de retourner en Judée.*

Act.
XXI, 10.
& suiv.

Mais

Mais quoique je ne doute point, que l'amour des Disciples pour leur devin Maître ne soit le motif de cette remontrance, je ne sai si je dois rejeter la pensée d'un savant & judicieux Interprète, qui entrevoit dans Calvin. ce discours une charité intéressée, un mélange de l'amour propre avec l'amour de J. Christ. Le retour de J. Christ en Judée les allarme autant pour eux-mêmes, que pour le Fils de Dieu; *Car si les Juifs n'épargnent point le bois verd, que ne feront-ils point au bois sec?* Et s'ils lapident le Maître de la Maison, comment traiteront-ils ses Domestiques? Ce qui appuye cette pensée, c'est le discours, que Thomas tient dans la suite, en apparence si courageux & si plein de foi, mais dans le fond plein de révolte & de désespoir. Lorsqu'il vit Jesus résolu d'aller en Judée, il dit aux autres Disciples; *Allons y aussi, afin de mourir avec lui.* Nous n'avons qu'à le suivre, & nous périrons tous ensemble.

Je n'ose pourtant insister sur une conjecture, qui fait peu d'honneur aux Disciples de J. Christ; mais rien n'est plus rare, qu'un zèle tout pur & tout sincère, & l'expérience ne nous apprend que trop, combien peu les



intérêts de Dieu, de la Religion, de la Piété, émeuvent les hommes, s'ils ne sont accompagnés de leurs propres intérêts. Il y a dans le monde deux caractères. L'un tout à fait mauvais, emprunté du Diable, imité de ses artifices ; c'est de prendre le nom de la Religion, pour commettre impunément les plus grands crimes, & d'arborer l'étendart de la foi, pour faire la guerre à la foi, pour contenter sa propre haine, son ambition & son avarice, pour exercer ses vengeances. C'est ainsi que le Juif fit la guerre au Christianisme, & que presque dans tous les siècles des Esprits ambitieux ont déchiré l'Eglise Chrétienne, diffamé, proscrit, persécuté souvent & l'innocence & la vérité. L'autre caractère est infiniment moins pernicieux, quoi qu'il ne soit pas innocent, c'est de chercher dans la vertu même des prétextes, pour ne pas obéir, & de donner à sa désobéissance les couleurs honorables de zèle, d'amitié, de prudence, de piété. Ce qui rend ce caractère moins coupable, c'est qu'il est souvent l'effet des illusions, que l'on se fait à soi-même, & qu'il y a alors plus d'erreur que de malice.

Il faudroit tâcher de s'approfondir soi-même, & de démêler dans le cœur les vrais motifs de nos actions ; mais surtout il faut être dans une juste défiance, lorsqu'il s'agit de suivre un devoir difficile, ou de s'en éloigner. Car comme il y a dans tous les hommes, attachés à leur repos, à leur sûreté, à leurs intérêts, une répugnance naturelle à ces devoirs, les raisons qui nous en détournent, ne sont d'ordinaire que de spécieux prétextes de l'amour propre, qui n'osant se montrer, se cache sous les apparences de la piété, ou de quelqu'autre vertu. Je ne ferois penser sans admiration à l'obéissance d'Abraham. Il s'agit de sacrifier son propre Fils. Tout y répugne, la Nature, la Loi de Dieu, la piété, la foi même des promesses. Quelles sources de prétextes pour désobéir, pour demander au moins de nouveaux ordres, pour faire des difficultés, pour différer une action, que tant de vertus combattoient ! Mais c'est une ame toute simple, & toute droite, & dès que Dieu s'est expliqué, tout se tait, & tout obéit.

L'Art d'inventer des prétextes, (finissons par cette réflexion) n'est pas toujours mau-

vais. Du moins je n'oferois le condamner, quand il ne s'agit point de tromper, de cacher de mauvais desseins, d'offenser ni Dieu ni les hommes. Beaucoup moins encore quand on a affaire à des hommes, ou puiffans, ou malins, à qui l'on ne peut exposer ses vrais motifs, sans les irriter, sans s'exposer soi-même, sans leur fournir une occasion de commettre des crimes. C'est ainsi qu'on a vû souvent les Fidèles dérober à leurs Espions la connoissance des démarches, qu'ils faisoient, ou pour servir Dieu dans leurs Assemblées, ou pour prendre des mesures pour leur conservation. Mais se refuser à des Devoirs connus, & prétendre couvrir ces refus de quelque prétexte que ce soit; les plus spécieux sont les plus criminels, puisque c'est joindre le mensonge & l'hypocrisie à la désobéissance. Lorsque la vocation de Dieu est certaine, qu'elle s'explique par la Parole de Dieu, le Fidèle ne fait ni hésiter, ni répliquer. Il ne cherche point d'obscurités dans ses Oracles. Il ne met point Dieu en contradiction avec Dieu, sachant qu'il ne peut se renoncer soi-même, ni se démentir. Il ne pense qu'à obéir. Il regarde toutes les raisons qui pourroient l'en éloigner, comme

comme des conseils de la chair, & sachant que *l'obéissance vaut mieux que le sacrifice*, il ne s'érige pas en Conseiller du Fils de Dieu, pour lui représenter que peut-être ses ordres sont contraires au bien & à la conservation de l'Eglise. C'est ainsi que Dieu ordonne à Abraham de sortir de son País, & d'abandonner ses proches, pour aller dans le País, qu'il lui montrera. Il brise dans un moment tous ces liens qui l'attachoient à sa Patrie. La vocation de Dieu est plus forte que tous les attachemens de la nature. Il fait déjà ce que J. Christ prêcha depuis: *Qui aime Père ou Mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* Ainsi, M. E., lorsque Dieu parle, obéissons, & que toutes les répugnances, que nous trouvons en nous-mêmes, ne servent qu'à rendre nôtre obéissance plus noble, & plus agréable à Dieu. Car pour tous les prétextes, ils ne servent de rien *devant un Dieu, à qui toutes choses sont nues & à découvert*, aussi incapable d'être surpris par le mensonge, que de mentir lui-même.

Au reste, que vois-je dans mon Texte?
Il me rappelle quelque chose, qui s'est passé
parmi nous. Contraints de sortir de Judée,
&

& d'un Royaume persécuteur, on a vû quelquefois des gens impatiens, téméraires, dire aux autres, *Retournons en Judée*, comme autrefois les Israélites, fortis d'Egypte, disoient à leurs Compatriotes, *Retournons en Egypte*. Il n'y a qu'un moment, qu'on cherchoit à vous lapider, à vous faire périr, à forcer vos consciences à un culte Idolâtre, & vous parleriez d'y retourner? Rien n'est plus juste que cette réponse, parce que ce qui vous y appelle, n'est pas ce qui appelloit J. Christ en Judée. Allez-y, si c'est pour ressusciter les morts; allez-y, si c'est pour réveiller ceux qui dorment du sommeil funeste de l'erreur, de la superstition, de l'incrédulité; allez tirer de leurs tombeaux ces Lazares, qui commencent à se corrompre. Allez-y sceller la vérité de votre sang, si vous vous sentez un assez grand courage pour le faire; si le zèle de Dieu, soutenu de toute sa grace, vous y appelle. Mais si ce ne sont que vos intérêts, que l'impatience de l'Exil, que Dieu a pris tant de soin d'adoucir, qu'allez-vous faire dans des lieux, où on lapide ceux que Dieu y envoie, où la Vérité elle-même est crucifiée?

Je

Je ne prétends point-ici blâmer ceux de nos Frères, qui profitant du calme, que la Providence leur donne, ne vont dans leur ancienne Patrie, que comme des Etrangers & des Voyageurs. Je ne prétends blamer que ceux qui en aiment les délices, & qui préfèrent comme Esaü les mêts & les plaisirs à la benediction de Dieu. Mais quelle pensée me saisit ! *Retournons en Judée*, dit le Seigneur. Je me le représente dans la Gloire avec ses Saints. Les Esprits des Justes sanctifiés, les Apôtres assis sur douze Trônes. Là il délibère peut-être à présent. Peut-être dit il, *Retournons sur la terre*, allons visiter nos Frères, allons consôler ceux, qui souffrent, allons ressusciter ceux qui sont morts dans la foi. Au moins le fera-t-il au dernier jour, & puisse le Seigneur nous faire part à tous de sa Gloire ! Amen.



SERMON V.

sur S. Jean XI. v. 9. 10.

N'y a-t-il pas douze heures au jour? Ce lui qui marche le jour, ne bronche point, parce qu'il voit la Lumiere de ce monde. Mais celui qui marche la nuit, bronche.

Ecclef.
III, 1.

A chaque chose sa saison, dit le Sage La Vertu ne consiste pas seulement à faire le bien, il faut le faire à propos, autrement on scandalise au lieu d'édifier. Les Apôtres surpris de voir J. Christ agir, en apparence, d'une maniere contraire, se retirer de Judée, parce que les Juifs vouloient le lapider, & retourner ensuite en Judée, quoique le danger fut le-même, veulent l'en détourner. Si sa retraite a été juste & prudente, son retour peut-il être prudent. C'est à quoi le Seigneur répond dans les paroles, que je viens de vous lire: *N'y a-t-il pas douze heures au jour? Celui qui marche le jour, ne bronche point, parce qu'il voit la Lumiere de ce monde. Mais celui qui marche la nuit, bronche.* Ce qui veut dire deux choses; l'une, que la conduite peut varier selon les circonstances.

stances & les occasions; l'autre, que J. Christ fait bien ce qu'il fait, & qu'il ressemble à un homme, qui marche durant le jour; au lieu que ses Disciples, qui osent le contredire, ressemblent à celui qui marche la nuit, & qui bronche.

I. Il est vrai-semblable que ces paroles de J. Christ: *N'y a-t-il pas douze heures au jour*, sont une expression proverbiale. Il ne faut pas, M.F. que ce que je vous dis là, diminuë en aucune sorte l'admiration, que vous devez avoir pour la sagesse du Fils de Dieu. Ce qu'on nomme *Proverbes*, sont des sentences, qui renferment d'ordinaire des maximes de sagesse. Les placer à propos dans le discours, & en suivre bien les règles, c'est la prudence même. Il y a d'excellentes choses, qui s'avilissent par l'usage qu'on en fait.

Je suppose donc que J. Christ se sert ici d'un Proverbe usité parmi les Juifs, comme il le fait ailleurs, quand il dit: *De telle mesure, dont vous mesurerez, on vous mesurera*. C'est un Proverbe. La différence qu'il y a entre ce dernier & le précédent, c'est que le sens n'est pas achevé, & que le Seigneur laisse quelque chose à deviner. Les Interpretes
varient.

varient. Les plus suivis croient que J. Christ compare tacitement le cours de la vie à la durée du jour ; & que comme le Jour a le nombre de ses heures réglé aussi bien que sa durée, qu'on ne peut ni augmenter ni diminuer ; de même la Providence, & les divers événemens, qui doivent en signaler le cours, ont leurs momens fixes. Quoiqu'il retourne en Judée, les Juifs n'avanceront point la fin de cette belle Journée, qui fit voir au monde plus de merveilles & de vertus, que le plus long jour n'a d'instans : cette Journée, que le Soleil devoit prolonger, en retournant sur ses pas, pour ne pas perdre de vue ce qu'il ne verra plus.

Je ne m'arrête point à combattre cette pensée, qui suppose une Question agitée entre les Théologiens, c'est que le terme de la vie est fatal. Je dirai seulement, que ce n'est pas la mienne. La voici. Les Juifs partageoient en douze parties l'espace, qui s'écoule depuis le lever du Soleil, jusqu'à son coucher. C'est là le Jour. Ils partageoient de même la Nuit. Or comme une personne, qui fait dispenser son tems, & qui a diverses occupations, donne à chacune le moment, qui

qui lui est propre, J. Christ veut dire, qu'il a de même assigné les jours de sa vie aux diverses actions, que le Père lui a ordonnées.

C'est un plan, qu'il a devant les yeux, & dont il ne s'écarte pas. Ainsi quand il s'est retiré de Judée, pour se mettre à l'abri de la violence des Juifs, c'est parce que l'heure de s'y livrer n'étoit pas encore venuë. C'étoit encore l'heure du travail, ce n'étoit pas celle d'aller prendre le repos du sépulcre. Que s'il y retourne à présent, c'est que l'heure n'est pas la même, que la fin de sa course est prochaine, & qu'il faut préparer tout ce qui doit concourir à cet Evénement, l'ouvrage tout ensemble, & d'une mechanceté désespérée, & d'une infinie charité. C'est à mon avis le sens de cette parole de J. Christ. La conduite change selon les tems & les conjonctures.

Voilà, dira-t-on peut-être, une morale très commode! L'Evangile & la Politique sont plus d'accord que nous ne pensons, & la sagesse de J. Christ est bien semblable à celle de ces hommes prudens, selon la chair, qui n'ont point de maximes fixes, si ce n'est celle de s'accommoder au tems, & d'être les

E

fide-

fidèles serviteurs des Evénemens. Ce n'est pas là ce Sage, que rien ne peut faire fléchir, qui fidèle à sa vertu, à ses règles, marche, sans se détourner, vers le but, qu'il s'est proposé, & y arrive toujours parce qu'il n'en a point d'autre que son Devoir. Non, non, M. F., n'allons pas si vite. L'inconstance & la légèreté ne sont pas prudence. L'orgueil & l'opiniâtreté ne sont pas vertu. Je n'enseigne ni l'un ni l'autre, & vous n'en trouverez pas d'exemple dans la conduite de mon Sauveur.

J'ai d'abord assez fait entendre sa pensée. Il s'agit de s'éloigner de la Judée, ou d'y retourner, de fuir le peril, ou de s'y exposer. J. Christ fait l'un & l'autre selon que les tems & les occasions le demandent. Cette conduite est la Prudence même. On ne peut en disconvenir. Mais il n'est pas moins vrai, qu'il y a dans le monde un terrible abus de la maxime de J. Christ, & que les règles de la sagesse servent de prétexte au mensonge, à la légèreté, à la perfidie.

Cet homme est encore jeune : on ne lui défend ni les occupations, ni les plaisirs innocens de son âge. Rien n'est interdit que
ce

ce qui est vice, que ce qui offense Dieu, que ce qui est pernicieux en foi, ou qui l'est aux autres. Je ne m'étonne pas plus de voir sur votre visage un air vif & gai, que de n'y pas voir les rides, les traces de la Vieillesse. Si quelque Esprit chagrin vous censure, répondez-lui, si vous voulez : *N'y a-t-il pas douze heures au jour ?* N'enviez point à cet arbre, qui est dans son printems, son aimable verdure & ses fleurs. La saison des fruits n'est pas encore venuë; à plus forte raison est-il loin de celle, qui le dépouillant de son feuillage, lui donnera un air triste. Je vous passe tout cela; mais vous devez me passer aussi ce que je vais vous dire. Il y a douze heures au jour: mais, y en a-t-il quelqu'une où l'on puisse être étourdi, fou, insolent, débauché? Y a-t-il quelque heure dans la vie, qui ait été marquée pour le libertinage & pour les vices, comme il y en a pour le repos & pour le travail? Dieu a-t-il fait ainsi le partage de nos jours? Et pour ne point parler de Dieu, la Raison, la Prudence, le soin de sa fanté, de sa fortune, de se faire un établissement, à la faveur de l'estime publique: la Raison, dis-je, a-t-elle fait ainsi le partage de nos jours? Jeunesse



insensée, qui commencez vôtre vie par les vices, & qui apparemment la finirez de même, que je crains que dans les douze heures de vôtre jour, il n'y en ait pas une où Dieu vous appelle, que vous n'avez pas même le bonheur d'être appellés à la onzieme, que des revers mérités, qu'une Vieillesse avancée, qu'une fin prématurée ne vous fasse dire, ce que le Prophete faisoit dire aux Juifs, qu'une ruïne soudaine & inespérée avoit surpris, dans le tems qu'ils se flattoient de la plus grande prospérité: *Nôtre Soleil s'est couché pendant qu'il faisoit encore jour.*

Autre caractère: la Prudence n'a point de précepte plus général & plus connu, que celui de s'accorder au tems. Le Monde est si semblable à la Mer, si sujet aux mêmes inconstances, que le sage ne fauroit mieux faire, que d'imiter le Pilote prudent & timide, qui cède aux vents & aux courans, jusqu'à ce qu'un tems favorable lui permette de continuer sa route. Comme il y a douze heures au jour, & qu'entre ces heures il y en a de fâcheuses & de difficiles, qui amènent des obstacles insurmontables à nos desfeins, il faut les laisser passer, & en attendre d'au-

d'autres, qui les favorisent. Cela est fort bien. Mais il y a une règle invariable, qui est pour toutes les heures du jour. C'est que la complaisance, l'acquiescement, les variations, ne doivent jamais renfermer ni crime, ni lâcheté. Rien ne peut autoriser, ni excuser le mensonge, l'adulation, les trahisons contre la Vérité & contre la Foi. Les diverses heures du Jour peuvent avoir leurs vertus. Ici c'est la discrétion & le silence: là c'est la hardiesse & la déclaration haute de ses sentimens. Ici c'est le zèle, la valeur; il faut attaquer l'ennemi: là il s'agit de souffrir, de temporiser, & comme s'exprime S. Paul: *de racheter le tems, parce que les jours sont mauvais*; c'est à dire, de gagner du tems, jusqu'à ce que des occasions plus favorables se présentent. Mais je ne vois point de vices, qui président sur les jours du Chrétien. Ils sont tous à Dieu, & comme chaque instant de leur durée est l'effet d'une action divine, ils doivent se passer dans l'ordre, que la Sagesse & la Justice nous ont prescrits.

Je le dis avec une véritable confusion: rien n'est plus variable que l'homme. Les



humeurs & les passions font en lui plus de changemens, qu'il n'en arrive dans nôtre air. Il est civil, il est fier; il est insolent, il est humble; il est emporté, il est doux; il louë, il blame; il flatte, il médit; & des fources inégales de son cœur sortent tour à tour de sa bouche le doux & l'amer, le faux & le vrai. Il signe, il jure des Traittés; il les viole. Il fait des promesses & les rétracte; trop heureux, s'il peut fauver sa perfidie, par des artifices & par des équivoques. Et dans quelques uns ces variations sont étudiées. Ils n'agissent point par caprice: c'est par principe, & ils osent s'autoriser de la maxime de J. Christ: *Il y a douze heures au jour.* Oüi, hommes infidèles, vôtre Jour est mesuré: une sage Providence y a mis des bornes; mais sachez que ce Jour doit être terminé par une Nuit, qui n'en aura point; ou plutôt, il n'y a point de Jour pour vous, car vous marchez dans les tenebres, & vous bronchez à chaque pas.

C'est ce que J. Christ ajoute: *Celui, qui marche durant le jour, ne bronche point, par ce qu'il voit la lumiere de ce monde. Mais celui qui marche la nuit bronche, parce qu'il n'a*

n'a point de Lumiere. Il est aisé d'appliquer cette parole à la conduite de J. Christ. Le Seigneur veut dire, qu'il fait bien ce qu'il fait, & que, soit qu'il ait quitté la Judée, soit qu'il y retourne à présent, il en est de lui comme d'une personne qui marche le jour, qui ne fait point de faux pas, parce qu'il distingue la route, qu'il doit tenir. C'est ce qu'il explique lui-même: *Celui qui marche la nuit bronche, parce qu'il n'a point de Lumiere.* Ce n'est pas une simple opposition. J'y pense, & je ne crois pas que je me trompe. Cela renferme une censure cachée de la témérité des Disciples, qui condamnoient la démarche de leur divin Maître. Ils sont comme un homme, qui marche dans les ténèbres, & qui fait de faux pas. Ils ne sont pas éclairés de la Lumiere, qui éclaire le Fils de Dieu. Ainsi le sens est: „ Quand je veux
 „ retourner en Judée, je suis ma vocation,
 „ je marche où mon Devoir & la Volonté
 „ de mon Père m'appellent, & je ne crains
 „ point de broncher, marchant, comme je
 „ fais, dans la Lumiere; mais quand vous
 „ vous opposez à mon dessein, vous êtes
 „ dans l'erreur, vous bronchez, parce que
 „ vous marchez dans les ténèbres, & que

„ vous n'êtes pas éclairés de la Lumière,
 „ que j'ai & que je suis. „ Cela est clair, &
 ne demande aucune explication. Mais cela
 demande qu'on y réfléchisse.

D'abord on voit par cette belle compa-
 raison de J. Christ, la nécessité où est tout
 homme raisonnable de s'éclairer. Nous
 avons dans le monde deux caractères généraux.
 Nous sommes membres d'une société
 Religieuse; nous le sommes d'une société
 Civile. Au premier égard, nous avons les
 devoirs de la Piété. Au second, ceux de la
 Justice & de la Charité. C'est ce qui doit
 occuper les heures de nôtre Jour. C'est
 donc ce qui doit aussi faire le sujet de nôtre
 étude. Connoître la Religion, les preuves
 de sa Vérité, les Devoirs qu'elle nous pre-
 scrit, les Motifs qui nous y engagent. Les
 hommes ne sont pas des animaux, qui sui-
 vent l'instinct de la nature: ce ne sont pas
 des machines, qui se meuvent par des res-
 sorts: ce sont des êtres intelligens & libres;
 il faut qu'ils connoissent, afin de pouvoir
 agir. Mon Dieu! nous étudions les Arts: on
 nous y applique dès l'enfance: nous étudions
 les Sciences: il est bien d'une autre impor-
 tance

tance de favoir les Devoirs du Chrétien & de l'homme de bien, la science du salut. *Travaillez après une nourriture, qui ne péricite point.*

Il faut d'autant plus d'application à cette étude; 1. que l'ignorance en est très punissable; puisque Dieu nous révélé cette science. Je ne pense pas, qu'on s'imagine, que Dieu se soit révélé à nous sans de grandes raisons, & qu'il nous soit permis de négliger de favoir ce qu'il n'a pas dédaigné de nous apprendre. 2. L'ignorance des Payens n'étoit pas excusable. S. Paul le dit: *Ce qu'il faut connoître de Dieu, il le leur a révélé, de sorte qu'ils sont inexcusables.* Celle des Chrétiens le seroit-elle? 3. Il s'agit de la plus importante des connoissances. Il y a une chose nécessaire, dit J. Christ. *Je ne veux savoir que J. Christ, & J. Christ crucifié,* dit S. Paul. Tout le reste sont des Sciences, qui n'influent que sur la vie présente. 4. Quoique nos Devoirs soyent assez clairs en général, & que la Loi de Dieu ait dans nos cœurs un Interprète, qu'on ne fauroit s'empêcher d'entendre, cependant la prévention, les passions, les intérêts nous aveuglent si facilement, que sans une grande attention, nous sommes aussi ignorans quand

il s'agit de nous-mêmes, qu'éclairés quand il s'agit des autres. Quel aveuglement que celui du Pharisien, & quelle pénétration tout ensemble! *Il voit le fétu, & ne voit pas le chevron.* 5. Il s'agit de broncher dans un chemin, qui mène ou à la vie, ou à la mort éternelle. Ce n'est point une blessure, ce n'est point quelque atteinte à la fortune. On pourroit mépriser l'un & l'autre; mais peut-on mépriser une éternité heureuse ou malheureuse? 6. L'ignorance est ici d'autant plus pernicieuse, qu'elle entraîne deux suites très facheuses. La première, qu'on ne se corrige jamais, & la seconde, qu'on ne se repent point. Je ne faurois m'empêcher d'admirer, qu'on soit Chrétien & qu'on soit médifant toute sa vie; qu'on soit livré aux plus bas intérêts; qu'on soit injuste envers son prochain, qu'on nourrisse des passions clairement condamnées par l'Evangile. Il faut convenir de l'un ou de l'autre. Ou il y a une ignorance prodigieuse, mais qui ne peut s'excuser; ou il faut avouer que l'on est Athée, & tout à fait incrédule. En vérité il y a des personnes, qui sont réellement dans le cas des Juifs. On y voit un juste abandon de Dieu, si ce n'est pas à l'égard de la Religion, c'est à l'égard des Devoirs.

En

En voyant ils ne voyent point, en écoutant ils n'entendent point, de peur qu'ils ne se convertissent, & ne soyent guéris.

Ef.
XXIX,
10.

Seconde réflexion. Les Apôtres bronchent, parce qu'ils marchent sans lumière. Ils jugent témérairement de la conduite de J. Christ, dont ils ne connoissent pas les vües profondes. Quand il s'agit des voyes de Dieu, gardez-vous d'en juger. Ici point de lumière. C'est une nuit profonde. Ne vous y engagez pas, vous ne prouvez que broncher. *O profondeur des richesses de la sagesse & de la science de Dieu! Que ses jugemens sont impénétrables, & qu'il est impossible de découvrir ses voyes! Car qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été son Conseiller? Respectons ces saintes ténèbres, n'allons que jusques où la Lumière de la Parole de Dieu nous conduit. Dans ces Mers & dans ces Terres inconnües il n'y a point de ces heureux téméraires, qui, au travers de mille dangers, vont faire des découvertes utiles. Tous ceux qui les tentent, s'y perdent. C'est un défaut de nos Docteurs, ils en répondront: sur tout quand leurs foibles conjectures deviennent des Visions, suivies d'anathèmes & de schisme. Hommes orgueilleux! S. Paul a*

pré-

Röm.
XI, 33.
34.

préferé la Charité à la Science, & pour vous, M. F. préférez la Charité à leur vaine Science, ou plutôt, à leurs superbes Erreurs. Troisième réflexion. Elle regarde le renvoy de la Repentance. Il y a des Gens, qui, s'ils étoient assurez de vivre cent ans, attendroient la nonante neuvième année, pour penser à leur salut. Tout le reste seroit donné à leurs plaisirs, à leurs intérêts. Dieu n'accepte t il pas toujours la Repentance? Non, Dieu ne l'accepte pas. Esaü demande sa grace avec

Hebr. larmes, & Dieu le refuse. *Si nous péchons volontairement, après avoir reçu la connoissance de la Vérité, il ne reste plus de sacrifice pour le péché, & il n'y a plus à attendre que le terrible Jugement de Dieu, & l'ardeur du feu,*

Rom. qui doit dévorer ses ennemis. Le désespoir prévient cet arrêt. *La colere de Dieu se montre du Ciel contre toute impiété & toute injustice des hommes, qui retiennent la Vérité captive dans l'injustice.* Et ne la retenez-vous pas, vous, qui savez la voye de Dieu, & qui ne la suivez pas? Au nom de Dieu, M. F., soyons attentifs à nos Devoirs, observons les, & mettons-nous en état de rendre compte des lumieres, qu'il a plû à la Miséricorde divine de nous accorder. Dieu nous en fasse la grace. Amen.

SER-

SERMON VI.

sur S. Jean XI. v. II.

Jesus leur ayant parlé de la sorte, il leur dit ; Lazare nôtre ami dort, mais je vas l'éveiller.

Reprenons, M. F., la suite de nôtre Histoire, que les Fêtes avoient interrompuë, & parlons du sujet du monde le plus intéressant ; c'est du caractère des amis de J. Christ, de l'amour qu'il a pour eux, & du bien qu'il leur fait: *Lazare nôtre ami dort, mais je vas l'éveiller.*

Vous savez, M. F., que Jesus voulant retourner en Judée, ses Disciples intimidés voulurent l'en détourner, par la considération du péril où il se précipitoit. Il leur répondit, qu'instruit comme il l'étoit des desseins de Dieu & du but de sa Vocation, ils ne devoient pas craindre qu'il fît aucune fausse démarche ; mais que pour eux, qui ignoroient l'un & l'autre, ils lui donnoient des Conseils, qui, tout innocens qu'ils étoient, n'étoient pas justes. C'est ce qui est

ex-

exprimé d'une maniere sententieufe & figurée dans les paroles qui précèdent: *Celui qui marche le jour ne bronche point, parce qu'il voit la Lumiere de ce Monde; Mais celui qui marche la nuit bronche, parce qu'il n'a point de Lumiere.* C'est le caractère des Disciples, qui par ignorance & par défaut de lumiere, s'opposent aux desseins de leur Divin Maître.

C'est là ce que J. Christ venoit de leur dire, lorsqu'il commença de leur expliquer le motif de son retour en Judée; *Lazare nôtre ami dort.* Je ne veux point combattre la pensée de ces Interprètes, qui croient que J. Christ appelle la *mort* de Lazare un *sommeil*, parce qu'elle ne devoit durer que peu de jours, & qu'en général lorsque l'Ecriture dit *s'endormir* pour *mourir*, elle insinuë la Vérité de la Résurrection. Cependant, quand je fais réflexion que les Payens, qui n'ont eu aucune espérance ni même aucune idée de la résurrection des Corps, ont tenu le même langage que les Ecrivains sacrés, je penche pour le sentiment de quelques autres Interprètes, qui ne croient pas qu'il faille chercher ici du mystère. Quand on a parlé de

de la mort comme d'un sommeil, on n'a pensé qu'à adoucir dans les termes & dans les idées un état, pour lequel tous les hommes ont une horreur naturelle. Telle est nôtre foiblesse. Ne pouvant changer la nature des choses, nous tachons au moins d'en orner les dehors & de séduire l'imagination par des couleurs qui ne l'effrayent pas. Il faut le pardonner quand il ne s'agit pas des vices; mais lorsqu'on nomme *Vivacité* ce qui n'est que *Colere* & qu'*Emportement*; que l'*Orgueil* & la *Fierté* se nomment *Grandeur d'Ame* & *Elevation de coeur*; que l'*Esprit persecuteur* se pare du beau nom de *Zèle*; que la *Medisance* usurpe le titre de *baine des vices*; l'*Esprit critique* & malin, celui d'*Esprit pénétrant*; que des *Conversations* où règne le *Libertinage*, se déguisent sous le nom d'une *joye ingénieuse* & innocente; lors, dis-je, que l'on transforme ainsi les Vices en Vertus, & que sous ce masque trompeur on tâche de les introduire & de les défendre, ce pernicieux artifice n'est autre chose, que l'art d'applanir le chemin de l'Enfer, & d'y marcher hardiment, sous l'enseigne des Démonz déguisez en Anges de Lumiere.

Je

Je crois donc, M. F., avec de savans Interprètes, que lorsque l'Écriture dit *s'endormir*, pour *mourir*, elle s'accommode au Langage des hommes, qui ont aimé à adoucir l'idée de la mort par des expressions, qui en diminuent l'horreur. C'est dans le fond une grande foiblesse; Car il n'y a que deux choses, qui puissent faire envisager la Mort avec une constance raisonnable, c'est une bonne Conscience & l'espérance de l'Immortalité: Autrement qu'on dise des Méchants ce que David en a dit: *Il se sont endormis de leur sommeil*. Ce que l'Écriture dit d'Achan, *Il s'endormit avec ses Pères*, ils ne laissent pas d'être livrés aux peines de leur impiété. Pour envisager la mort sans frayeur, il faut être du caractère de Lazare; *Lazare nôtre ami dort*.

On connoit ici Lazare par un bel endroit. Tout le monde fait ce mot d'un Ancien: *Dites-moi qui sont vos amis, & je vous dirai qui vous êtes*. L'Auteur de l'Ecclesiastique a eu la même pensée: *Celui qui craint le Seigneur est heureux en ses amitiés, car tel qu'il est, tel aussi est son ami*. Puisque Lazare étoit ami de J. Christ, il falloit qu'il eut de gran-

grandes vertus. Le Seigneur, qui connoit les coeurs, ne laisse pas surprendre son affection par l'hypocrisie : il ne la donne point à des qualités extérieures, qui enchantent des hommes vains, ou à ces fausses vertus, qu'on admire dans le monde, qui peuvent donner le premier rang dans les Palais des Rois; mais qui ne vous placent pas même à la porte de la Maison de Dieu. Cherchons le caractère de Lazare en cherchant celui que J. Christ pouvoit aimer.

Lazare étoit-il un homme magnifique chez qui régnoit la bonne chère, dont la Maison étoit le rendez-vous & le séjour des plaisirs & de ceux qui les cherchent? C'est là ce qui fait des Amis dans le monde. J'en doute pourtant. Les Voluptueux sont lâches, ingrats, infidèles, de serviles Parasistes, des Oiseaux avides & legers, qui volent aux arbres où il y a du fruit; mais qui ne l'ont pas plutôt dévoré qu'ils les abandonnent. *Il y a des amis compagnons de table, dit l'Auteur de l'Ecclésiastique; mais ils ne perséverent point au tems de l'affliction. Vous* ^{Jean} *me cherchez, disoit J. Christ, parce que vous* ^{VI, 26.} *avez mangé des pains.* Lazare étoit riche;

F

mais

mais ses Liberalités se répandoient sur les Saints; sa Maison étoit la retraite de J. Christ & de ses Disciples. Il exerçoit l'hospitalité; & plus heureux qu'Abraham il logeoit les Anges, & ne les logeoit point sans le savoir. Il logeoit la *Résurrection & la Vie*.

Lazare étoit-il un homme, qui témoignât un grand zèle pour J. Christ, qui le prêchât aux Juifs; mais qui content de son zèle & de sa foi, eût d'ailleurs des moeurs relâchées par quelque endroit, & qui nourrit, sous le voile de la Religion, quelque une de ces passions charnelles, que l'Évangile condamne? Étoit-ce un de ces hommes, qui savent associer jusqu'à la fin de leur vie avec le nom & la foi de J. Christ un sordide intérêt, qui les rend injustes dans le commerce, durs envers les pauvres, incapables de rendre service dès qu'il leur en coûte? Non, J. Christ n'eut point d'amis avares. Il savoit bien qu'on ne peut servir à deux Maîtres, à Dieu & à Mammon, & il renvoya même celui qui après avoir observé toute la Loi, aimait mieux garder toutes ses richesses que de le suivre. Lazare étoit-il un de ces hommes, qui joignent à la foi de J. Christ une fierté,

fierté, une hauteur, une présomption, qui les élève infiniment à leurs yeux, pendant qu'elle abaisse souverainement les autres dans leur idée? Non, semblable à son Père, il *résistoit aux orgueilleux, & ne faisoit de grace qu'aux humbles.* Il n'aima que ceux, qui Math. XI, 29. *apprirent de lui à être débonnaires & humbles de coeur.* Comment eût-il pu admettre parmi ses amis des gens, qui ne sauroient avoir d'amis. L'interêt & l'orgueil rendent les hommes infociables. L'un veut tout ravir, & l'autre tout soumettre. L'orgueil veut des esclaves, & non des amis.

Lazare étoit-il un homme colère, fougueux, emporté, que l'ombre d'une injure met aux champs, pour ainsi dire, qui court aux armes, à la vengeance? Non, J. Christ favoit trop bien le précepte de Salomon: *Ne soyez point ami de l'homme colere, & n'allez point avec le furieux.* Si quelquefois Prov. XXII, 24. ses Disciples s'irriterent, il reprima leur ressentiment, tout juste qu'il paroïssoit, & leur apprit que le zèle même ne devoit avoir rien d'amer. Lazare étoit-il un de ces hommes pleins d'ostentation, qui font tout pour la vaine Gloire, qui ne suivroient pas la Vertu

un moment, si la Vanité n'y trouvoit son compte? Non, J. Christ a condamné ce caractère dans les Pharisiens, & fut-on le plus excellent Ministre de l'Evangile, dès qu'on prêche J. Christ par un esprit de contention & par vaine gloire, on est ami de soi-même, mais on ne l'est pas de J. Christ, qui ordonne à ses amis de renoncer à eux mêmes. Lazare étoit-il un homme, qui aimât J. Christ dans la prospérité, mais qui fut prêt à l'abandonner dans l'adversité, à le renier, dès qu'il faudroit sacrifier pour lui, biens, Parents, & Patrie? Non encore. J. Christ ne

Math. X, 37. *recevoit point de pareils amis: Qui aime Père ou Mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* Lazare étoit-il un homme, qui menât

Math. VII, 23. *une vie libertine, qui s'abandonnât à la débauche sous le beau prétexte de ne faire tort à personne? Non, J. Christ a dit de ces gens, qu'il ne les connoissoit point.* J. Christ a eu pour amis des peagers & des gens de mauvaise vie; mais il les a sanctifiés. Ils ont pleuré leurs péchés: ils ont arrosé ses pieds de leurs larmes, & les ont essuïé de leurs cheveux. Et que dirai-je enfin? Lazare étoit-il un homme, qui ne fut Disciple de J. Christ que par la foi, & qui d'ailleurs négligeât les

ver-

vertus, qu'il commande? Non, Jesus n'avoit point d'amis de ce caractère. Les amis du Fils de Dieu ressemblent aux amis de son Père, & les amis de son Père, sont ceux qui sont ses commandemens. *Abraham crût à Dieu*, dit S. Jaques, lorsqu'il lui offrit son fils en sacrifice, & qu'il montra sa foi par une obéissance si grande & si difficile. *Abraham crût à Dieu, & cela lui fut alloüé à justice, & il fut appellé l'ami de Dieu.* Fidèles, qui aspirez à l'honneur d'être amis de J. C., voilà vôtre modele. On n'arrive à l'amitié du Seigneur, que par une foi constante & efficace. *Si vous gardez mes commandemens, vous demeurerez dans mon amour, comme je garde les commandemens de mon Père, & je demeure dans son amour. Vous serez mes amis, si vous faites tout ce que je vous commande. Lazare nôtre ami dort.*

Jean
XV, 10.
14.

Jesus avoit des amis. Outre cette affection générale, qu'il portoit à tous les hommes, dont il a bien voulu être le Sauveur; outre cette affection particuliere, qu'il avoit pour ceux qui croyoient en lui, il y avoit entre ces fideles mêmes des personnes choisies, pour qui le Fils de Dieu avoit un amour

de préférence. C'est ainsi que S. Jean étoit
 le Disciple, que *Jesus aimoit*. Matière, non
 de jalousie; peut-on en avoir des graces,
 qu'un Dieu, aussi libre qu'il est puissant &
 sage, partage comme il lui plait? Mais ma-
 tière d'une noble & sainte émulation. Aspi-
 rer au premier degré de la faveur de Dieu;
 voilà la belle ambition: je cherche par quel-
 le voye on y peut arriver, & je suis fort
 trompé, si ce n'est par les deux vertus, dont
 le monde fait très peu de cas; mais qu'il de-
 vroit estimer au moins par leur rareté: c'est
 l'humilité & la charité. C'étoit le caractère
 de S. Jean. La justice & la tempérance, sont
 les vertus de l'honnête homme, pour ainsi
 dire. L'humilité & la charité, sont les ver-
 tus du Chrétien. Rien ne brille davantage
 dans le caractère du Fils de Dieu: & si parmi
 ses amis il y a eu de la distinction, ce sont
 ces vertus, qui l'ont faite. C'est à ces mar-
 ques, que je connois les amis de nôtre Di-
 vin Epoux. *Il m'a menée dans la sale de son*
 festin, & la livrée que je porte c'est la cha-
 rité. C'est cette vertu, qui donne l'entrée
 dans sa maison, & à sa table. Je ne doute
 point, que ce ne fût là une des principales
 vertus de Lazare. *Lazare nôtre ami dort.*

Vous

Jean
XXI, 20.

Cantiq.
II, 4.

*Il m'a menée dans la sale de son
festin, & la livrée que je porte c'est la cha-
rité. C'est cette vertu, qui donne l'entrée
dans sa maison, & à sa table. Je ne doute
point, que ce ne fût là une des principales
vertus de Lazare. Lazare nôtre ami dort.*



Vous savez que cela veut dire, *Lazare nôtre ami est mort.* Jesus aime Lazare, & le laisse mourir. A son égard, cela sera éclairci dans la suite. Mais Jesus a des amis, & les laisse mourir? On s'en étonne, quand on fait réflexion sur sa puissance, & je voudrois que nous l'aimassions assez, pour avoir un juste sujet de nous en étonner. Mais parmi ce grand nombre, qui se nomment de son nom, & qui se glorifient d'être de ses amis, qu'il y en a peu, qui le soyent en effet! Ont-ils les caractères, que je viens de décrire? Pendants examinons cette difficulté.

On voudroit, que J. Christ ne laissât pas mourir ses amis, & effectivement ce seroit le moyen d'en avoir beaucoup. Quelle foule suivroit alors le Fils de Dieu? Mondains, Voluptueux, Ames ferviles, vous seriez les premiers à vous attacher à lui. L'amour de la vie & la crainte de la mort ferreroient les noeuds de vôtre amitié, & la rendroient éternelle. Ah! ce seroit alors, que vous vous seriez avec joye un tel ami, au prix de toutes les richesses de l'iniquité. Donnons un moment d'attention à cette pensée. On voudroit, que J. Christ ne laissât pas mourir

Jean
XXI, 30.

ses amis, & que ce que les Disciples s'imaginèrent de S. Jean, *le Disciple, que Jesus aimoit, c'est qu'il ne mourroit point*, fut vrai à l'égard de tous ceux qui aiment le Seigneur. Mais si on examine d'où vient un pareil désir, on verra qu'il a deux sources ordinaires; l'une, un extrême amour pour le monde & pour la vie présente; l'autre, un grand fond de défiance & d'incrédulité. Car si on espéroit bien une vie immortelle & parfaite, voudroit on conserver toujours celle-ci? Il y a plus; c'est qu'un semblable désir est contraire, je ne dirai pas aux voyes, que la sagesse de Dieu a choisies, pour donner à nos corps une structure propre pour l'immortalité; dans l'état où ils sont, ils ne fauroient durer toujours, sans un miracle perpétuel; mais un pareil désir seroit contraire à la foi, & à la Vertu qui est inséparable de la foi. Cela est certain. Si les peines & les récompenses de l'Eternité étoient visibles; s'il n'y avoit que les méchans & les incrédules qui mourussent; si les fidèles & les gens de bien en étoient exemps, il n'y auroit plus de liberté, il n'y auroit plus de choix, il n'y auroit plus de vertu. Croyez-moi, si vous vous reposez sur les perfections

&

& sur les promesses de Dieu, si vous l'honorez par votre confiance, le plus grand & le plus beau culte, qu'une Créature puisse rendre à Dieu, vous mourrez en paix, & dans l'espérance, que vous donne cette parole; *Lazare nôtre ami dort, mais je vas l'éveiller.* Mais si vous êtes plein de l'amour du monde; si vous manquez de foi, si vous ne croyez pas, que Dieu soit puissant, véritable, fidèle, êtes-vous en droit de lui demander de ne pas mourir, vous, qui méritez, qu'il vous laisse éternellement dans la mort? Il n'y a point d'exagération. Si vous êtes infidèles, vous n'êtes pas en droit de vous plaindre, & si vous êtes fidèles vous ne vous plaindrez jamais. Vous vous soutiendrez par cette parole; *Lazare nôtre ami dort, & je vas l'éveiller.*

Ici l'on voit dans le Fils de Dieu le devoir d'un ami fidèle. Modèle de toutes les vertus, il l'est aussi de la véritable amitié, & il montre à ses Disciples quelles en sont les Loix. La crainte les empêche de retourner en Judée. Non, leur dit Jesus, il faut y aller, quelque péril qui nous menace. Nous y avons un ami, voulez-vous le laisser périr,

quand nous pouvons lui rendre la vie? *Lazare nôtre ami dort, & je vas l'éveiller.* Remarquez comme il les intéressè eux-mêmes dans ce voyage, il ne dit pas, *Lazare, mon ami, mais Lazare, nôtre ami,* celui, qui nous a recueillis si généreusement, qui pour nous s'est exposé à la haine des Juifs. *Lazare nôtre ami dort, & je vas l'éveiller.*

Il y a de la témérité à se jeter dans des dangers inutiles, & Dieu permet souvent, que ceux qui le tentent de la sorte, y succombent. Il y a plus que de la témérité, il y a de l'extravagance à chercher le danger, poussé par l'intérêt, par la vaine gloire; mais c'est grandeur d'ame, que d'y courir, lorsqu'il s'agit de secourir & de sauver ses amis. Les Payens l'ont fait, & les Chrêtiens le devroient bien mieux faire que les Payens. Quels liens le Christianisme a-t-il mis entre les hommes? Ce n'est plus même nature, même sang. C'est même Esprit, même cœur: ou si c'est même sang, c'est le sang de J. Christ, c'est sa chair, dont ils sont nourris & formés. D'ailleurs le Christianisme nous donne ces hautes, ces divines espérances, que la Raison ne pouvoit qu'entrevoir. Ce n'est point
l'Im-

l'Immortalité du Nom, c'est celle de l'Homme tout entier, que J. Christ nous promet & nous donne. Quelle raison de mépriser le péril & la mort? C'est entre les Chrétiens qu'on devoit voir ces amis fidèles, inséparables, à toute épreuve; Et c'est d'eux en effet que les Payens on dit avec étonnement: *Voyez comme ils s'aiment, & comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres.* Ce sont les paroles de Tertullien. Déplorable révolution! Il faudroit bien changer aujourd'hui de langage: Voyez comme ils se haïssent, & comme ils sont prêts à s'égorger les uns les autres.

Il n'y a pas seulement ici une leçon d'amitié: il y en une de reconnoissance. Jesus veut persuader à ses Disciples de retourner en Judée, parce qu'il s'agit d'y secourir un Ami, dont ils avoient reçu mille bons offices; Car, comme je l'ai dit, lorsque Jesus alloit à Jerusaleme, dont Bethanie étoit tout proche, il logeoit chez Lazare avec ses Disciples. *Voudriez-vous*, leur dit J. Christ, *laisser mourir sans secours & sans le voir, un homme de qui vous avez reçu tant de bienfaits?* Les plus légers, les plus vains prétextes fussent à des in-

ingrats; mais des ames reconnoissantes & fidèles écartent même les raisons en apparence les plus fortes, & oublient leurs propres intérêts, quand il s'agit de montrer leur gratitude. *Soyez reconnoissans, disoit S. Paul. Lazare nôtre ami dort, mais je vas l'éveiller.*

Faisons ici deux réflexions, & finissons par là. La premiere, sur le caractère du Fils de Dieu. La seconde, sur ce qu'exige de nous un ami d'un tel caractère.

Le caractère du Fils de Dieu est celui d'un parfait ami. Je ne l'abaisse point par ce titre. Or pour former un parfait ami, il faut lui donner trois qualités, de l'amitié, de la constance, du pouvoir. Tout se réunit en lui. De l'amitié. Il en a donné la dernière preuve, quand il est mort pour nous. *Voyez comme il l'aimoit, disent les Juifs, étonnés de voir couler ses larmes. Attendez quelques jours, & vous aurez bien un autre sujet d'admiration. Allez-voir couler son sang: Allez le voir couler, non seulement pour ses amis, mais pour ses propres ennemis. C'est alors qu'il faudra vous écrier, Voyez quelle charité le Père nous a témoignée en ce que lorsque nous étions ennemis Christ est mort*

mort pour nous. La confiance. Il ne change point. *Comme il avoit aimé les siens*, dit S. Jean, *il les aima jusqu'à la fin.* Il les aimait timides, incrédules, l'abandonnant, le renonçant, & ne le connoissant plus, dans le moment où il leur prouvoit son amour en priant pour eux. Le pouvoir. *Il peut sauver à plein ceux qui s'approchent de Dieu par lui.* Il est la résurrection & la vie. Fidèle, quel ami Dieu t-a-t-il donné! Voici l'unique ami, qui ne te quitte point au tombeau. Non content d'y descendre pour toi, il y descend avec toi. Les plus fideles s'arrêtent là. Leur impuissante amitié ne peut aller plus loin. Quelques larmes, quelques regrets, un souvenir précieusement conservé. Voilà tout ce que peut l'amitié humaine. Mon Sauveur, tu es le seul, dont l'amitié ne se termine point au sépulcre. La mort ne m'arrache point à l'amitié de mon Dieu, ni à celle de mon Sauveur. Elle met mon ame dans son sein, & apres m'avoir laissé quelques jours dans le sépulcre, il dira à la Jerusalem celeste, aux Anges, qui l'environnent; Venez, descendons; *Lazare nôtre ami dort, mais je vas l'éveiller.*

II. Il n'est pas malaisé de comprendre, ce-
 qu'exige de nous un ami d'un tel caractère.
 Quelle reconnoissance pour un amour infini!
 Quelle fidélité pour un ami plus constant que
 le Ciel & la Terre! Quel respect, quelle
 obeissance pour un ami, à qui le sépulcre
 même est soumis, dont les morts entendront
 sa voix, & y obéiront. Aimons J. Christ de
 la sorte, & soyons persuadés de la fidélité de
 ses promesses. Ainsi-soit-il.



SERMON VII.

sur S. Jean XI. v. 11. 12. 13.

Jesus dit, Lazare nôtre ami dort, mais je m'en vas l'éveiller. Et ses Disciples lui dirent, Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Mais Jesus avoit parlé de la mort de Lazare, & eux crurent qu'il parloit d'un véritable sommeil.

Ce n'est point ici, M.F., un de ces textes, qui demandent des éclaircissements. Il porte sa lumiere avec lui. Il faut seulement donner de l'attention aux vérités, qu'il présente. Les récits de l'Ecriture instruisent des faits divins de J. Christ: C'est ce qui s'offre d'abord à tous ceux qui les entendent. Nôtre Ministère est de les approfondir, & de montrer au Peuple fidèle des instructions plus cachées. Un Esprit attentif en découvre partout. Il ne se contente pas de voir les événemens & de les apprendre; il y réfléchit, & c'est par là qu'il trouve dans les endroits de l'Ecriture les plus clairs & les plus simples, la matiere d'une utile méditation. J'ose vous assurer, qu'il n'y a point d'endroit, où je ne me dise à moi-même.

même : *Entendez ce que vous lisez.* Alors redoublant mon attention, je vois sortir du riche fond de l'Écriture, de ce Trésor de Sciences, des instructions, que je n'apercevois pas. Jamais fond ne fut plus digne d'être cultivé, & vous ne sauriez croire ce que rapportent les endroits, en apparence les plus stériles, quand un Esprit attentif y donne ses soins. Plût à Dieu, que nous eussions plus de cet Esprit divin, qui pénètre jusqu'au fond des Oracles sacrez. Mais commençons nos réflexions, & travaillons ensemble, sous la direction du Seigneur, à nôtre édification commune.

I. *Lazare nôtre ami dort, & je vas l'éveiller.* Jesus étoit à Bethabara, (*) où Jean avoit bâtié, & cet endroit est éloigné de Bethanie de deux journées de chemin. Cependant il fait ce qui se passe à Bethanie, & l'annonce à ses Disciples. La distance des lieux, celle des tems, ne peuvent rien cacher au Fils de Dieu, & les pensées du coeur elles-mêmes, ne lui sont point inconnûes. *Il savoit, dit l'Écriture, ce qui se passe dans l'homme.* Il étoit alors dans un état d'infirmité: ignore-t-il à présent qu'il est dans un état de Gloire, &

(*) Voyez ci dessus X. 4. & conferez I. 28.

& que plus que jamais il est présent par tout? *L'ignore-t-il, lui, qui doit juger l'Univers en justice?* Cette réflexion a deux faces opposées. Jesus fait nos maux; nos maladies, nos afflictions; rien ne peut-être plus consolant. Jesus fait nos pensées, nos desirs, nos actions; peut-être que rien n'est plus redoutable. De cette source coule toute ma consolation & toute mon espérance. Il entend mes soupirs, mes gémissemens; il me voit, il me connoit dans la nuit du sépulcre; je ne suis là, ni loin de ses yeux, ni loin de son pouvoir, & dans le Ciel, où il est, il voit dormir le fidèle, & il se prépare à l'éveiller. De là toute ma consolation; mais de là toutes mes craintes. N'auroit-il des yeux que pour nos miseres, n'en auroit-il point pour nos péchés? Pécheur, sois attentif à cette réflexion. Tu ne saurois espérer en Dieu, s'il ne fait toutes choses: c'est le premier fondement de ta foi; mais s'il fait toutes choses, & que tu l'offenses, tu ne saurois espérer en Dieu. J'envierai toujours le sort de S. Pierre. Il est vrai, il renonça son Sauveur. Dieu, qui le permit, voulut guérir par là sa présomption, lui faire connoître sa foiblesse, lui apprendre à ne se con-

G

fier



fier que dans la grace de Dieu. Il en profita, sa chute servit à l'affermir, il se releva plus grand qu'il n'étoit avant sa chute. Mais lorsque Jesus, après sa résurrection, lui demanda s'il l'aimoit encore, que j'envie sa réponse, & que je voudrois bien qu'elle pût être aussi véritable dans nôtre bouche, que

Jean dans la sienne. *Seigneur, dit-il, tu fais tou-*
 XXI, 17. *tes choses, tu fais que je t'aime.* Heureux le

fidèle, qui peut faire cette confession; qui reconnoît un Dieu, qui fait tout, & en qui la science de Dieu découvre un coeur plein d'amour pour lui! Mais quelle redoutable Vérité à confesser, quand on ne peut exposer aux yeux de Dieu, qu'un coeur vuide de son amour, plein de l'amour du monde, plein de pensées vaines, superbes, malignes, de désirs, qu'on n'oseroit avouer aux hommes, & qu'on tâche de se cacher à soi-même.

II. La seconde réflexion, que je fais ici, c'est que Jesus annonçant d'une maniere obscure la mort de Lazare, promet de même sa résurrection. *Lazare dort, mais je vas l'éveiller.* Vous venez de voir sa connoissance infinie, vous voyez ici son pouvoir sans bornes. Ce sont les deux appuis de nôtre

con-

confiance. Et en effet, que nous serviroit son pouvoir, s'il ignoroit nos miseres? Que nous serviroit sa connoissance, s'il ne pouvoit nous délivrer? Dans cette parole du Fils de Dieu vous voyez les deux fondemens de la Foi; un Dieu, qui fait tout, un Dieu, qui peut tout, à la puissance duquel la mort elle-même ne sauroit se soustraire. Que le Payen l'appelle *un sommeil éternel*; qu'il nomme le tombeau *une éternelle nuit*. Je lui pardonne son ignorance. Il ne connoit pas le Fils de Dieu, il n'a point ouï cette parole du Seigneur; *Lazare nôtre ami dort, mais je vas l'éveiller*, il n'en a point ouï la promesse, il n'en a point vû l'exécution. Felicites-toi, Fidèle: *Heureuses les oreilles, qui ont ouï* cette parole; *heureux les yeux, qui en ont vû l'accomplissement!* C'est l'avantage de nos Apôtres, & un avantage digne de leur être éternellement envié, si J. Christ n'avoit pas dit, *plus heureux ceux qui ont crû, & qui n'ont point vû.* O Sei-
 Jean
 gneur, *augmente nous la foi!* la foi d'une ré-
 XX, 28.
 surrection, d'une immortalité. De là for-
 tent, de là naissent en foule toutes les vertus
 avec toutes les espérances. Je n'ai plus d'en-
 nemis, qui soyent formidables; de tentations,
 G 2 qui

qui m'entraînent ; de vices, qui me dominent ; de craintes, qui me consternent, quand je vois un Sauveur mettre sous ses pieds le dernier de ses ennemis, & percer la mort de son propre aiguillon. De toutes les vérités de la Religion, de toutes les paroles de J. Christ, je n'en vois point de plus digne d'être crüe, d'être méditée, que cette parole de J. Christ ; *Lazare nôtre ami dort, mais je vas Péveiller.* Si je suis ami du Fils de Dieu, ce qu'il a dit de Lazare, il l'a dit de moi ; & s'il l'a fait en faveur de Lazare, pourquoi ne le feroit-il pas en ma faveur ? Je raisonne ici comme S. Paul : *Si lorsque nous étions ennemis, Dieu nous a réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant déjà réconciliés, serons-nous sauvés par J. Christ vivant, & régnaant dans le Ciel.*

Rom.
V, 10.

III. Ma troisième réflexion est, que dans la lecture de l'Ecriture sainte, pour l'intelligence de la Parole Divine, l'usage de la Raison doit accompagner celui de la Foi. Jesus a dit à ses Disciples ; *Lazare nôtre ami dort, mais je vas Péveiller.* Cela est figuré, & il semble que J. Christ a fait choix de cette expression, pour exercer ses Disciples, & leur

appren-



apprendre à approfondir les Discours, qu'il leur tenoit. Cependant ils prennent ses paroles à la lettre, & lui répondent; *Seigneur, s'il dort, il sera guéri.* Vous comprenez aisément la raison secrète de cette réponse. Le sens est: „ Qu'est-il nécessaire, que vous „ alliez en Judée vous livrer aux Juifs; La- „ zare n'a plus besoin de votre présence. Un „ malade, qui commence à dormir, est tout „ proche de la guérison. „ Pour des gens simples il y a bien de l'artifice dans cette réponse. Mais s'ils y avoient fait la moindre attention, ils auroient vû que J. Christ ne parloit point du sommeil; car quel sens raisonnable auroient-eu ses paroles; *Lazare dort, je vas l'éveiller.* Falloit-il que J. Christ retournât en Judée, pour éveiller Lazare, qui dormoit, & qui commençoit à se porter mieux. L'absurdité du sens propre devoit faire découvrir d'abord le sens figuré. Mais la prévention, la crainte, le désir de détourner J. Christ du voyage de Judée, occupe toute leur attention, & ne leur permet, ni de voir l'absurdité du sens propre, ni de voir la beauté, la grandeur du sens figuré.

Les maximes de la Raison ne sont point, je l'avoüe, les règles certaines, infaillibles,

G ;

du

du faux & du vrai, en matiere de Religion. Les Vérités, que Dieu nous a révélées, ne relèvent point de son Tribunal; & la certitude de l'Écriture une fois établie, les difficultés, que la Raïson suggère, doivent céder à l'autorité de la Foi. Dès que le Seigneur a parlé, que tout se taise; mais pour l'intelligence de sa Parole, j'ai besoin du discernement de ma Raïson. Quelle horrible confusion dans les Écritures, quelles Erreurs monstrueuses n'en verroit-on pas naître, si l'on ne savoit distinguer les expressions propres des expressions figurées? Dieu lui-même seroit bientôt dégradé de sa Nature spirituelle, il ne seroit plus Esprit simple & pur; il seroit transformé à l'image de l'homme corruptible. Il auroit des pieds, des yeux, des mains. Mais à quoi m'arretai-je? L'erreur des Disciples, je l'ai remarqué, vient du coeur, & non de l'esprit. C'est la crainte, une crainte intéressée, qui les rend & si stupides, & si ingénieux, tout ensemble: *stupides*, parce qu'ils n'entendent pas Jesus Christ; *ingénieux* à tourner ses Discours à leur but. Bannissez la prévention, les intérêts, purifiez le coeur, & vous verrez bientôt la Vérité. *L'oeil est la lumiere du corps,*
si



si votre oeil est simple, tout votre corps sera éclairé; mais si votre oeil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. ^{Math. VI, 22.}

Le corps de J. Christ ne fera plus réellement dans la Ste Cène; on reconnoîtra les absurdités palpables d'une si grossière erreur; on rougira de son ignorance & de son opiniâtreté; on avouera que J. Christ a parlé figurément, quand il a dit; *Ceci est mon corps*: on appercevra la beauté de cette expression, qui rend la mort de J. Christ si présente; on conviendra, qu'il est plus beau d'avoir dit; *Ceci est mon corps*, que d'avoir dit; *Ceci est le signe de mon corps*, & que quoiqu'il n'y ait ici, ni création, ni transubstantiation, il n'y a guères moins de sublime dans cette parole du Seigneur, que dans celle qui forma la Lumière, en disant; *Que la Lumière soit.* En général la Raison & la Foi s'éclairent mutuellement. La Foi découvre à la Raison des Vérités, qu'elle ignore; mais la Raison sert à les entendre, & à nous garantir d'adopter comme Vérités révélées, ou Mystères divins, ce qui n'est que Vision, Illusion, Fanatisme.

IV. L'erreur des Disciples est pourtant excusable. Nous appartiendroit-il de la blâ-

mer, à nous, qui nourrissons, je ne dirai pas, tant d'erreurs, mais de péchés volontaires. Aussi J. Christ les éclaira bientôt, & avec cette incomparable douceur, cette patience inépuisable, qui étoit un des beaux caractères de ce divin Maître, il s'expliqua, & dit tout ouvertement à ses Disciples; *Lazare est mort.* C'est la matière d'une nouvelle réflexion. On ne s'égare guères que volontairement sur le vrai sens des paroles de J. Christ. S'il s'exprime figurément dans un endroit, il s'exprime d'une manière propre dans un autre. S'il semble obscur, ce n'est que pour rendre attentif, & non pour tromper, & jeter dans l'erreur. Consultez bien l'Écriture, hommes entêtés, opiniâtres, si cet endroit vous paroît obscur, prenez les lumières, que vous trouvez ailleurs, & venez l'éclairer. D'ordinaire même ces lumières sont tout proches. On trouve de l'obscurité dans ces mots; *Ceci est mon corps.* Elles sont équivoques. On se prévient pour le sens littéral. Ainsi parce que J. Christ a dit; *Lazare dort,* les Apôtres croient que Jésus Christ parle *du sommeil.* A la bonne heure. Ils sont dans l'erreur, & vous y êtes. Jésus Christ s'explique, & ils en sortent. Mais vous,

vous, vous y demeurez, & vous y demeurerez avec opiniâtreté, malgré ses explications. Que faudroit-il donc pour vous en tirer? Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur cette matière. Mais comment peut-on se tromper à l'expression de Jesus Christ, & soutenir malgré toutes les clartés de l'Écriture & de la Raison, la nécessité du sens propre dans cet endroit, quand on entend le Seigneur dire de la Coupe : *Quelle est le nouveau Testament, ou la nouvelle Alliance dans son sang.*

V. Je ne puis m'empêcher de faire ici une autre réflexion sur cette histoire Il n'y en a point où la Puissance de J. Christ éclate davantage, & qui confirme d'une manière plus évidente & plus certaine sa Mission céleste. Nous en parlerons dans la suite. A présent je ne veux que vous faire remarquer, M. F., le caractère de Vérité, qui brille dans le récit de l'Évangéliste. Tout ce discours du Seigneur, les réponses de ses Disciples; tout cela peut-il être inventé? Sont-ce là de ces circonstances, de ces réflexions, qui viennent dans l'esprit d'un homme qui compose une fable? Il faut que ce discours soit vrai, il n'est pas possible de l'avoir imaginé. Et pourquoi l'avoir inventé? La fiction ne fait

aucun honneur au Maître, & elle fait honte aux Disciples. Ils n'ont pas de J. Christ l'opinion, qu'ils en doivent avoir? Ils ne comprennent rien à ses discours; ils s'opposent à ses desseins, & opiniâtres, inflexibles dans leurs vües, ils ne veulent point retourner en Judée, parcequ'ils craignent d'y périr avec Jesus Christ. Il y a dans le récit je ne sai quoi de si naïf, de si singulier, de si nouveau, que la vérité y frappe de toutes parts; elle se fait sentir, elle pénètre un Esprit attentif. Il me semble en lisant cette histoire, en la méditant, que je vois Lazare sortir du tombeau, que je marche avec Jesus Christ à ce spectacle, tant je reconnois l'homme; je me reconnois moi-même dans les défauts des Disciples.

VI. N'entrons point dans l'examen de ce qui suit. Retournons plutôt sur nos pas, & envisageons de nouveau les deux faces de cette première Vérité, c'est que J. Christ fait tout ce qui se passe, que nul éloignement, nulle obscurité, ne lui dérobe, ni les pensées, ni les conseils, ni les événements.

D'abord c'est la plus consolante des vérités. Et quel seroit nôtre désespoir, si Dieu ne connoissoit pas nôtre état & nos besoins; s'il

s'il n'avoit pas le pouvoir d'y remédier; mais sa puissance est connue, & sa science infinie ne doit pas l'être moins. Dans quelque endroit de l'Univers, que je me transporte, il y est, il y est présent, il y est attentif, il y est puissant. *Eternel*, disoit le Prophete, *tu m'as connu. Tu connois quand je m'assieds, & quand je me leve. Tu apperçois de loin ma pensée. Tu m'envirannes, soit que je marche, soit que je m'arrête; tu es instruit de toutes mes démarches. Avant que la parole soit sur mes levres, ô Eternel, tu sais déjà ce que je vai prononcer. Tu as une egale connoissance de toutes choses, soit à venir, soit passées. C'est toi, qui m'as formé, & c'est ta main, qui me soutient. Où irai-je, pour me dérober à ton Esprit; & où m'enfuirai-je de devant la face? Si je monte dans le Ciel, tu y es; si je descends dans l'abyme, tu y es encore. Si je prends les ailes de l'aube du jour, & si je vas demeurer dans les pais les plus éloignés de la mer, ta main m'y conduira, & cette même main m'y saisira. Je dis enfin, les ténèbres me cachent, mais la nuit même est lumineuse pour toi.*

Description magnifique de la toute-science & de la toute-puissance de Dieu! Qu'il en résulte de consolation, & d'espérance pour
le

Pf.

CXXXIX.

le fidèle ! Quelque part que la Providence le place, dans quelque état qu'il se trouve, il n'est pas loin de son Libérateur, puisqu'il ne l'est pas de son Dieu. J. Christ l'y voit, & l'y fuit, pour l'en retirer. Il éprouve à la lettre cette parole du Prophete; *si je suis couché dans le Sépulcre, t'y voilà.* Mais comment s'y trouve-t-il ? Comme le Roi de la Mort & du Sépulcre; comme celui, qui entient seul les clefs, comme la Résurrection & la Vie. J'y ferai donc en sûreté, j'y reposerai en paix, parce que *j'y serai gardé dans la vertu de Dieu, & y attendrai le salut, qui est prêt à être révélé.*

C'est cette foi de la présence & de la science de Dieu, qui console & qui soutient les Saints. Jamais Dieu n'est plus présent avec eux, que lorsqu'ils sont dans la tribulation; car aussi pour l'ordinaire ils ne sont jamais plus avec Dieu, que lorsque la tristesse les oblige à le chercher. Où est-ce que se portent les yeux de Dieu ? Où s'arrêtent-ils ? N'est ce pas *sur celui, qui a le cœur froissé & brisé* ? Où est ce qu'il habite dans sa grace ? N'est ce pas *près des cœurs désolés* ? De qui est-ce qu'il prend soin ? N'est-ce pas de ceux, qui sont dans les gémissemens & dans les pleurs ?
N'est

N'est-il pas là, pour ainsi dire, à *recueillir leurs larmes*, & à les *server dans ses vases*, jusqu'à ce qu'il il les effuye de ses propres mains. Fideles, qui que vous foyez, qui gémissiez, ou dans la tristesse salutaire de la repentance, ou dans les afflictions, dont Dieu se sert; pour éprouver & pour épurer votre foi, ne désespérez jamais de son secours. Il est proche de vous, & certainement il ne vous abandonnera pas.

Mais si cette réflexion est si consolante d'une part, qu'elle est redoutable de l'autre. Jesus Christ, qui a vû la mort de Lazare, quoiqu'il fut éloigné, n'a-t-il point vû la trahison de Judas, l'abnégation de S. Pierre, les conseils sanguinaires des Juifs contre lui? Ne les a-t-il pas prédits, avant qu'ils fussent arrivés? N'a-t-il pas pénétré ces mystères d'iniquité? Qu'on insulte des Idoles mortes: elles n'ont, ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre, ni des pieds pour suivre les pécheurs, ni des mains pour les punir. Egalement indignes qu'on les honore, on qu'on les craigne, je ne m'étonne pas, que ceux qui se forment de tels Dieux, les ayent méprisés. Mais je crois un Dieu, qui
fait

fait tout, qui voit tout, & j'ose l'offenser?
je le fais sous ses yeux & en sa présence?

Est-ce audace, est-ce fureur, est-ce in-
crédulité? *Audace & fureur*: Cela ne con-
vient qu'aux Démons; je ne puis vous en
soupçonner. Vous avez pour la plûpart
donné des marques de foi. Comment au-
riez-vous quitté vôtre Patrie, si vous n'aviez
crû, espéré, que le Seigneur *vous prendroit*
par la main, vous conduiroit par ses Conseils,
vous élèveroit un jour dans sa Gloire? si
vous n'aviez crû, *qu'il connoit ceux qui sont*
siens? Qu'est-ce donc? C'est illusion, c'est
foiblesse, c'est inattention. *Illusion*. Vous
ne vous connoissez pas vous-mêmes, vous ne
distinguez pas vos devoirs, vous excusez,
vous justifiez vos défauts. *Foiblesse*. Vous
vous laissez emporter à des passions impé-
rieuses. *Inattention*. Dieu est invisible, &
vous ne pensez pas à lui. Ah! si à l'exemple
du Prophete, *nous nous proposons toujours*
XVI, 8. *l'Eternel devant nous, comme il seroit à nôtre*
droite, nous ne serions point ébranlés. Que
voulez-vous davantage? Il n'est présent qu'à
la foi. Jesus n'est plus sur la terre, pour nous
avertir par un regard, comme il avertit S.
Pierre, pour vous convaincre qu'il vous voit,
qu'il

qu'il vous entend, qu'il est le témoin de vos péchés, pour vous obliger à sortir des lieux d'iniquité, & à pleurer amèrement. Mais que dis-je, qu'il n'est plus sur la terre? N'est-il pas *avec nous jusqu'à la consommation des siècles*? N'entendez-vous pas sa voix? Ne résonne-t-elle pas tous les jours dans ce sacré lieu? Ne dit-elle pas au Fidèle, *vos prières & vos aumones sont montées jusqu'à Dieu, qui s'en est souvenu*? Ne découvre-t-elle pas au pécheur ses vices secrets? Ne nous dit-elle pas tous les jours tout ce que nous avons fait? Que reste-t-il donc? Faut-il que Dieu tire son bras de son sein, qu'il l'avance, qu'il frappe, & qu'il montre sa présence par ses chatimens. Ah! je voudrois, que nous ne reconnussions sa présence que par l'efficace de sa parole. Je voudrois que lorsqu'on vous explique les Ecritures, *vous sentissiez brûler vos coeurs du feu*, qui le fit reconnoître à ses Disciples. Je voudrois que nous ne reconnussions sa présence que par ses graces, par ses bienfaits, par ses délivrances, je voudrois que nous pussions dire tous les jours de notre vie: *Voilà mon Dieu, je l'ai cherché, aussi serai-je ravi de sa délivrance.* Veuille le Seigneur nous en faire la grace. Amen.

A&.
X. 4.

SER-

SERMON VIII.

sur S. Jean XI. v. 14. 15.

Jesus donc leur dit alors ouvertement : Lazare est mort, & je suis bien aise à cause de vous, de n'avoir point été là, afin que vous croyiez; mais allons-le voir.

Méditons, M. F., les paroles du Seigneur, que nous venons de lire, & puissions-nous donner aux Anges du Ciel, & à J. Christ même un sujet de joye, par l'affermissement de nôtre foi.

I. Jesus laissant les expressions figurées, annonce ouvertement à ses Disciples la mort de Lazare, & ajoute, *qu'il en a de la joye.* Il ne se réjouit point de la mort de son ami. Vous le verrez dans la suite répandre des larmes sur son tombeau, & nous apprendre, que tout grand qu'il est, il n'a point cette Vertu rude & farouche, qui croiroit se deshonorer par des pleurs, qui met au rang des foibleffes les sentimens les plus naturels, & qui leur substituë un orgueil dominant, à la faveur duquel elle se fait un coeur de di-
mant

mant & de bronze. Jesus est plein de douceur, de compassion, de tendresse. Les misères d'autrui deviennent les siennes. Il sent même celles qui paroissent les plus méritées. Sa justice n'éteint point sa miséricorde. Hommes sévères, impitoyables, qui ne savez que punir, apprenez du beau caractère de J. Christ, que la plus grande horreur pour le crime, laisse dans les belles ames quelque place à la compassion pour le criminel, & qu'elle mêle quelquefois ses larmes au sang le plus justement versé. Celui qui pleure sur le tombeau de Lazare son ami, ne pleure-t-il pas sur le tombeau d'une Ville ennemie, perfide; sur le tombeau de Jerusalem, qu'il voit par sa toute-science enlévelie sous ses ruines?

Mais ne nous éloignons point. La mort de Lazare affligeoit J. Christ, comme je viens de le dire, & la mort de Lazare ne laisse pas de donner de la joye à J. Christ. La mort des fidèles a cela de particulier, qu'elle a une face triste à la vérité, mais elle a aussi une face consolante. Dans les méchans c'est misère toute pure; ce doit être aussi tristesse toute pure. Ils passent du crime au supplice.

H

Dieu

Dieu exerce sa vengeance, & il ne reste dans ces occasions au fidèle affligé que la triste consolation, de voir Dieu glorifier sa justice ; mais dans la mort des Justes, le propre Fils de Dieu unit la joye à la tristesse, parce qu'il découvre les suites avantageuses qu'elle peut avoir pour la Gloire de Dieu, & pour le fidèle même.

Vous perdez un parent, un ami, qui vous est cher. Vous êtes tout en larmes. Je ne vous blame pas. J. Christ a pleuré Lazare. Mais si cette mort glorifie Dieu, si elle assure le bonheur éternel de vôtre ami, ajoutez avec J. Christ; j'ai de la joye de ce que le Seigneur l'a délivré. Dès que je conçois qu'un Dieu sage & bon dirige les événemens, qu'ils ne peuvent avoir pour but que la Gloire de Dieu, que le bien des Fidèles ; qu'il en résulte des réflexions, qui contribuent à ma sanctification & à mon salut, aussi bien qu'à la sanctification & au salut des autres ; si je suis triste, parce que je suis homme & homme foible, je dois me réjouir, parce que je suis fidèle. Il y a dans le Chrétien deux caractères, deux hommes, & il doit réunir deux sortes de sentimens. Tel que ce Père, qui

qui immole son Fils à la Liberté & à la majesté des Loix; ou plutôt tel que ce Père, qui se prépare à sacrifier son Fils unique, par l'obéissance qu'il doit à Dieu, comme il unit dans un même coeur & la douleur du Père, & la joye du Fidèle, tel l'homme de bien, qui croit en Dieu, qui le craint, & qui l'aime. La Nature & la Vertu ne se séparent point en lui; l'une sent ses peines, l'autre sent ses avantages, & pendant que la première verse des pleurs amers, l'autre offre à Dieu des actions de grâces. *Lazare est mort*, dit Jesus Christ, *& je suis bien aise de n'avoir pas été là.*

III. Cette parole nous découvre dans le Fils de Dieu un grand caractère de bonté. Il annonce à ses disciples la mort d'un ami qui leur étoit cher à tous; mais avec quels ménagemens. Il en parle d'abord d'une manière ambiguë, qui sert à les consoler en les affligeant; *Lazare notre ami dort*, *& je vas l'éveiller.* Ensuite d'une manière claire, mais il adoucit cette nouvelle par ce qu'il ajoute; *Lazare est mort, mais je suis bien aise à cause de vous de n'avoir pas été là.* Que j'admire la sagesse & la bonté de mon Sauveur O!

vous, hommes malins, porteurs de mauvaises nouvelles; vous qui, sous une feinte compassion, qui vous trahit malgré vous, & qui n'empêche pas qu'on ne vous pénètre, allez annoncer aux autres les nouvelles mortifiantes, que vous ramassez avec soin, lorsqu'il faudroit les laisser tomber dans l'oubli, les laisser ignorer; apprenez, hommes malins, de l'exemple de vôtre divin Maître, à n'annoncer jamais les nouvelles tristes, lors même qu'elles sont nécessaires, sans en adoucir l'amertume, par des réflexions consolantes, & par une sincere compassion. *Lazare nôtre ami dort, mais consolez-vous, mes chers disciples, sa mort sera utile à vôtre foi. Je suis bien aise, pour l'amour de vous, de n'avoir pas été la.*

IV. A la vérité, les hommes en général n'ont guères besoin de consolation sur la mort de leurs amis. L'amitié véritable est trop rare, & peu s'en faut que je ne dise, qu'elle est morte elle-même. C'est ce qu'on entend déplorer tous les jours dans les Conversations; mais ceux qui déplorent la perte de l'amitié, sont-ils capables d'être amis? Voudroient-ils bien la ressusciter avec ses de-
voirs?

voirs? Ont-ils les qualités, les vertus nécessaires pour une si noble, si sainte liaison? N'ont-ils pas au contraire les défauts, qui l'empêchent, ou qui la détruisent? Quoiqu'il en soit, quand on vient à perdre ceux qui paroissent nos amis, nous n'avons pas besoin de beaucoup de consolation. Leur mérite surpassoit-il le nôtre? L'envie vient nous dire, que le nôtre brillera davantage. Avoient-ils quelquefois besoin de nôtre secours? La paresse, ou l'intérêt, viennent nous féliciter en secret d'en être déchargés. Nous laissent-ils en mourant quelque marque d'amitié? Sommes-nous dans leur Testament? Cela s'appelle un *souvenir*; nommez-le une *consolation*, & peut-être un sujet de plainte & d'oubli. S'ils étoient les confidens de nos foiblesses, & de nos secrets, comment résister à la joye de les voir ensevelis, à l'abri de l'indiscrétion & des dépits? Et que dirai-je? Venez, passions, intérêts, je ne dirai pas *humains*: (ce feroit trop deshonorer la Nature humaine;) venez consoler les hommes la perte de leurs amis. C'est à vous d'essuyer leurs larmes. Mais dans la compagnie de mon Sauveur, dans la Société de ses Disciples, dans cette Eglise, qu'il

a formée par son sang, qu'il a unie par son Esprit, il n'est qu'une seule, une divine Consolatrice, à présent aussi peu occupée, qu'elle l'étoit autrefois beaucoup : c'est *la Foi*, qui nous découvre l'éternel repos des Justes, qui nous fait espérer le nôtre; c'est le progrès, l'accroissement de cette même foi en nous. En voyant mourir les Saints, nous apprenons à les suivre, après les avoir imités. C'est en quelque sorte de cette manière que J. Christ console ses Disciples, *Je suis bien aise, pour l'amour de vous, de n'avoir pas été là.* Ce qui doit vous consoler de la mort de Lazare, c'est l'utilité qu'en retire votre foi.

V. J. Christ n'étoit point à Bethanie, & cependant il favoit, sans que personne l'en informât, ce qui se passoit à Bethanie. Il y étoit comme Dieu, il en étoit absent par rapport à la Nature humaine, qui fut toujours bornée, finie, qui est encore dans le Ciel; car pour être unie à la Divinité, elle n'est pas confondüe avec la Divinité même. Je le remarque, parce qu'il y a longtems que les Pères se sont servis de cet endroit de l'Évangile, pour établir cette distinction des Natures en J. Christ. C'est ce qu'on peut voir

voir dans S. Augustin, dans les Livres de la Doctrine Chrétienne, si je ne me trompe. L'étrange erreur, que vit renaître le siècle de la Réformation ! Tout bien compté, la Transubstantiation n'a rien de pire, & j'aurois encore mieux transformer le pain au Corps du Seigneur, que la Nature humaine en la Nature divine, en donnant à la première les propriétés de la seconde, & la faisant immense comme elle. A' quel point, à quelle époque, ces nouveaux Theologiens mettent-ils ce changement ? Sera-ce au moment de la conception du Seigneur ? Au moment que la Parole a été faite chair ? Si ce la est, comment J. Christ n'étoit-il pas à Bethanie, lui, qui dès lors étoit par tout enfant qu'homme ? Sera-ce depuis son exaltation, & son ascension dans le Ciel ? Mais il a dit tant de fois, qu'il quittoit le monde, qu'il alloit au Père, qu'il montoit au Ciel, qu'il en reviendroit pour juger le Monde ? O vous, qui vous déclarez contre les figures, Zélateurs outrés du sens propre des paroles, que ne vous y tenez-vous, dans tous ces endroits, où l'absence de J. Christ, l'étendue finie, bornée, limitée, locale, de son corps, est si clairement, si précisément enseignée ?

Affurément vôtre inconstance, vôtre inégalité, vous condamne, & vous traitez l'Écriture avec cette partialité, qui est si criminelle envers les personnes. Il faut qu'un Interprète de la Parole de Dieu soit uniforme; & la grande preuve, qu'une explication est véritable, c'est qu'elle ne détruise point la symétrie de la Religion, pour ainsi dire. Mais laissons cette Controverse, dont je n'aurois rien dit, si, comme je l'ai remarqué, S. Augustin lui-même n'avoit tiré de cet endroit la conséquence, que j'en ai tirée.

Je passe à une réflexion plus utile. C'est à cet arrangement, que fait une Providence profonde, par lequel en négligeant ce qui nous semble le plus avantageux, elle fait réussir ce qui est en effet préférable. Marthe, ton zèle n'est pas éclairé. Tu t'affliges de ce que J. Christ n'est pas à Bethanie, pendant la maladie de ton frère. Tu lui dis; *Seigneur, si tu eusses été ici, mon Frère ne fût pas mort.* Tu ne vois pas les suites de cette absence & de cette mort. Ce qui t'afflige, réjouit le Seigneur, & va te combler de joye aussi bien que les Disciples. *Je suis bien aise, pour l'amour de vous, de n'avoir pas été là.*

Si

Si Jesus eût été à Bethanie, & qu'il eût guéri Lazare, c'eût été en effet un Miracle, & une joye pour toute la Famille; mais ce Miracle eût-il été comparable à celui de le ressusciter? Les suites en étoient-elles pareilles, soit pour la famille de Lazare, soit pour ceux qui furent témoins de sa résurrection, soit pour les Disciples de J. Christ? Ce qui nous présente une réflexion bien importante. Lorsque Dieu dispose les conjonctures & les événemens d'une maniere peu conforme, ou même contraire, à nos désirs & à l'arrangement, que nous prescrit nôtre prudence & nos intérêts, il ne fait dans le fonds que les disposer d'une maniere plus utile pour nous; de la maniere, que nous le lui demanderions nous-mêmes, si nous percions dans l'avenir, dans les mystères de sa conduite. Combien de fois nous est-il arrivé de prendre pour un mal ce qui dans le fonds étoit un bien; de verser des pleurs sur des événemens, qui méritoient de la joye? Laissons-nous conduire à Dieu, M. F., il nous mène à nôtre but, quand il semble nous en éloigner. Ce sont nos passions, ou nôtre incrédulité, qui nous égarent, & qui causent nos plaintes ou nos murmures. Attendez que les événemens

vous instruisent, & que l'avenir, qui n'est connu que de Dieu, vous découvre que *vous ne saviez ce que vous demandiez*, & que quand
 Luc IX, 55. Dieu vous refuse, il vous exauce.

Ce qui me conduit à une seconde réflexion, c'est que dans un arrangement, qui semble fortuit, fait au hazard, il y a une sagesse secrète, qui ne se développe qu'après l'événement. Jesus promet à ceux qui croiront en lui, de les ressusciter. Il veut, avant que de mourir, donner une preuve éclatante de cette promesse, & la donner dans un sujet, qui ait les qualités & les vertus qu'exige sa promesse, dans un vrai Fidèle. Il choisit Lazare. Celui-ci tombe malade. Mais supposez, que Jesus Christ eût été présent, comment se dispenser de le guérir? Comment voir les larmes de ses focurs? Comment leur refuser une marque de son affection, qui étoit dans son pouvoir? A quelle épreuve n'eût-il pas mis leur foi? Et, si je l'ose dire, à quelle épreuve n'eussent-elles pas mis sa tendresse? Je sai bien que le Fils de Dieu n'avoit point une amitié foible, quelquefois aussi funeste à la Vertu, que la haine elle-même. Mais les Ames généreuses
 &

& bienfaisantes souffrent trop à refuser des graces, & à voir la défiance & la douleur, que ces refus causent à leurs amis. Je dirai plus; la mort de Lazare en présence de Jesus Christ, eût fait quelque brèche à sa Gloire, & donné atteinte à la foi, qu'on devoit avoir de sa Puissance. Il faut donc qu'il soit éloigné. C'est son dessein; mais ce dessein ne paroît point. Des causes, qui en apparence n'y ont nul rapport, l'éloignent de Judee. Il n'y arrive, que lorsque Lazare déjà dans le tombeau, lui donne l'occasion d'y signaler, par le plus grand de tous les miracles, son amour pour les fidèles, & sa puissance. C'est ce qu'il veut dire : *Je suis bien aise, pour l'amour de vous, de ce que je n'y étois pas, afin que vous croyiez.*

Voici donc le dessein de Jesus Christ. Il se manifeste. Il ne s'est point trouvé à Bethanie; il n'a pas guéri Lazare, tout absent qu'il étoit, afin que ses Disciples *crussent*. Mais quoi? Ne croyoient-ils pas déjà? Leur foi étoit encore bien foible. Que devoit-elle être, puisqu'après la Résurrection de Lazare, après une démonstration si présente, si palpable de la puissance divine de J. Christ

&

& de sa Mission celeste, ils témoignèrent tant de foiblesse à sa mort. Et peu s'en faut, que je ne dise quelquefois que *j'en suis bien aise*; non que je sois jaloux de leur perfection; mais leurs défauts servent à me consoler des miens, & peut-être le Seigneur n'a-t-il permis, qu'ils fussent si foibles dans la foi, si imparfaits, que pour ne pas jeter dans le désespoir ceux, qui n'ayant pas vu les merveilles du Seigneur, n'ont qu'une foi chancelante, & ont à combattre à cet égard des foiblesses involontaires.

Quoiqu'il en soit, les Disciples *croyoient* que Jesus étoit le *Christ*. Ils l'avoient confessé, ils le suivoient en cette qualité; & quand J. Christ dit, *afin que vous croyiez*, il veut dire, *afin que votre foi soit plus affermie*, qu'elle ait cette force, cette grandeur, cette lumiere, cette certitude, que doit avoir la foi des premiers Prédicateurs de l'Évangile. Surquoi j'ai deux réflexions à faire, par lesquelles je finirai.

La première, que le but des miracles de J. Christ, a été de persuader qu'il étoit le Fils de Dieu, & que sa Doctrine étoit émanée du Ciel. Ce n'est point l'ostentation, sa
pro-

propre Gloire, qui lui fait déployer sa puissance. Cette Gloire, le grand ressort des hommes, qui les tire de la paresse, pour les porter dans les dangers, & dans les travaux, qui élève les Génies, qui anime le Courage, qui rend l'Homme plus grand que l'Homme, qui le fait méconnoître: Cette Gloire, J. Christ l'avoit mis sous ses pieds, *Je ne cherche point ma propre gloire, il y en a qui la cherchent.* Il a fait voir ce qu'on ne vit peut-être jamais qu'en lui, au moins ce qu'on ne vit jamais parfaitement qu'en lui; la modestie, & l'humilité, assise, & régnaute au milieu de toutes les Vertus, & de la Puissance divine elle même, que Dieu lui avoit donnée. Tout son but fut de montrer, qu'il étoit le Fils de Dieu & qu'il falloit croire & pratiquer ce qu'il enseignoit, pour avoir la vie éternelle, Sans cela il n'eut point fait de miracles. Il ne veut point étonner le monde par des merveilles, le jeter dans une inutile admiration. Il veut confirmer l'Evangile, persuader & sauver ceux qui croient.

Ma seconde réflexion, c'est que les miracles qu'il a faits, méritoient la foi, parce qu'ils portoient le caractère & l'empreinte
de

de la Puissance de Dieu; mais on le voit sur tout dans la Résurrection de Lazare, & bien que toutes les merveilles, que J. Christ a faites, soyent évidemment les œuvres de Dieu, la résurrection d'un mort est un ouvrage si propre à sa puissance, si au dessus des Etres créés, qu'il faut, ou nier le fait, ou en reconnoître l'auteur. J'ose dire que ce seul miracle prouve toute la Religion. Que faut-il croire? Que nous enseigne-t-elle? Que J. Christ est le Fils de Dieu. Peut-il le mieux montrer que par un acte de la toute-puissance de Dieu? Je ne vois pas le Ciel s'ouvrir à la résurrection de Lazare: c'est le sépulcre, qui s'ouvre. Je n'entends point de voix du Ciel; je n'y vois point éclater la gloire magnifique. Mais une voix divine, une voix puissante, une voix *créatrice*, pour ainsi dire, se fait entendre dans le sépulcre même, & en tire un homme mort, plein de vie. Elle dit à tous ceux, qui ont des oreilles pour ouïr: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mon affection.* Que nous enseigne encore la Religion? Qu'il y a une vie après la mort, qu'il y a une résurrection, que la puissance & les bienfaits de Dieu ne se terminent point au sépulcre; que les habitans de la poussière
en

en sortiront à la voix du Fils de Dieu. En voici la preuve. Elle est, non une preuve de raisonnement, mais une preuve de fait, une preuve visible, parlante, animée. Jesus ressuscite Lazare; & bien qu'il soit mort de nouveau, cette difficulté n'est rien. Est-ce que celui qui peut rendre la vie aux morts, ne pourroit pas la leur conserver? Que nous enseigne encore la Religion? Que les promesses de l'Evangile n'appartiennent qu'à ceux qui sont ses amis par la foi & par l'obéissance. En voici la preuve. Celui que Jesus ressuscite, c'est Lazare son ami, Lazare plein de foi, riche en vertus. Ainsi ce miracle porte sur tout l'Evangile: il confirme la dignité de son Auteur, la vérité de ses miracles, la nécessité de ses devoirs. Puisse-t-il les confirmer par rapport à nous; *Et puisse le Dieu d'espérance nous remplir de paix & de joye en croyant, de sorte que nous abondions en espérance, par la vertu du S. Esprit.*

Amen.



SEX

SERMON IX.

sur S. Jean XI. v. 16. 17. 18. 19.

Alors Thomas, (c'est à dire, Didyme,) dit aux autres Disciples: Allons-y aussi nous, pour mourir avec lui. Quand Jesus arriva là, il trouva qu'il y avoit déjà quatre jours que Lazare étoit dans le tombeau. Or Bethanie étoit environ à 15 Stades de Jerusalem. Et plusieurs Juifs étoient venus voir Marthe & Marie, pour les consoler de la perte de leur frère.

Thomas a le courage, M. F. de suivre J. Christ en Judée, & d'y exhorter les autres Disciples, quoiqu'il s'attende à mourir. Il ne prévoit que des suites funestes de cette entreprise; mais il aime mieux les hazarder, que d'abandonner son Maître. Quel en fut le succès? Jesus & ses Disciples furent préservés. Lazare ressuscite; Thomas en est témoin. Cela me fait penser, que lorsqu'on fuit le monde, ses maximes, ses passions, il n'arrive que trop souvent de trouver la mort, où l'on espéroit de trouver la vie; mais quand on fuit Jesus Christ,

Christ, on trouve la résurrection & la vie, où tout sembloit annoncer la mort. *Qui voudra sauver la vie, la perdra, & qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la trouvera.* Math. XVI, 25.

C'est une maxime bien vraie, que celle du Sage: *Il y a des voyes, qui semblent droites au pécheur*: il croit qu'elles conduisent à la grandeur, à la fortune, à la félicité; mais après les avoir suivies, il trouve que *les issues en conduisent à la mort*, & que par mille peines, & peut-être par mille péchés, il n'arrive rien moins qu'au but, qu'il se proposoit. Il s'est laissé égarer, par des passions aussi infidèles, qu'elles sont flateuses, & par des espérances, qui séduisent la convoitise & la vanité. Il y a au contraire dans la Religion des voyes, qui semblent, & qui sont en effet rudes, difficiles, embarrassées, pleines de traverses & de dangers: c'est *la voye étroite*, dont parle Jesus Christ. Ce sont les peines, qu'il y a souvent à faire son salut. Mais quand on a le courage d'y entrer, & de les suivre avec constance, on trouve que les issues conduisent au repos & à la vraie félicité. Vous y entrez, Chrétiens, à la suite de J. Christ, en disant comme S. Thomas:

I

Allons

Allons-y aussi, afin que nous mourions avec lui. Mais après les avoir suivies, vous changez bien de langage, & vous reconnoissez que vous n'y êtes venus, que pour vivre avec lui. Ici je vois Jesus Christ devant moi: je marche sur les pas de celui, que S. Paul appelle le Chef & le Consummateur de la foi; qu'il me mene, s'il le veut, dans la Vallée de l'ombre de mort. Au sortir de là, je trouverai des paturages berbeux, & des eaux pures & tranquilles. Il restaurera mon ame, & me conduira par des sentiers unis, pour l'amour de son nom. Il restaurera mon ame, non seulement par ses consolations, mais par le don d'une vie éternelle.

Seconde réflexion. Je vois dans cet exemple de S. Thomas l'abrégé de la perfection, tous les devoirs du Chrétien y sont renfermés. *Allons-y aussi, pour mourir avec lui. Suivre J. Christ; c'est croire en lui & lui obéir: Mourir pour lui, pour le suivre, plutôt que de l'abandonner & d'en être séparé; c'est le dernier des sacrifices, celui que Jesus Christ exige rarement, mais celui auquel tout Chrétien doit être préparé. J. Christ a exigé tout cela de ses Disciples. Il l'a renfermé*

fermé dans cette parole, qui exprime sa vocation : *Si quelqu'un veut venir après moi, c'est le suivre, c'est croire en lui: Qu'il renonce à soi même, qu'il charge sur soi sa Croix, & qu'il me suive*: c'est être prêt à mourir pour lui. Fidèles, voilà nos devoirs, & la parole de S. Thomas s'adresse à nous tous: *Allons-y aussi, afin que nous mourions avec lui.*

Après cette parole, J. Christ part d'au delà du Jourdain, où il étoit, & prend le chemin de *Bethanie*, qui n'étoit qu'à quinze stades de *Jerusalem*, c'est à dire, à une petite lieüe. La Stade étoit de 125. pas. Il est juste qu'un aussi grand miracle, que celui de la résurrection de Lazare, se fassé aux portes de *Jerusalem*, afin que cette grande Ville, le siège du Senat des Juifs, puisse en être informé, & s'éclaircir de la vérité d'un fait si décisif, dans la question de la vocation de J. Christ. O Juifs! ce n'est point dans quelque Désert de Galilée, & comme parlent les Apôtres, *dans quelque coin obscur*, que le Fils de Dieu signale sa puissance; c'est à vos portes, dans une Bourgade célèbre, dans une Famille connuë. La ressource de l'ignorance vous est ôtée; il ne vous reste que le parti de l'obstination & de l'opiniâtreté.

Jesus arrive, & il est proche de Bethanie, lorsqu'on lui annonce que Lazare est dans le tombeau depuis quatre jours. Nous avons déjà remarqué, M. F., que le Seigneur avoit séjourné deux jours au lieu, où les messagers de Marthe & de Marie l'avoient rencontré; & cela dans le dessein de laisser mourir & ensevelir Lazare, afin que sa résurrection fut un fait, qui ne put être ni suspect, ni contesté. Il n'y a point d'autre mystère à chercher dans ces quatre jours, & je laisse sans regret des pensées allégoriques là dessus. Je passe à la suite de mon histoire, qui me fournit l'occasion de faire des réflexions utiles sur la maniere de consoler les affligés.

Or il étoit venu beaucoup de Juifs, dit l'Evangeliste, pour consoler Marthe & Marie sur la mort de leur frère. D'abord on voit ici, que des personnes pieuses, qui croient en Dieu, & en J. Christ, qui espèrent une résurrection, ne laissent pas de s'affliger de la mort de leur frère; & cette affliction n'a pour objet que la personne, & non ces pertes, qui se trouvent quelquefois unies avec celle de nos parens. Un Père, un Frère, sont le soutien d'une famille, la lumiere, pour ainsi

ainsi dire, la lampe d'une maison ; c'est le soufflé de leurs narines. Une Mère, des Enfants, ne respirent que par eux. Ils voyent s'enlever leur bien, leur sûreté, leurs espérances. La Douleur est juste. Ici rien de pareil. Cependant on y est dans le deuil, & dans les larmes. Ce ne sont point à la vérité les larmes des infidèles, *qui sont sans espérance. Je sai*, disent ses sœurs, *que mon frère ressuscitera au dernier jour.* Ce ne sont point *des larmes rebelles*, comme s'exprime S. Jérôme, qui accusent Dieu, sa Providence, qui sont autant de murmures de ses jugemens. Ce sont les larmes d'une tendre, d'une sincère, d'une religieuse affection, qui loin d'offenser Dieu, sont un sacrifice qu'on lui offre, & qui accompagnent la victime, qu'il s'est lui-même immolée.

Il y a dans ces occasions deux objets de l'attention d'un Fidèle ; l'un, une sage Providence, qui a compté nos jours, qui en a marqué la fin, & qui l'a ordonnée ; l'autre, une personne, qui nous est chère, qui expire dans les douleurs, qui descend dans la poussière, où elle ne peut plus recevoir les témoignages de nôtre affection, ou nous en

donner de la sienne. Quand je considère l'autorité souveraine de Dieu, j'acquiesce à ses ordres; je reconnois, qu'il peut briser les vases d'argile, qu'il a formés, & que plus ils sont ornés de ses dons, plus ils sont à lui, plus il a le droit d'en disposer à son gré. Mais quand je considère que je suis privé pour toujours de la présence & de l'amitié d'une personne, que j'aimois d'une manière légitime, qui peut condamner ma douleur, & les pleurs, dont j'honore sa mémoire? Ce ne fera pas un Sage tel que le Fils de Dieu, qui pleure lui-même à la vuë de Lazare dans le tombeau.

Les foeurs de Lazare sont donc affligées, & beaucoup de Juifs sont dans leur maison occupés à les consoler. C'est peut-être une troupe de gens, semblables à ceux qui se voyent tous les jours dans les maisons de deuil, attirés par la coûtume, par la curiosité, & non par cette tendre compassion, qui est un si grand soulagement aux affligés, par cette charité officieuse, toujours prête à voler, où les cris & les besoins l'appellent. Cependant il ne faut pas les condamner; il vaut mieux nous appliquer à connoître là
dessus

dessus nôtre devoir, & la maniere de nous en acquitter.

I. C'est un devoir des Chrétiens, que de visiter les affligés & de les consoler. S. Paul Pa dit: *Pleurez avec ceux qui pleurent.* Le sage Auteur de l'Ecclésiastique avoit dit avant lui: *Ne refuses point tes consolations à ceux, qui sont dans les larmes, & prends part à la douleur de ceux qui souffrent.* ^{Ecclef. VII, 35.} C'est une belle fonction de la charité Chrétienne, que d'aller consolider les playes de l'ame, ou en adoucir l'amertume. Vous, qui croyez avoir l'esprit de Dieu, montrez-le dans ces occasions, & faites voir que vous êtes les sacrés organes du Consolateur. Il n'y a point de bonne œuvre, qui ait un fruit plus doux & plus prompt, que celle de consoler une ame affligée. Le plaisir que vous lui faites, vous revient dans le moment; & ce que vous otez à sa douleur, vous le donnez à vôtre propre satisfaction. Je m'étonne qu'on n'aime pas davantage les oeuvres de la Charité. Elles sont bonnes à tous égards, aussi bien pour celui qui les fait, que pour celui qui les reçoit: le fruit se partage. C'est comme un agréable parfum, qui réjouit celui, qui l'offre,

& celui à qui il est offert. N'avez-vous point goûté ce délicieux plaisir? Rien, à mon avis, n'est plus divin, & je ne connois que celui là, qui fut digne d'être dans le Ciel, s'il y pouvoit être : consoler, réjouir une ame affligée. Mais pour consoler, il y a trois moyens, les sentimens, les paroles, les actions, ou les bons offices. Je dis d'abord *les sentimens*. Ces fortes de remèdes, qu'on nomme consolations, doivent être présentés par une main amie, & assaisonnés, pour ainsi dire, de la compassion & de l'amitié. Que vous diminuez ma douleur, quand je vois que vous la partagez! Que vos réflexions ont de force, pour aller jusqu'à mon cœur, quand elles partent du vôtre! C'est alors que je vous écoute, que vous me persuadez, que je me rends à vos raisons. Mais, je l'ose dire, rien n'est plus rare que cette tendre compassion. La raison en est qu'un amour propre infini occupe toute nôtre ame, & ne nous laisse de sensibilité que pour nous-mêmes, & pour nos intérêts. Aussi toutes ces visites de consolation, dont on se fait un devoir indispensable, se rendent par la coûtume, par la civilité, & se reçoivent par la vanité & par l'orgueil. Ces belles vertus se visitent, & se

com-

complimentent mutuellement. Toute la Ville m'est venue voir, dit une personne, qui a perdu un Parent proche. C'est assez : cet hommage rendu à sa Vanité, triomphe de toute sa douleur, & peut-être s'applaudit-elle, sans s'en appercevoir, qu'elle lui ait procuré un semblable triomphe. Disons la vérité. Bien souvent, & quand les intérêts ne s'en mêlent pas, qu'aucune de nos passions n'y perd, que ce n'est que mort toute pure; & l'affliction & la consolation ne sont l'une & l'autre que grimace & que vanité.

Le second moyen de consolation, c'est le *discours*; & il faut avoïer que les Chrétiens ont à cet égard un grand avantage. Ce sont ces sources riches, abondantes, profondes, que je vois sortir de la Parole de Dieu. Si la mort étoit la perte entière de la vie, la perte irréparable, il n'y auroit de ressource que dans une nécessité fatale & commune: c'est tout ce qu'ont pu dire les Philosophes. Et c'est une bonne raison d'obéir, mais ce n'est pas une consolation. Il faut bien céder à une puissance invincible, mais je n'en suis pas moins privé pour jamais d'un bien, qui m'étoit cher, & qui devoit l'être. D'un au-

tre côté, si la mort n'est pas la perte entiere de la vie, qu'il y ait une résurrection dans l'avenir, sans doute il y a un Juge, il y a des peines, il y a des récompenses, des peines pour les pécheurs, des récompenses pour les justes. Graces à la Religion de J. Christ, je puis dire avec S. Paul: *Béni soit Dieu, qui est le Père de nôtre Seigneur J. Christ, le Père de toute miséricorde, le Dieu de toute consolation; qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que par les consolations, que nous recevons nous mêmes de Dieu, nous puissions consoler les autres, dans quelque affliction qu'ils se trouvent.* Graces à sa mort, je sai qu'il y a miséricorde pour le pécheur; Graces à sa résurrection, je sai qu'il y a une autre vie pour les mortels, & que ceux, qui sont morts dans le Seigneur, vivent à Dieu. Voilà la vraie source des consolations: cela est réel, cela est divin.

Mais comme je voudrois que des consolations fussent animées par une compassion cordiale, je voudrois que ces exhortations le fussent aussi par une foi vive, parlante, qui se démontre par la conduite & par les oeuvres. Que la parole est efficace, qu'elle
entre

entre dans mon coeur, quand elle sort de la bouche d'un Apôtre, qui dans les plus grandes tribulations se soutient, s'amime, triomphe par l'espérance, par une foi victorieuse, dont les actions publient, qu'il fait que son Rédempteur est vivant : comment ne me persuaderoit-il pas de l'immortalité ? Je vois déjà dans son ame le bonheur, qu'il espère. Sa foi l'y a transporté, & le trésor de la Gloire est en partie dans ce Vase de terre. O vous, que vôtre Ministère appelle à encourager les mourans, à consoler ceux qui leur survivent, voulez-vous tarir leurs larmes, & leur rendre la joye du salut de Dieu; annoncez-leur la grace de Jesus Christ, l'immortalité acquise par Jesus Christ. Mais si vous voulez que la persuasion soit sur vos levres, que la foi soit dans vôtre coeur; montrez que c'est de la plénitude du coeur que vôtre bouche parle. On le reconnoit, on ne s'y trompe guères. Les paroles, les exhortations, qui viennent d'une ame qui n'a point de Foi, sont des traits lancés foiblement, qui ne touchent point, qui tombent aux pieds, emouffés & inutiles; mais ceux qui sont poussés par une Foi vive, vont au coeur, & produisent l'effet auquel ils sont destinés.

Un

Un troisieme moyen de Consolation, ce sont *les actions*, les bons offices. Il y a des afflictions compliquées, où l'amour propre souffre encore plus que l'amitié, où Dieu en nous enlevant des personnes chères, nous enlève des appuis, & nous prive des instrumens, dont la Providence se seroit pour nous protéger, & nous faire vivre. C'est ici où la Consolation demande des offices, & c'est ce que la Religion exige. S. Pierre l'a dit: *La Religion pure & sans tâche, c'est de visiter les veuves & les orphelins*; deux sortes de personnes, qui le plus souvent ont besoin de secours, & c'est ce que l'Apôtre a exprimé par le mot de *visiter*, comme le remarquent tous les Interprètes. Le Prophete a dit dans ce sens: *Qu'est-ce que de l'homme, que tu te souviennes de lui, & du fils de l'homme, que tu le visites?* C'est à dire, que tu ayes soin de sa conservation & de son bonheur. Quel doit être le but d'une visite? Est-ce de s'entretenir inutilement de la maladie d'un Père, qui vient de mourir; d'en apprendre toutes les circonstances, pour en aller faire ailleurs l'ennuieux récit? Croyez-vous, que ce soit là un devoir, que la Religion ait dû commander? Non, on va visi-

visiter les misérables & les affligés, pour connoître leurs besoins, & pour y pourvoir. Cette fin est digne de l'attention de Dieu, qui ordonne de les visiter, & du Chrétien, qui le fait. Voilà l'objet de sa curiosité. Il y a des misères hardies, criantes, importunes, qui se font entendre de tous côtés, & ce sont souvent les moins réelles, & les moins dignes d'attention; mais il y en a de timides, de secrètes, que la crainte & la honte tiennent cachées, & qu'on ne découvre qu'en les *visitant*, mais qu'on ne doit visiter, que pour les soulager.

Belle, noble, divine consolation! Heureux ceux, qui la portent aux ames affligées, qui font revivre dans une famille un Père, une Mère, qui ne sont plus, qui les ressuscitent, qui les représentent, ou plutôt, qui représentent Dieu même, & par qui le Père des miséricordes exerce cette noble fonction de sa Providence, sa charge de *Père des orphelins, & de mari des veuves* pauvres & désolées. Princes de la terre, Grands du monde, je ne vous enverrois point l'honneur d'exercer sa puissance & sa justice, si je pouvois avoir celui d'exercer sa bénéfice. Que

Que c'est une belle maniere de louer Dieu, de le glorifier, que de le faire louer par des personnes, dont la tristesse avoit fermé la bouche, & la condamnoit à des plaintes & à des soupirs. Laissons à Jesus-Christ la gloire, qui lui est propre, de ressusciter les morts ; mais ne négligeons pas celle qu'il nous a laissée, de faire vivre les miserables. Allons comme lui les chercher à Bethanie : Allons les déterrer dans ces Maisons, dirai-je, dans ces sépulcres, où la tristesse & la pauvreté les tiennent ensévelis, & soyons pour nos frères *de vrais enfans de Consolation* ; c'est le vrai moyen d'être enfans de Dieu. Amen.



SERMON X.

sur S. Jean XI. v. 20. 21. 22.

Quand Marthe eut appris, que Jesus venoit, elle alla au devant de lui; & Marie demeura dans la Maison. Marthe donc dit à Jesus; Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne fût pas mort; mais aussi suis-je maintenant, que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.

Vous allez voir, M. F., dans l'explication de mon Texte, un exemple des Vertus humaines, qui toutes belles qu'elles sont, ne sont pas exemptes de défauts. C'est une Fille d'Abraham; elle en fait les oeuvres; elle en a la foi. Elle va recouvrer, non son fils, mais son frère; non *par une espece de résurrection*; mais par une résurrection véritable. Cependant elle n'a pas toute la foi d'Abraham; & quoi qu'elle ait vu le jour du Seigneur, ce jour qu'Abraham avoit tant désiré de voir, elle n'a qu'une partie de ses lumieres; mais elle en a assez pour obtenir du Seigneur la grace, qu'elle avoit espéré. Suivons les paroles de mon Texte; marquons les

Hebr.
XI, 19.

Jean
VIII,
56.

les vérités qu'elles contiennent, & profitons des leçons, qu'elles nous donnent.

I. Jesus s'arrêta à quelque distance de Bethanie : peut-être envoya-t-il dire, qu'il étoit proche : Marthe instruite de sa venue, *va au devant de lui*, & elle y va seule : c'est parce qu'elle en fût seule avertie. On en voit la preuve dans la fuite : elle alla dire en secret à sa sœur : *Le Maître est ici, & vous appelle*. Il y a bien de l'apparence, que Marthe ne voulût pas divulguer en présence des Juifs, qui étoient venus de Jerusalem, la nouvelle que le Seigneur étoit arrivé. D'abord qu'elle vit Jesus : *Seigneur*, lui dit-elle, *si vous eussiez été ici, mon Frère ne fût pas mort*.

On voit ici que Marthe reconnoît en Jesus, le *pouvoir* de guérir les maladies les plus mortelles, & une *bonté*, qui ne lui permet pas de refuser son secours à ceux qui le demandent, & qui croient en lui. Voilà les deux fondemens de la foi, *la puissance & la bonté* : c'est ce qui fait dire à Marthe, *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne fût pas mort*. Vous avez le pouvoir de l'empêcher, & vous êtes trop bon pour ne l'avoir pas fait. Cependant la connoissance du pouvoir

voir & de la bonté du Fils de Dieu ne suffit pas pour parler avec tant de certitude. Il falloit de plus favoir la volonté de Dieu; ces decrets cachés & profonds, qui suspendent l'exercice de son pouvoir, & qui mettent de justes bornes aux faveurs, que sa bonté est disposée à nous accorder, ou par lui-même, ou par ses Ministres. Dieu est infiniment bon: Dieu est tout-puissant; mais Dieu veut-il tout ce qu'il peut? Sa sagesse ne préside-t-elle pas à la distribution de ses bienfaits? Ainsi Marthe ne connoissant pas la volonté secrette de Dieu, & n'ayant aucune promesse de la guérison miraculeuse de son frère, il semble qu'elle ne pouvoit dire à Jesus avec une parfaite confiance: *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon Frère ne fût pas mort.* C'est ainsi qu'en a jugé un grand Réformateur; Et Calvin.

il est vrai que sa foi, toute grande qu'elle est, seroit peut-être téméraire, si l'expérience ne lui avoit appris, que durant le tems de son Ministère sur la terre, J. Christ ne refusoit jamais les graces qu'on lui demandoit, parce qu'il vouloit établir par des miracles la vérité de sa vocation & de son Ministère. La conduite de J. Christ développoit assez la volonté de Dieu. Tous ceux qui se présen-

K tent

Math. IX, 28. tent à lui, dès qu'ils croyent qu'il est le Messie, en obtiennent ce qu'ils demandent: *Croyez-vous que je le puisse faire?* Voilà tout ce qu'il exige. Les graces les plus surprenantes sont accordées sur le champ à la foi, parce qu'il s'agissoit de justifier la nécessité de cette foi, & la certitude de l'Evangile. Ainsi Marthe a raison d'être assurée, que si Jesus eût été à Bethanie, il n'eut jamais laissé mourir son frère.

Il falloit bien faire cette remarque, moins pour justifier la foi de cette sainte femme, que pour affermir la nôtre. Nous demandons à Dieu des bienfaits temporels; qu'il nous conserve, nous, nos proches, nos amis, nos biens, nôtre fortune. Espérons tout de sa puissance & de sa bonté; mais s'il nous refuse, ne révoquons jamais en doute ni l'une ni l'autre, parce qu'il ne nous a point manifesté sa volonté. Nous voyons mourir nos amis & nos frères, malgré nos prières répétées; jugeons, que ses decrets inconnus ne lui permettent pas de nous accorder des faveurs, & qu'il dispense tout avec une souveraine sagesse. Pour fonder une confiance parfaite, il faut connoître la volonté de Dieu, aussi bien que sa puissance & sa bonté.

II. Mais

II. Mais Marthe ne reconnoit pas seulement en Jesus le pouvoir de guérir les maladies les plus mortelles: elle y reconnoit aussi le pouvoir de ressusciter les morts: *Je sais maintenant que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera*: paroles, où elle insinuë, qu'elle ne désespere point encore de la vie de son frère, & que si J. Christ veut avoir la charité de la demander à Dieu, Dieu la lui accordera. C'est dans cet endroit, où je ne puis m'empêcher de m'écrier: *Femme, que votre foi est grande!* On y voit Math. XV, 28. distinctement trois beaux caractères de la Foi; I. *la grandeur*, II. *la certitude*, III. *la modestie, l'humilité, la résignation à la Volonté de Dieu.* C'est ce qui est digne, & de l'attention, & de l'imitation de tous les siècles.

Je dis d'abord *la grandeur*. Car bien que l'expulsion des Démons, & la guérison des maladies opérée dans un instant, par la seule force de la parole & du commandement de J. Christ, fussent de très grands miracles; cependant la résurrection d'un mort, couché depuis quatre jours dans le sépulcre, étoit une merveille plus grande encore, & plus difficile à croire & à espérer. Rien n'a

K 2

plus

plus signalé la foi d'Abraham, que lorsqu'il offrit Isaac son fils unique, ce fils, l'effet & le gage tout ensemble des promesses de Dieu, Heb. *parce qu'il estima*, dit l'Apôtre aux Hébreux, XI, 19. *que Dieu le pouvoit même ressusciter d'entre les morts.* Ce fût alors proprement, *qu'il espéra contre espérance.* Marche ne put jamais témoigner une plus haute opinion, de la puissance de J. Christ, qu'en espérant la résurrection de son frère.

Je dis en second lieu *la certitude.* Quelque grand que soit le miracle, qu'elle ose espérer, elle n'hésite point à croire, que J. Christ ne le puisse faire. *Je sai maintenant, que tout ce que vous demanderez a Dieu, il vous l'accordera.* *Je sai*, dit elle. La foi parle ainsi, quand par la grace de Dieu & par la vertu de sa parole, elle est parvenue à ce degré de certitude & d'evidence, où elle est *la substance des choses que l'on espere, & la démonstration de celles, qui ne se voyent point.* Heb. XI, 1. *Je sai à qui j'ai crû*, dit S. Paul. Nous savons, dit-il ailleurs, *que si ce tabernacle de terre est détruit, nous avons dans le Ciel une maison éternelle, qui n'est point faite de main.* 2 Cor. V, 1. L'Apôtre a parlé de la sorte depuis la résurrection

rection

rection de Jesus Christ. Mais je ne m'étonne point qu'il dise : *Je sai*, dans un tems, où la vie & l'immortalité avoient été mises en lumière par ce grand événement. Ce qui peut surprendre, c'est de trouver cette évidence & cette certitude dans le coeur de Marthe, avant la résurrection de Lazare, & avant celle du Fils de Dieu. 2 Tim. 1, 10.

Je dis en troisieme lieu *la modestie, l'humilité, la résignation à la volonté de Dieu*. Elle ne demande pas la résurrection de son frère: elle ne fait qu'en insinüer le désir. Sur le sujet de sa guérison, elle ne doute pas, que Jesus Christ ne l'eût accordée, s'il eût été présent. Elle avoit, pour s'en assurer, une infinité d'exemples. De quel Fidèle le Seigneur avoit-il refusé de guérir les maux? Mais elle n'avoit pas les mêmes assurances pour la résurrection, & quoiqu'elle la désirât avec ardeur, elle ne propose ses desirs que d'une maniere timide. Elle les soumet à la volonté de Jesus Christ. Vous pouvez tout obtenir de Dieu: vous pouvez ressusciter mon frère; je le sai. Mais je n'oserois vous demander une grace, dont je ne suis pas digne. Oh! que c'est un bel assemblée

de vertus, qu'une foi vive, grande, certaine, mais discrete, respectueuse, soumise, qui ne met point de bornes à ses espérances, parce que ni la puissance ni la bonté de Dieu n'en ont point, mais qui fait en mettre à ses desirs, parce que la volonté de Dieu est souveraine; dont les prières sont soutenues par une confiance infinie, mais dont les voeux sont modérés par un entier acquiescement aux volontés de Dieu. *Je sai que tout ce que vous demanderez au Père, il vous l'accordera.*

II. Telles sont les vertus de Marthe. En voici les défauts, que je ne remarque pas à dessein de les censurer, à Dieu ne plaise! Il n'appartient qu'à Dieu de censurer les fautes, qui se trouvent dans ses Saints; & si nous observons ces *fêtus* dans les yeux si purs des premiers fidèles, ce n'est que pour nous humilier nous-mêmes en la présence de Dieu, & pour rougir des *chevrons*, qui se trouvent dans les nôtres.

I. D'abord n'est-ce point une plainte injuste, un reproche indirect, que Marthe fait à J. Christ de son retardement? *Si vous eussiez été ici, mon frère ne fut pas mort.* Elle avoit

avoit envoyé vers Jesus, pour lui dire : *Celui, que vous aimez, est malade, & Jesus, loin de partir sur le champ, étoit demeuré deux jours au lieu où il avoit appris cette nouvelle. Il s'arrête, quand elle le prie de se hâter. Lazare, implorant le secours de Jesus, lui disoit avec le Prophete : O Seigneur, je suis affligé & miserable, avancez-vous vers moi, vous êtes mon aide & mon libérateur. O Seigneur, ne tardez point.* Pendant le Seigneur differe, & Lazare est mort depuis quatre-jours, sans que le Seigneur paroisse. Marthe ne lui reproche-t-elle point indirectement cette lenteur? *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon Frère ne fût pas mort.* Y auroit-il donc dans le discours de Marthe un reproche indirect, de ce que J. Christ n'est pas venu assez tôt. Divers Interprètes font dans cette pensée. Mais nous ne saurions être trop circonspects, ni trop réservés, quand il s'agit de blâmer les Saints; & malgré les grands noms de S. Chrysostome & d'autres, cette explication n'est pas juste.

Lazare est mort depuis plus de quatre jours, puisqu'il y en a déjà quatre qu'il est dans le sépulcre. Il avoit fallu près de deux

jours aux messagers de Marthe, pour arriver où étoit Jésus, & il lui en falloit autant pour venir. Cela prouve, que quand Jésus se seroit hâté, il n'auroit pû arriver avant la mort de Lazare. Ce n'est donc simplement que la réflexion d'une personne affligée, qui se plaint de son malheur; mais sans murmurer, & sans se plaindre de la personne, qui n'en est tout au plus que l'occasion.

Cependant si je la justifie à cet égard, je ne puis l'excuser absolument à un autre. C'est le défaut, que nous remarquâmes Dimanche dernier. Elle suppose, qu'il étoit nécessaire, que J. Christ fut présent, pour que Lazare pût guérir. Est-il possible, qu'elle ignore, ou qu'elle ait oublié, ce que J. Christ avoit fait en faveur de cet homme de Cour, qui apprenant qu'il étoit venu en Judée, vint le prier d'aller guérir son fils, qui étoit prêt d'expirer. *Venez, Seigneur, disoit-il, avant que mon fils soit mort. Allez, repliqua Jésus, votre fils vit.* Mais il n'est que trop vrai, nous sommes inégaux, & dans le même instant nous montrons, & de la petitesse, & de la grandeur. On le remarque dans les plus grands hommes du monde, & l'on s'en

con-

Jean
IV, 49.

Venez, Seigneur, disoit-il, avant que mon fils soit mort. Allez, repliqua

Jésus, votre fils vit. Mais il n'est que trop vrai, nous sommes inégaux, & dans le même instant nous montrons, & de la petitesse, & de la grandeur. On le remarque dans les plus grands hommes du monde, & l'on s'en

con-

consoleroit aisément, si on ne le remarquoit dans les plus grands Saints. Heureux au moins si leurs défauts n'étoient comme celui de Marthe qu'un degré de foi moins parfait, moins élevé, & non de grands péchés, ou d'indignes foiblesses.

Un second défaut, c'est l'ignorance des desseins de Dieu, qui n'est que trop suivie d'une liberté indiscrete & précipitée de juger. Marthe & Marie sont affligées de ce que J. Christ n'avoit pas été à Bethanie, pendant la maladie de leur frère. Cette absence est la cause de sa mort & de leur douleur. Si le Seigneur y eût été, elles possèderoient encore leur frère. Il n'auroit pu le refuser à leurs prieres & à leurs pleurs. Attendez, saintes femmes, ne jugez point, avant que le Seigneur vienne, avant que les mystères de sa conduite se développent. Ce qui fait le sujet de vos regrets & de vos plaintes, fera bientôt celui de vos actions de grace & de vôtre joye. Vous ne savez pas encore *que tout conspire au bien de ceux qui aiment Dieu.* Le Seigneur étoit plus près de Bethanie que vous ne pensez. Je me souviens ici de Jacob, fuyant la maison de son Pere,

Rom.
VIII, 28

cherchant au travers des deserts une retraite chez Laban. Peu éclairé encore il se croit loin de Dieu, parce qu'il est loin de la maison du Patriarche son Père. Cette maison étoit le Temple de Dieu. Il cherche le repos, le sommeil a calmé ses inquietudes, lorsqu'un songe miraculeux l'avertit de la protection de Dieu, qui le suit, qui l'accompagne, qui le couvre. Il s'éveille, il ouvre les yeux, & s'écrie dans son extrême étonnement : *L'Eternel est ici, & je n'en savois rien.* O Marthe, vous reconnoitrez bientôt que le Seigneur étoit à Bethanie, lorsqu'il n'y paroïssoit pas. Ne dites point; *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne fût pas mort.* Le Seigneur y étoit, & vous n'en saviez rien.

C'est toujours ainsi que se terminent les craintes & les afflictions du Fidèle. Dieu, sa Providence, ses soins paternels se cachent, & pour ainsi dire, se dissimulent. L'ame inquiète se plaint alors, & s'écrie douloureusement : *Pourquoi vous tenez-vous loin, pourquoi vous cachez-vous?* Il permet, il ordonne des évènements tristes, qui mettent à l'épreuve nôtre constance, nôtre obeïssance,

&

& nôtre foi. Alors il nous arrive de dire, *si le Seigneur étoit ici*, cela n'arriveroit point. Attendez, Fidèles, n'abandonnez point vôtre confiance, qui a une si grande rémunération. L'Eternel paroîtra du Ciel, il viendra au moment que vous ne l'espérez plus, & vous, adorant les secrets de la sagesse, & la profondeur de ses miséricordes, vous vous écrierez avec le Prophete : *Voilà mon Dieu, je l'ai cherché, aussi suis-je ravi de sa délivrance.*

Finissons par deux ou trois considérations. Marthe *va au devant de Jesus*. Elle n'a rien à craindre de sa présence, elle n'en peut espérer que des graces. Heureuse disposition, qui devoit être celle de tous les Chrétiens ! Nous l'attendons, M. F., mais si l'on venoit nous dire à présent, *le Seigneur vient* ; si nous entendions *le bruit de la dernière trompette* ; si les Anges, ses immortels précurseurs, commençoient à paroître ; si le Ciel se fendait, nous laissoit voir *le signe du Fils de l'homme* ; dites moi, M. F., ou plutôt consultez-vous, demandez-vous à vous-mêmes, quels seroient vos sentimens ? La nouvelle de la venue du Seigneur ne seroit-elle point

point plus terrible qu'agréable? Ne porteroit elle point la consternation dans les coeurs? Et ce lieu sacré, où nôtre Foi le confidere présent, retentiroit-il de ce cri de joye: *Allons tous au devant de lui?* Ou plutôt ne retentiroit-il point de ces paroles redoutables: *Où irons-nous loin de sa face? Où fûirons-nous loin de son Esprit?* Funeste effet de la mauvaise conscience. Elle nous fait craindre ce que nous demandons pas nos prieres, mettre des obstacles à nos vœux, & arrêter le retour du Fils de Dieu, que nous devrions hâter. L'ancienne Eglise prioit *pour le retardement de la Foi*: comme Tertullien nous l'apprend. Elle auroit voulu differer le jour du Seigneur. Elle en avoit deux raisons. La premiere, que l'Evangile n'avoit pas encore été annoncé par tout le monde. La seconde, qu'elle craignoit la venuë de l'Ante-Christ, qui devoit précéder celle du Seigneur. Mais ces Fidéles, qui vouloient retarder la venuë du Seigneur, se hâtoient pour aller au devant de lui. Ils alloient le chercher au travers de la pauvreté, de l'ignominie, des supplices & des flammes. Point de chemin, qui ne fut beau, facile, pour aller à lui. C'étoit l'effet d'une gran-

grande foi, & d'une bonne conscience. Nous ne manquons pas tout à fait de foi. Mais voyons avec horreur à quoi une mauvaise conscience nous engage : elle nous fait craindre ce que nous devrions esperer. Et cette crainte commence à nous faire douter de ce que nous devons croire? Quand on craint un événement, on cherche tous les moyens de se persuader, qu'il n'arrivera jamais : sans cela nulle tranquillité. Non, non, ce n'est point l'espérance, ce n'est point la bonne conscience, inséparable de l'espérance; c'est la crainte, c'est la mauvaise conscience, qui sont les mères de l'Incredulité. Sans cela nôtre foi seroit plus vive, & plus forte : sans cela loin de craindre l'avènement du Seigneur, nous irions au devant de lui; & nôtre Esprit, anticipant l'heureux jour de son apparition, se plairoit à l'envifager présent.

Voyez ces hommes, qui attendent la fortune, qui croient la voir dans l'avenir: ils en jouissent par avance : ils se transportent au moment, où elle doit arriver; ils tâchent de la hâter, ils vont au devant d'elle, & lorsqu'on leur annonce sa venue, ils volent pour l'em-

l'embrasser. Grand Dieu! quelles fortunes attendez-vous M. F.? En vient-il du Ciel, qui foyent fragiles, passagères, inconstantes? Y a-t-il là des richesses périssables, des Dignités chancelantes: ces Dignités éternelles, ces Biens tout purs, ces rassasiemens de joye: c'est là ce que doit nous apporter la venue du Seigneur. O mon ame, levas ma tête, ouvre mes yeux, fais moi voir ces heureux jours, où le Seigneur apparôtra dans sa Gloire; anticipes par ta foi les biens, que tu attens; vas au devant de ton salut; embrassés les Saints de l'ancienne & de la nouvelle Alliance; embrassés les promesses, & les salues de loin; réjouis-toi en espérance. Mais pour cela il faut une bonne conscience: *Craindre Dieu, & garder ses commandemens.*

Seconde considération: Marthe doute de la puissance du Fils de Dieu, & ne croit pas qu'il ait le pouvoir de ressusciter son frère: *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon Frère ne fût pas mort.* Ce sont de ces mots, où la langue & le coeur se précipitent, pour ainsi dire. Les sentimens sont bons, les paroles ne sont pas assez mesurées. Il ne faut pas nous former des idées trop parfaites des
Saints,

Saints, ni regarder leurs paroles comme des Oracles. Il n'y a que le Fils de Dieu, dont la sagesse conçoit les pensées, & dicte les paroles. Que c'est un caractère superbe, odieux & malin, que celui d'éplucher tous les mots, pour ainsi dire; de les peser à la balance, de laisser le beau, & de ne remarquer que ce qu'il y a d'irrégulier & d'imparfait. Pour nous, nous ne donnerons d'attention qu'au beau; il part du coeur, dont il exprime les sentimens, & nous laisserons ce qu'il y a d'imparfait, parce qu'il ne nous appartient pas de reprendre des personnes, que nous ne sommes pas capables d'imiter.

Troisième considération. Le Seigneur n'a voulu accorder ses graces, qu'à ceux qui croyoient. La raison en est, comme je l'ai dit, qu'il vouloit établir, & la nécessité de la Foi, & la certitude de l'Évangile. La certitude de l'Évangile par ses miracles; la nécessité de la Foi, en ne les faisant qu'en faveur de ceux qui croyoient en lui: de là ces mots de Jésus à Marthe que nous verrons dans la suite: *Si tu crois, tu verras la Gloire de Dieu;* de là cette cessation de merveilles, cette se-
che-

cheresse, pour ainsi dire, parmi ceux de Nazareth sa Patrie: *Il ne pût*, dit l'Évangéliste, *faire là aucun miracle, à cause de leur incrédulité.*

Nos Incrédules modernes relèvent cet endroit, comme si Jésus Christ ne pouvoit faire de prodiges, que parmi des Gens crédules, qui n'examineroient rien, & à qui de simples apparences en imposerent. L'Objection est digne de ceux qui la font. Je demande à ces gens là, s'ils croient que c'est là ce que l'Évangéliste a voulu dire? A-t-il voulu nous avertir, que les prodiges du Seigneur n'étoient que des illusions, qui éblouissoient les Esprits crédules, mais dont les gens éclairés voyoient bien le faux. Si ce n'est pas là la pensée de l'Évangéliste, ils abusent donc manifestement de ses paroles. Ce sont de vains sophismes, qui en détournant les paroles de leur vrai sens, en abusent, pour faire dire à l'Auteur sacré le contraire de ce qu'il a voulu dire. Mais quel est donc le sens de l'Évangéliste? Il est assez clair, pour qui veut l'entendre. Les Écrivains sacrés disent: *Il ne pût*, c'est à dire, *il ne voulût pas. Vous ne pouvez venir à moi, pour avoir la vie,*
dit

dit J. Christ, c'est à dire, *vous ne le voulez pas*. Je conviens que J. Christ ne le *voulût* pas, mais j'ajoute, qu'il en eût *le pouvoir*. Non, il ne le *pouvoit*: ce n'est pas un défaut de puissance; mais c'est qu'il suit une règle de sagesse & d'équité. J. C. doit-il des miracles à ceux, qui ne le croient, ni assez puissant, ni assez bon, pour les faire; qui le dépouillent de ses perfections, & qui l'outragent? Quel est le but du Sauveur? Je l'ai dit: *Etablir la certitude de l'Evangile*. Pour cela il faut des miracles. *Etablir la nécessité de la Foi*. Pour cela il faut qu'il ne fasse de miracles qu'en faveur de ceux qui croient en lui.

Oui, dira-t-on; mais la crédulité rend les miracles suspects. Je réponds, *la crédulité* n'est pas *la Foi*. La crédulité est une foiblesse de l'ame: la Foi en est une vertu. La crédulité reçoit les mensonges comme les vérités. La Foi ne reçoit que ce qui est vrai & bien établi. Mais quelle est la Foi, que J. Christ exige? *Croyez-vous, que je le puisse faire?* C'est une haute opinion de sa Bonté & de son Pouvoir. A-t-il donc tort d'exiger ces sentimens de ceux, qui lui demandent

L

des

des graces? Mais pour revenir à l'objection, dites- moi, cette opinion pouvoit-elle faire illusion aux personnes, & convertir les miracles en prestiges? Je suis aveugle dès ma naissance. J'entends parler des merveilles du Seigneur. Je vais à lui, persuadé qu'il peut me rendre la vuë. Je le conjure de le faire. Il exige de moi, que je sois persuadé, qu'il en a le pouvoir. Est- ce donc que cette persuasion me fait croire que je vois, quoique je ne voye pas? Puissent ces réflexions affermir nôtre foi, & le Seigneur nous accorder les graces, qui nous sont nécessaires!

Amen.





SERMON XI.

sur S. Jean XI. v. 21, 22.

Marthe dit donc à Jefus, Seigneur, si vous euffiez été ici, mon frère ne fût pas mort; mais auffi fai-je maintenant que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.

Il est beau de voir les Vertus s'élever, & tracer à la Postérité ces admirables exemples, qui doivent servir de modèles à tous les Saints. J'ai remarqué dans le Discours précédent quelques imperfections dans les paroles de Marthe: *Seigneur, si vous euffiez été ici, mon frère ne fût pas mort.* Il femble, qu'elle limitât la puissance du Sauveur aux lieux où il étoit présent. Mais que Marthe corrige bien une parole précipitée, & dont elle ne vit pas d'abord le défaut. Non contente de reconnoître en J. Christ la puissance de guérir les maladies les plus mortelles, elle reconnoît en lui celle de ressusciter les morts, & commence à espérer, qu'il n'a voulu laisser mourir son frère, qu'afin de lui donner la plus grande marque de son pouvoir & de son affection, en lui rendant la

L 2

vie.

vie. *Mais je sai maintenant*, poursuit-elle, *que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Voilà le beau sujet de nôtre méditation: la Foi & l'Espérance de Marthe, distinguées par trois admirables caractères; I. *la grandeur*; II. *la certitude*; III. *la modestie.* Premièrement *la grandeur.* Elle croit que le Seigneur peut tout, parce que Dieu lui accorde tout ce qu'il lui demande. En 2. lieu *la certitude.* Marthe en est assurée: *Je le sai*, dit elle. En 3. lieu, *la modestie*, la *jouissance*, la *résignation* de sa foi & de son espérance. Elle ne demande rien à Jesus; elle ne lui prescrit rien, elle ne fait qu'insinuer au Fils de Dieu ce qu'elle désire, en lui représentant, jusqu'où s'étend son pouvoir: *Je sai maintenant que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* C'est sur ces trois caractères de la Foi, que va rouler ce Discours.

I. *Considération: la grandeur de la Foi de Marthe.* Elle croit que Jesus peut ressusciter son frère: Vous auriez pu l'empêcher de mourir, dit-elle; mais tout mort qu'il est, vous pouvez lui rendre la vie, parce que vous pouvez tout obtenir de Dieu.

La

La Foi, que J. Christ exigeoit n'étoit proprement *qu'une haute opinion de son Pouvoir & de sa Bonté*; une persuasion, qu'il étoit envoyé de la part de Dieu, pour annoncer aux hommes sa volonté, d'où il s'ensuivoit nécessairement, qu'il falloit donner une pleine créance à sa prédication, & obéir à ses commemens. Telle est la Foi, que J. Christ a exigé des hommes. Celle de Marthe répond parfaitement aux intentions du Seigneur: nul doute sur ses promesses; soumission, obéissance entiere à ses ordres; observation de ses préceptes. Mais la Foi, qu'elle témoigne dans mon Texte, est une assurance, que J. Christ étant le Fils bien-aimé de Dieu, il n'y a rien, qui lui soit impossible, parce que Dieu, qui peut tout, ne peut rien lui refuser. Elle ne lui attribüe, pas une Puissance propre, une autorité absolüe, indépendante. J. Christ ne le demandoit pas. Il n'avoit pas encore manifesté sa Divinité. Ce n'est que depuis sa Résurrection & son Ascension dans le Ciel, qu'il a été *déclaré Seigneur & Maître*, & comme s'exprime S. Paul, *Fils de Dieu en puissance*. Pendant tout le cours de sa vie mortelle, il ne veut être reconnu que pour le Ministre



de Dieu, mais pour ce Ministre promis par les Prophetes sous le nom de Christ, & sous le glorieux titre de Fils de Dieu. Aussi, quand les Juifs l'accuserent de blaspheme, *parce qu'étant homme, il se faisoit égal à Dieu*, ils le calomnioient, & le Seigneur leur répondit qu'il ne s'étoit pas dit *Dieu* même, mais *le Fils de Dieu* simplement. Marthe ne lui en attribua pas davantage. Le Seigneur n'est point le Maître, il n'est que son premier Ministre. Les graces viennent du Père, mais elles s'obtiennent par sa médiation: *Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, vous l'obtiendrez.*

Jean
X, 33.

Jean
XIV, 13.

Où est donc la grandeur du miracle, qu'elle ose espérer du Fils de Dieu? Qu'il chasse les Démons par son commandement, on en a vû des exemples. Depuis longtems les Juifs se flattoient d'avoir des Exorcistes, qui en délivroient les possédés. Les Payens même se vantoient de le faire en employant le nom du Dieu d'Israël. Il y en a un exemple dans les Vies de quelques Philosophes Payens par (*) Damascius. Que J. Christ guérissè les maladies les plus incurables, & cela dans un instant, par la seule force de sa

paro-

(*) *Damascius*, vie d'Isidore. vid. *Photius*, Cod. c. 242.

parole: cela est divin. Ce n'est pas ainsi qu'agissent les causes naturelles; mais cela a été fait. Qu'il rende la vie aux morts qui viennent d'expirer, & dont l'ame semble encore être sur les levres; cela a été fait. Mais qu'il la rende à un homme, qui est depuis quatre jours dans le sépulcre, & dont la corruption s'est déjà emparé: Voilà cequ'il étoit difficile d'espérer, parce qu'il n'y en avoit point encore d'exemples. C'est pourtant ce que Marthe ose attendre du Fils de Dieu, & ce qu'elle ne croit pas au dessus de son pouvoir: *Je sai que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.*

J'aime à contempler, M. F., ces grands exemples de Foi: leur vuë anime, éclaire, encourage la mienne. Je fais des efforts, pour m'élever à leur imitation. Ceux qui nous les ont donnés, étoient des hommes tels que nous. Ce ne sont pas des Dieux inimitables. Ces trésors de la grace n'étoient point dans des vases d'une substance céleste, dans des Esprits immortels; ils étoient dans *des vases de terre*. Je ne dirai pas dans des Femmes, que S. Pierre appelle *des vaifseaux fragiles*. Les Ames ne sont point

distingüées en deux sexes, & l'on voit bien dans l'Evangile que les plus hautes vertus ne sont propres, ni à aucun sexe, ni à aucune condition. J'aime donc à contempler ces grands exemples de Foi. Je vais, pour ainsi dire, allumer ma lampe à ces flambeaux, *qui portent devant nous la lumiere de la vie.* Abraham se prépare à sacrifier son Fils unique. Dieu l'ordonne, & Dieu le défend. L'Homme est-il le meurtrier de l'Homme? Le Père peut-il l'être de son propre Fils? Que deviennent les promesses, si celui sur qui elles reposent, périt à la fleur de son âge? C'est en lui que doivent être bénies toutes les Nations de la terre. Faudra-t-il donc, Seigneur, changer désormais de langage? Car enfin il meurt, & toutes les bénédictions meurent avec lui. Il ne laisse point de Rejetton, dans lequel elles puissent être accomplier. Voilà des difficultez; mais elles disparaissent. La lumiere de la Foi les dissipe: un Dieu véritable peut-il trouver des obstacles, qui l'arrêtent? S'il fait mourir Isaac, manque-t-il de pouvoir, pour le ressusciter? Un miracle l'a mis au monde; un miracle le rendra au monde. C'est ainsi que la Foi raisonne, & sans contredit elle raisonne bien.

Car

Car quels principes y a-t-il dans la Raison humaine plus évidens & plus certains , que ceux-ci; *Dieu ne peut ni tromper, ni mentir: Rien n'est impossible à un Dieu tout-puissant.* La Foi de Marthe répond à celle d'Abraham. Dieu peut tout , dit-elle , & vous pouvez tout auprès de Dieu: *Je sai maintenant, que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.*

II. Considération: *Certitude* de la Foi de Marthe. *Je le sai*, dit-elle. J'entends nos Incrédules modernes. Ils murmurent ces mots injurieux: c'est une Femme, qui parle, disent-ils. Mais combien de fois les Femmes ont-elles fait rougir les Hommes de leurs foibleffes. N'est-ce donc que dans l'Evangile, qu'elles précèdent dans le Royaume des Cieux, les Pharisiens? Combien de fois les a-t-on vû précéder les Hommes dans les Sciences & dans les grandes affaires du monde? Elevez-les aux actions de valeur, & vous verrez encore des *Debora* marcher à la tête des Armées, & relever le courage abattu des Princes? Elevez-les au gouvernement des Etats, & vous verrez des Reines, les conduire avec autant de prudence & de courage

L 5 que



que les plus grands Rois ? Elevez-les dans les Sciences, & vous verrez des (*) *Hypaties* former dans leurs Ecoles les premiers Philosophes de leur tems ? N'avons-nous pas les Lettres & les Eloges, que *Synesius*, Evêque de Ptolemaïde, donnoit à la celebre *Hypatie* d'Aléxandrie, qu'il appelle la Maîtresse de la *Philosophie* ? Mais à quoi pensai-je ? Renvoyons ces fiers & superbes incrédules, non à l'Ecole des femmes ; mais à celle des plus grossiers animaux. Ils ne sont dignes d'être instruits que par les Bêtes. Faites-les donc parler, dira l'Incrédule. Non, non. Je ne fais point de miracles, & cela n'est pas nécessaire ; mais la structure & l'instinct des animaux vous instruira de l'existence & de la perfection d'un Dieu tout-puissant ; & si vous admettez cette vérité , que trouverez-vous dans la Doctrine & dans les Miracles du Sauveur, qui ne s'accorde avec les perfections de Dieu, & qui ne confirme ce que dit *Marthe* : *Je sai que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. Je le sai.* Elle le croit, mais c'est parce qu'elle le *sait*.

Arrê-

(*) On peut voir dans Moreri l'Eloge, qu'il fait de cette Fille, & consulter le Tom. III. de la Bibl. Germ. p. 157.

Arrêtons-nous un moment ici. Cet objet me frappe, & je ferois bien fâché qu'il m'échappât. La Foi Evangélique n'est point *crédulité*, comme je le disois dans le Discours précédent. C'est science, c'est connoissance, mais connoissance solide & bien fondée. La Raison marche devant la Foi, & l'éclaire. La Foi ne fait que la suivre. Les preuves, qui l'établissent, ont leur évidence & leur certitude. Demandons-le aux Apôtres. Ils ont crû; mais ont-ils crû en aveugles? Ils ont crû, parce qu'ils ont sù. *Nous avons crû*, dit S. Pierre, parlant au nom de tous, *mais c'est parce que nous avons connu, que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.*

Jean
VI, 69.

Je demande ce que c'est que la science. Il y en a de deux sortes. L'une, qui est propre à l'Esprit: il a des principes certains, il en déduit des consequences évidentes, & passe d'une vérité à l'autre par l'enchaînage, qu'elles ont ensemble. C'est ainsi qu'il parvient à la connoissance des vérités abstraites. Il y en a une autre, qui s'acquiert par les sens; & c'est celle, qui passe pour la plus certaine, parce qu'elle est appuyée sur le témoignage invincible & irrefistible de nos yeux,

yeux, de nos oreilles, de nos mains. Je pense que c'est favoir une chose, & non pas la croire légèrement que de pouvoir dire:

1 Jean
1, 1.

Ce que nous avons ouï de nos oreilles, ce que nous avons vû de nos yeux, ce que nous avons touché de nos mains, nous vous l'annonçons. Cela etant ainsi, Marthe a du dire: *Je sai, que vous êtes le Fils de Dieu, & que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Elle avoit vû les miracles, que J. Christ avoit faits, elle les avoit touchés, pour ainsi dire; elle avoit ouï sa céleste Doctrine; mais ce qui relève la grandeur de sa Foi, c'est qu'elle n'avoit pas encore vû ce spectacle incomparable, qu'elle va voir, & qui en fût la récompense. Je reviens à la grandeur de sa Foi. Mes réflexions se mêlent, mais elles ne se confondent pas.

Il y a des ames élues, des ames choisies, dont les dons & les lumières semblent anticiper les instructions. Des Génies lents & tardifs ont peine à les suivre. Des Génies vifs, élevés, les devancent. Je ne m'étonnerois pas, qu'après la résurrection de Lazare, Marthe eut dit à Jesus: *Je sai que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accor-*

cordera; elle en a vû le plus grand exemple.

Je ne m'étonnerois pas qu'elle eût tenu ce langage, quand elle eut vû Jesus Christ remonté du sépulcre: quand la vie & l'immortalité eurent été mises dans le plus grand jour par la résurrection du Seigneur d'entre les morts: alors je ne ferois point surpris, je n'admirerois point ce mot de la plus grande Foi: *Je le sai*. Je ne m'étonne point que S.

Paul dise: *Je sai à qui j'ai crû, & je suis persuadé, qu'il est puissant, pour garder mon dépôt, & pour me le rendre au dernier jour.* 2 Tim. I, 12.

Je ne m'étonne pas, qu'il dise: *Nous savons qu'après que ce Tabernacle de terre, dans lequel nous gemissons, aura été détruit, Dieu nous revêtira d'une maison éternelle, qui n'est point faite de la main des hommes.* 2 Cor. V, 1. Il a vû

le Seigneur dans sa Gloire; mais Marthe n'a vû, ni la résurrection de son frère, ni celle du Sauveur. O Marthe, que j'envie vôtre

science! Effacez, Seigneur, de ma mémoire toutes les idées que de longues études ont pu y graver; que je boive dans cette Coupe de l'oubli, que les Philosophes avoient imaginée; mais donnez moi la science de Marthe: c'est la seule qui m'est nécessaire, parce que c'est la seule qui peut servir à mon salut; que

je

je fache seulement comme elle, avec la même certitude, que *Jesus est le Fils de Dieu, & que tout ce qu'il demande a Dieu, Dieu le lui accordera.*

Mais que demandai-je au Seigneur? Du tems de Marthe, au tems de la vie du Sauveur, la Science pouvoit accompagner la Foi. Alors on pouvoit dire, *Je sai*; mais aujourd'hui on ne peut le dire. Marthe & ses pareilles marchaient la Science; car elles marchaient par la vuë; mais pour nous, nous marchons par la foi seule, & nous ne pouvons plus dire, *Je sai*. Tout ce que nous pouvons dire, c'est *Je croi*. Pouvons-nous voir cequi est caché dans l'enfoncement impénétrable du passé, ou dans celui de l'avenir? Pouvons-nous dire, comme S. Etienne: *Je vois les Cieux ouverts, & Jesus assis à la droite de Dieu.* La Science nous est interdite. Non, elle ne l'est point absolument. Avons-nous donc vû fonder Rome par Romulus? Avons-nous vû sept Rois la gouverner? Avons-nous vû changer le Gouvernement Monarchique en celui de Consuls? Avons-nous vû succéder l'autorité des Empereurs à celle du Sénat? En un mot, avons-nous

A&.
VII, 55.

nous vû tous les faits, que les Historiens nous racontent? Cependant nous les *savons*, & nous croyons les savoir avec certitude, parce que des Historiens le témoignent, & que nous n'avons aucune raison de contester leur témoignage. N'avons-nous pas de même nos Historiens sacrés de la Vie, des Faits, de la Mort, de la Résurrection du Sauveur, & du fonds de toute sa Doctrine? Qu'avons-nous à dire contre leur témoignage? Ne font-ils pas du tems même des merveilles, qu'ils racontent? Leurs Ecrits n'ont-ils pas l'approbation authentique de tous les Siècles passés? L'Eglise Universelle, qui a subsisté sans interruption depuis J. Christ jusqu'à nous, ne nous a-t-elle pas conservé, transmis leurs Ecrits divins, sans qu'ils ayent soufferte aucune altération, au moins considérable? N'ont-ils pas tous les caractères de vérité, de sincérité, qu'on peut exiger d'eux? Je n'en veux point d'autre preuve que l'histoire de la Résurrection de Lazare. C'est la puissance de Dieu, qui agit; mais c'est la vérité & la sincérité même, qui en ont écrit les exploits.

Ouvrez les yeux, M. F. contemplez, admirez. Marthe dit à Jesus; *Seigneur, si vous eussiez*

eussiez été ici, mon frère ne fût pas mort. Il y a de la Foi dans ces paroles; mais, comme je l'ai dit, qu'il y a de foiblesse, & d'imperfection! Jésus ne pouvoit-il guérir, qu'il ne fut présent? Il faut que nos Historiens sacrés fussent bien esclaves de la sincérité, pour donner plus de Foi à un Gentil, qu'à ces personnes choisies d'Israël? *Seigneur, disoit le* Luc II. *Gentil, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. Dites seulement la parole, & mon Serviteur sera guéri.* Commandez à la maladie, toute éloignée qu'elle est, elle entendra vôtre voix. Si nos Historiens avoient peint d'imagination, s'ils avoient formé à leur gré leurs Personnages, auroient-ils donné plus de foi à un Capitaine Romain, qu'à des Personnes, qui étoient l'élite du Peuple de Dieu?

Continuez, M.F., lisez nôtre divine Histoire. Loin d'y voir les moindres traits, qui sentent l'art & la fiction, vous n'y appercevrez que ce beau naturel, dont la vérité se pare. Vous y appercevrez des circonstances, que je puis appeller inimaginables. Pourquoi faire arrêter Jésus à quelque distance de Bethanie? Pourquoi faire aller
Mar-

Marthe seule au devant de lui? Pourquoi raconter, que Marie étoit demeurée dans la Maison? Pourquoi, quand elle est avertie de la venuë du Seigneur, faire dire aux Juifs, qu'elle va au sépulcre de Lazare, pour y pleurer? Pourquoi représenter Jesus frémissant & versant des larmes? Sont-ce des actions, que les Historiens prêtent à leurs Héros? Pourquoi lui faire dire, à lui, qui fait toutes choses; *Où l'avez-vous mis?* Toutes ces circonstances servent-elles à relever le miracle, ou à honorer celui qui l'a fait? Juste-Ciel! quelle différence de nos Historiens aux Historiens humains! Ceux-ci aiment le merveilleux & le cherchent. L'ont-ils trouvé? on voit leurs efforts, pour égaler par le tour & par l'expression la grandeur de leur sujet. Il ne leur échappe aucune des circonstances, qui peuvent lui donner du lustre. Souvent même ils en ajoutent. Leur imagination est occupée: elle travaille à orner l'événement, & l'on sent bien, qu'ils cherchent à partager l'admiration, qu'ils semblent ne vouloir attirer qu'à leur Héros. Est-ce ainsi qu'écrivent nos Historiens? Le simple & le naïf sont leur caractère. Tout rejette, tout écarte le moindre soupçon d'affection, de supposition,

M

&

& de mensonge. Concluons donc, que la Foi du Chrétien n'est point Crédulité, simplicité: c'est Science. Les objets de la Foi sont absens; mais l'Histoire les représente, & les Historiens sont les plus dignes de foi, qu'il y eût jamais. *Je sai* comme Marthe, ou du moins, je puis savoir, *que Jesus est le Fils de Dieu, & que tout ce qu'il demandera à Dieu, Dieu l'accordera.* Je n'ai rien à ajouter, sinon que Dieu bénisse les réflexions, que je viens de faire, & qu'elles puissent servir à l'affermissement de nôtre Foi.

Amen.



SERMON XII.

sur S. Jean XI. v. 22.

Mais aussi sai-je maintenant, que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.

Continüions, M. F., de considérer l'excellente confession, que Marthe fait à Jesus, dans les paroles de mon Texte. J'ai parlé de la grandeur de sa Foi. Elle croit, que le Seigneur est assez puissant, pour rendre la vie à son Frère, couché dans le sépulcre depuis quatre jours. J'ai parlé de la certitude de sa Foi. Non seulement elle le croit, mais elle le *sait*; & j'ai fait voir que la Foi du Chrétien n'est point une aveugle crédulité, parce que le témoignage des Ecrivains sacrés a tous les caractères de vérité, que l'on peut exiger, pour leur donner une pleine créance. Je sai bien, que pour former une Foi certaine, il faut que la grace de Dieu intervienne. Mais je sai aussi, qu'il ne la refuse point à ceux qui la demandent. Il ne me reste donc à parler, que de la modestie & de l'humilité de Marthe: c'est le

M 2

troi-

troisième caractère, que j'ai remarqué dans les paroles, qu'elle prononce. Elle ne fait qu'insinuer au Sauveur, la résurrection de son Frère, en lui représentant l'étendue de son Pouvoir. *Je sai maintenant, que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Mais après cette réflexion, j'en ferai trois autres. La première sur la puissance de l'intercession de J. Christ; la seconde, sur le caractère des personnes, qui peuvent se promettre cette intercession; la troisième, sur le caractère du Fils de Dieu, qui ne se représente point comme le premier Auteur des grâces; mais seulement comme le Médiateur, par le moyen duquel elles s'obtiennent. Voilà ce que nous allons exécuter sous le bon-plaisir de Dieu.

I. Marthe, qui avoit souhaité avec ardeur la guérison de son Frère, n'auroit pas moins souhaité sa résurrection. Il y avoit entre ces belles ames une union aussi étroite, qu'elle étoit pure & sainte. Là ces noms de Frères & de Soeurs n'étoient pas des noms vains, parce que les vertus régnoient dans cette Famille, & non ces passions malfaisantes, qui portent la division partout, & qui détruisent,

non seulement la charité, mais l'amitié naturelle. Là nulle envie : si Dieu avoit accordé quelque grace particuliere, ou au Frère, ou à l'une des Soeurs, ils en partageoient tous trois l'obligation & la reconnoissance. Là nul intérêt. Ils vivoient en commun ; & quand il auroit fallu faire un partage, l'amitié auroit toujours conservé la communauté, dès que le besoin l'auroit exigée. Ce ne sont point des ames avares, qui aspirent à l'héritage de leur Frère, & qui pleurant en public sa mort, se réjouissent en secret de ce que leur portion est augmentée. Détestable avarice, flambeau des discordes immortelles, source de haines furieuses, de procès, d'injustices ; un Frère, une Soeur, un Père, une Mère, viennent-ils d'expirer : voudriez-vous les ressusciter ? Iriez-vous à Jesus le prier de leur rendre la vie ? Ames avides des biens périssables, la crainte d'être obligés de leur restituer l'Héritage, qu'ils vous ont laissé, ne vous porteroit-elle pas plutôt à prier le Seigneur de suspendre son pouvoir, & à lui dire : *Seigneur, il est déjà corrompu ?*

Mais où m'emporte cette réflexion, que les haines & les procès entre les Frères m'ar-

rachent malgré moi. Marthe fouhaitoit paffionément la réfurrección de fon Frère, mais elle n'ofe pourtant la demander au Sauveur. Elle ne fe croit pas digne, qu'il lui accorde une fi grande grace. Elle fe contente donc d'infinüer à Jefus ce qu'elle defire: *Seigneur, mon frère eft mort; mais je fai que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Voilà le bel affemblage, affemblage rare, d'une foi fublime & des plus grandes vertus, avec une profonde humilité & une entiere réfignation à la volonté de Dieu. Voilà l'exemple, que je vous propofe, & que je me propofe à moi-même, en priant Dieu de me faire la grace de l'imiter.

Dieu eft partout: fa Bonté eft infinie; à cet égard nul doute: la Foi doit être entiere. Mais comme fes volontés nous font inconnües, que nous ignorons ce qui convient à fa Gloire, & même ce qui convient à nôtre falut, fi nous formons des défirs, il faut les foumettre à fa fageffe. Ce n'eft plus l'exemple de Marthe, que je vous propofe. J'en ai un plus grand, c'eft celui de mon Sauveur: *O mon Père, non point ce que je veux, mais ce que tu veux.* C'eft ainfi que
la

la Foi est vive & soumise. Elle espère tout de Dieu; mais elle est humble, parce qu'elle ne fait pas ses Conseils, & qu'elle ne peut rien exiger d'un Dieu, à qui elle doit tout. C'est ainsi qu'il faut se gouverner. Vous avez des malades; ils vous sont chers; priez Dieu de les guérir, ne doutez ni de son pouvoir, ni de sa bonté; mais confiez-vous en sa sagesse, & pensez que jusqu'à ses refus tout est grace. Vous avez des affaires fâcheuses: priez Dieu de vous en délivrer: espérez tout de sa bonté & de son pouvoir. Mais après cela, confiez-vous en sa sagesse, & sachez, qu'il peut tourner en biens ce que vous regardez comme des maux.

II. C'est ma première réflexion. La seconde roulera sur la puissance de l'intercession de J. Christ. *Je sai que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera.* Le Seigneur s'est fort expliqué là dessus. *Tout* ^{Jean} *ce que vous demanderez au Père en mon nom,* ^{XIV, 13.} *je le ferai;* disoit-il à ses Disciples. De là cette grande confiance du Fidèle, qui est si bien représentée par S. Paul: *Qui est-ce qui intentera accusation contre les élus de Dieu?* ^{Rom. VIII,} *C'est Dieu, qui les justifie.* *Qui est-ce qui les* ^{33-35.}

condamnera? *Christ est mort, & non seulement il est mort, mais il est ressuscité, mais il est assis à la droite de Dieu; & ce qui met le comble à tout, il prie pour nous.* Quel sujet de défiance vous reste-t-il après cela? *Douterez-vous de son amour? Il est mort pour vous. Douterez-vous de son pouvoir? Il est ressuscité d'entre les morts, & il est assis à la droite de Dieu. Douterez-vous de son affection dans le Ciel même? Il y prie pour vous. Douterez-vous de la vertu de son intercession? Il est tout-puissant: Toute puissance m'a été donnée dans le Ciel & sur la terre. Je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.*

Math.
xxviii,
18.

Il y a même cette différence, que l'intercession présente du Fils de Dieu est bien plus étendue, & si je l'ose dire, plus efficace, que celle qu'il exerçoit sur la terre. Qu'est-ce qu'il demandoit à son Père pour les hommes? Il demandoit des guérisons, des résurrections corporelles. Lazare revient à la vie, mais il retourne dans le sépulcre. Ce fût un salut à tems, qui fût à la vérité un préliminaire du salut éternel, parce que la foi de Lazare ne se démentit jamais. Mais l'intercession

cession présente du Sauveur, obtient bien d'autres graces. *Il peut a présent*, dit l'Autheur divin de l'Épître aux Hébreux, *il peut sauver à plein tous ceux, qui s'approchent de Dieu par lui.* C'est un salut plein & conforme : c'est une résurrection éternelle. Voilà les fruits permanens de l'intercession du Seigneur.

Heb.
VII, 25.

III. Réflexion : sur le caractère des personnes, qui peuvent se promettre l'intercession du Sauveur. *Je sai que tout ce que vous demanderez au Père, il vous l'accordera.* Cela est bien placé. L'Espérance sied bien à la Foi & à la Vertu. Quand il n'y auroit point de promesses, les seules perfections de Dieu sont de surs garands, qu'il accordera les graces qu'on lui demande, & qu'il les accordera même sans qu'elles foyent demandées. Sa Bonté cherche à se répandre. C'est un fleuve, qui ne tarit point, d'où il sort une infinité de ruisseaux, qui vont arroser & rafraîchir les ames, qui en sont dignes : qu'on ne mette point d'obstacle à leur cours, & l'on en fera inondé. Que fera-ce, lorsque ces eaux salutaires seront appellées par la Foi & par la Sainteté? Ce sont les Vertus de Marthe, &

avec ces Vertus, elle peut s'assurer, non seulement que J. Christ peut tout obtenir de son Père; mais qu'il en obtiendra tout ce qu'elle demande. En effet c'est pour les ames de cet ordre, que J. Christ intercede. Vous n'ignorez pas ce qu'il dit dans sa Prière, & avant que de présenter à Dieu la victime, qui alloit expier les péchés du monde: comme il recommande ses Disciples à son Père? Avec quelle tendresse le conjure-t-il de protéger le Troupeau, que ses soins & ses travaux ont rassemblé? Il demande, qu'ils *soyent unis avec lui, comme il est uni avec son Père, & que là où il va monter, ils y montent avec lui.* Ce n'est pas une prière, c'est un oracle, c'est une prophétie infallible. Vous l'éprouvez à présent., saintes ames. Les désirs de Jesus Christ n'ont point été vains. Vous êtes pour jamais avec lui, & lui pour jamais avec vous. Vous contemplez sa gloire; vous voyez sa face glorieuse en justice; vous vous rassasiez de sa ressemblance, parce qu'étant semblables à lui, vous le voyez tel qu'il est. Tout ce qu'il a demandé au Père a été accompli; mais vous accomplites de vôtre côté tout ce qu'il a exigé de vous.

Jean
XVII,
24.

En

En effet, pour qui est l'intercession du Fils de Dieu? Ecoutons-le, il s'explique. *Je leur ai donné ta parole, & ils l'ont gardée.*

Et encore: *Je leur ai donné la parole, que tu m'as donnée, & ils l'ont reguë, & ils ont vraiment connu, que je suis issu de toi, & que c'est toi, qui m'as envoyé.* Voilà le caractère des personnes, pour qui le Seigneur intercede.

1. Ils ont connu; voilà la science, dont je parlois. 2. Ils ont cru que Jesus est envoyé de Dieu; voilà la Foi, qui fuit la connoissance. En 3. lieu, ils ont reçu la parole, que je leur ai enseignée: & ils l'ont gardée, & gardée jusqu'à la fin de leur vie. Foi certaine, foi persévérante, foi efficace, suivie de l'observation des commandemens de Dieu. Conditions justes, inviolables de son intercession. N'en doutez point: il s'explique encore. *Je ne*

te prie point pour le monde, mais pour tous ceux que tu m'as donné du monde. Qu'est-ce que le monde? Vous le savez; ce sont les moeurs du monde. L'intercession de Jesus Christ est donc limitée à ceux qui croient véritablement en lui, & qui gardent sa parole. Oh! c'est ici, où je vous prie de vous bien examiner vous-mêmes. Etes-vous du monde? Non, direz-vous, je n'en suis pas.

Qu'est-

Jean
XVII,
6-8.

Jean
XVII,
9.

Qu'est-ce donc qui vous en distingue? Est-ce la Douceur? Est-ce la Patience? Est-ce l'Amour fraternel? Est-ce la Pureté de moeurs? Est-ce la Modestie? Est-ce l'Equité? Est-ce l'Humilité? Est-ce la Soumission aux ordres de la Providence? Est-ce l'Assiduité aux bonnes oeuvres? Et que vous dirai-je? Allons, allons chez les Barbares; transportons nous à l'autre Hémisphere. Il y aura de la différence pour les habits, pour le langage, pour les moeurs & les coûtumes; mais y en aura-t-il, pour le coeur, pour l'innocence, pour la sainteté? Et cette différence ne fera-t-elle pas peut-être à leur avantage? En un mot, point de part à l'intercession du Sauveur, sans la Foi, & sans l'obéissance. Il faut, ou y renoncer, ou croire qu'il est vrayment envoyé de Dieu, & garder sa parole.

IV. & dernière réflexion: elle roule sur le caractère du Fils de Dieu pendant son Ministère. Il ne s'élève point, il exerce sur la terre le pouvoir de son Père; mais il l'exerce pour sa Gloire: c'est ici, dans la résurrection de Lazare, où il paroît *en forme de Dieu*.
 Philip. II, 6. Cependant, loin de s'emparer de l'égalité avec lui, il est prêt à s'anéantir lui-même. Voyez

&

& admirez le divin caractère du Seigneur. Voici le plus grand & le plus glorieux exploit de sa Vie mortelle. Il y paroît comme dans le dernier jour, foulant aux pieds la mort, le plus redoutable, & le dernier de ses ennemis. Il y paroît même comme au premier jour du monde : sa voix pénètre un nouveau Cahos, & s'en fait obéir. La Création & la Résurrection des morts sont des actes de la même Puissance, & de la même souveraineté. Dieu n'a rien qui le distingue plus, que de tenir dans ses mains les clefs de l'Enfer & du Sépulcre. Mais en donnant une preuve si éclatante de son Pouvoir, il en donné une pareille de son humilité. Beau caractère du Sauveur ! Il demande à Dieu la résurrection de Lazare, & l'obtient ; mais il publie à toute la Terre, que c'est au Père qu'il en est redevable. Il s'approche du sépulcre, dit à haute voix, & en présence de tous ceux, qui sont témoins de ce grand miracle : *Père, je vous rends graces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je sçavois bien que vous m'exaucez toujours ; mais je dis ceci à cause du monde, qui est présent, afin qu'ils croient que c'est vous, qui m'avez envoyé.* Qu'à cette vuë l'Orgueil descende dans

Jean
XI, 41.
42.



dans le sépulcre, d'où Lazare va sortir. Vous êtes fiers, Hommes mortels: vous, vils esclaves des faisons, des évènements, des maladies, & ce qui avilit bien davantage votre condition, vous vils esclaves des passions animales: vous êtes fiers de la Puissance, que Dieu vous a donnée, d'ôter, quand il vous plait, la vie à vos semblables, vous, qui ne sauriez la donner à un vermisseau; & Jesus est humble, au milieu d'une Puissance, qui force les barrières du sépulcre, qui commande à la Mort, & qui s'en fait obéir. Réglez, mon Sauveur, réglez, vous en êtes digne; digne par vos incomparables vertus; digne par votre profonde humilité. C'est à vous qu'il appartient *de porter un nom au dessus de tout autre nom, & à l'ouïe duquel tout fléchisse les genoux, au Ciel, sur la Terre, & dessous la Terre.* Nous les fléchissons en votre présence. Daignez-nous accorder votre puissante intercession. Nous ne vous demandons pas de ressusciter des morts; mais de nous guérir de nos vices. Brisez les liens, qui nous y attachent. Fortifiez ceux qui nous attachent à vous; & que votre Charité nous serre si étroitement, que nous ne vivions plus que pour vous, qui êtes mort & ressuscité pour nous. Amen. SER-

SERMON XIII.

sur S. Jean XI. v. 23. 24.

*Jesus lui répondit; Marthe, votre Frère
ressuscitera. Je sai, lui dit Marthe, qu'il
ressuscitera au tems de la résurrection, au
dernier jour.*

Jusques ici, M. F., l'on n'a vû, dans l'Hi-
stoire sacrée que nous expliquons, que
des spectacles tristes & affligeans. La-
zare est mort & couché dans le sépulcre:
Marthe & Marie sont dans les pleurs: les Di-
sciples de Jesus Christ dans la crainte, & s'at-
tendent plutôt à mourir avec lui par les con-
spirations des Juifs, qu'à voir arracher du
sépulcre un homme de bien, que la mort
venoit d'enlever. Jusques ici nous n'avons
vû que des exemples de foiblesse & des mi-
sères humaines, mais dans mon Texte le spe-
ctacle commence à changer. L'espérance
succede à la crainte: les idées de la Mort s'ef-
facent par celles de la Vie & de la Résurre-
ction, qui commencent à s'élever dans les
ames. Nous avons vû, dans les paroles qui
précèdent mon Texte, Marthe concevoir un
rayon

rayon d'espérance à la vuë de Jesus présent. Car après lui avoir dit; *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon Frère ne fût pas mort*, elle ajoute aussi-tôt; cependant tout mort qu'il est, vous pourriez lui rendre la vie; *Car je sai que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Le Seigneur ne lui ôté point cette espérance, mais il ne la confirme pas entierement. *Marthe*, lui dit-il, *votre frère ressuscitera.* Cette réponse ne satisfaisoit pas à tous ses desirs; *Je le sai bien*, repliqua-t-elle; *Je sai qu'il ressuscitera au dernier jour.* La promesse de Jesus; *Votre Frère ressuscitera*: c'est mon premier point. La Foi de Marthe; *Je sai qu'il ressuscitera au dernier jour*: c'est mon second point. Arrêtons-nous au premier. Méditons la promesse du Sauveur; & veuille le Seigneur que cette précieuse semence tombe aujourd'hui dans un bon terroir, où elle porte les fruits de l'espérance & des bonnes oeuvres. Je vais traiter mon sujet par réflexions.

I. La première, qui se présente à mon Esprit, c'est le caractère éclatant de vérité, qui paroît dans cette conversation du Sauveur avec Marthe. Je ne me lassé point de
vous

vous faire remarquer ces traits édifiants dans une Histoire, qui suffiroit toute seule pour montrer, & la mission divine de J. Christ, & la certitude de la Religion Chrétienne. S. Jean est un Historien fidèle, qui raconte, & ce qu'il a ouï, & ce qu'il a vû. Tout le montre, jusqu'aux moindres circonstances. Jesus va ressusciter Lazare: c'est son dessein. Marthe lui témoigne, qu'elle est persuadée, qu'un aussi grand miracle n'est point au dessus de son Pouvoir, parce que rien n'est impossible à Dieu, & que J. Christ en obtient tout ce qu'il veut. Quelle réponse auriez-vous fait faire à Jesus? Elle ne peut manquer de venir dans l'esprit d'un homme, qui veut vanter la puissance de son Maître, & qui fait par sa propre expérience, le pouvoir qu'ont sur nous les loüanges, qu'on nous donne. Vous auriez fait dire à Jesus: „Il „ est vrai, je puis tout auprès de Dieu, & je „ vai vous le montrer, en ressuscitant vôtre „ Frère. Marthe, je vai seconder vôtre Foi, „ & rendre la vie à vôtre Frère. „ C'est la réponse naturelle. Si l'Evangeliste l'avoit mise dans la bouche du Seigneur, je n'y trouverois rien à redire. Au contraire. Il semble que c'est ainsi qu'il falloit le faire parler.

N

Il

Il auroit répondu à l'intention de Marthe. Il n'auroit rien avancé, que ce qu'il alloit exécuter. Mais au lieu de cela il lui dit, que *son Frère ressuscitera*. Il la renvoye, ou paroit la renvoyer, à la résurrection des Justes. Je demande à tous ceux, qui lisent cette divine Histoire, si cette réponse est celle qu'ils auroient mise dans la bouche de Jesus Christ, s'ils l'avoient fait parler, & si l'on peut penser vrai-semblablement que S. Jean l'ait prêtée au Sauveur.

Seconde réflexion. D'où vient que le Seigneur fait à Marthe une réponse, qui n'a rien de précis, & qui n'annonce point la grace, qu'il veut lui faire? Veut-il éprouver sa Foi? Ainsi quand la Cananéenne lui dit; *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée du Démon*. Jesus lui répondit; *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël*; il ajouta: *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfans, & de le donner aux petits chiens*. Mais ce n'est pas ici une femme Cananéenne. Veut-il qu'elle le presse, qu'elle le sollicite? Quelquefois c'est la maxime des hommes. Ils font acheter les graces; mais ce n'est pas le cara-

Math.
XV,
22-26.

dit; *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée du Démon*. Jesus lui répondit; *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël*; il ajouta: *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfans, & de le donner aux petits chiens*. Mais ce n'est pas ici une femme Cananéenne. Veut-il qu'elle le presse, qu'elle le sollicite? Quelquefois c'est la maxime des hommes. Ils font acheter les graces; mais ce n'est pas le cara-

caractère du Seigneur, il ne demande qu'à les répandre. *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés & chargés, & je vous soulagerai. Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, & qu'il boive.* Veut-il la tenir en suspens, & lui faire mieux sentir le prix de son bonheur, en la surprenant? Non encore. Nous allons voir que Jesus Christ s'explique bien. Qu'est-ce donc? Le Seigneur voit son affliction, & il commence par lui rappeler la mémoire de la résurrection des Justes.

„ Pourquoi pleurez-vous? Pourquoi tant
 „ d'affliction? Ne savez-vous pas que vôtre
 „ frère ressuscitera? Cela vous suffit, & doit
 „ vous suffire, sans prétendre que je deman-
 „ de à Dieu un prodige. „

Math.
 XI, 28.

Troisième réflexion. Cette sainte Femme avoit insinué à Jesus, qu'elle voudroit bien, que le Seigneur rendit la vie à son frère. Dieu la lui rendra, répond Jesus, quand il la rendra à tous les Fidèles. Belle leçon pour nous! Dans nos afflictions, dans nos allarmes, lorsque des personnes, qui nous sont chères & nécessaires, sont en danger de nous être enlevées, & qu'il semble qu'il n'y a plus qu'une Résurrection, qui puisse nous

les rendre; ne demandons jamais à Dieu de miracles. Reconnoissons qu'il les peut faire; mais reposons-nous sur sa Sageſſe & sur ſa Bonté, contens de favoir, qu'il y a une Réſurrection immortelle. J'entre dans la chambre d'un malade; j'entens les cris douloureux des Enſans, qui voyent leur Père mourant, d'une Epouſe, qui n'attend plus que les derniers ſoupirs de ſon Epoux, d'un Père, d'une Mère, qui ont placé toute leur affection dans un Enfant, qui en eſt digne, & qui le voyent entre les bras de la mort. Ils voudroient que le Sauveur, qu'ils appellent à leur ſecours, demandât à Dieu, que changeant tout d'un coup tout l'ordre des cauſes ſecondes, il rendit le Père aux Enſans, les Enſans au Père, l'Epoux à l'Epouſe. *Je ſai*, diſent-ils à Jeſus, *que vous n'avez qu'à le demander à Dieu, & que Dieu vous l'accordera.* Je loüe vôte Foi; mais contentez-vous de la réponſe du Sauveur; *Marthe, vôte frêre reſſuscitera.* Avez-vous plus de mérite qu'elle? plus de foi? plus de vertu? plus d'amour pour Dieu & pour vôte Rédempteur? Sans rien fixer à celui qui eſt l'Arbitre puiffant & bon de nos deſtinées, qui tient nos jours dans ſa main, & qui a
borné

borné le cours de nos années, pensez au grand jour, où le monstre dévorant de la mort vomira sur le rivage du sépulcre ceux qu'il avoit engloutis, & dites-vous à vous mêmes; mon Père, mon Epoux, *mon Frere ressuscitera.*

Quatrième réflexion. C'est là la grande consolation du Fidèle. Non, il n'y a que la Religion, qui nous ouvre des sources de consolation solide, parce qu'il n'y a qu'elle, qui nous ouvre des sources d'espérance. Oh! que c'est un beau mot, que celui de S. Pierre; *Beni soit Dieu, qui nous a fait revivre, selon la grandeur de sa miséricorde! Il nous a donné par la résurrection de J. Christ l'espérance d'une vie immortelle, c'est à dire, d'être les héritiers de ces biens incorruptibles, qui ne peuvent ni changer, ni fêtrir.* Voilà l'espérance qui soutient. Toutes celles du monde ne vous offrent que des objets fragiles & mortels: celle-ci seule subsiste, & me fait entrer dans le sépulcre en triomphant. Malheureux, pourquoi faites-vous la guerre à la Religion? Pourquoi voulez-vous m'arracher une si douce espérance? Laissez-moi ces agréables idées, qui soulagent toutes mes

¹Pier.
I. 3.

misères. Vous voulez, dites-vous, nous détromper, nous délivrer de ces craintes, qui altèrent le repos de nos jours, qui versent de l'amertume & du fiel dans nos plaisirs, qui nous troublent jusques dans nos Festins, qui nous épouvantent dans le sommeil, & qui nous empêchent de jouir d'une vie, qui s'envole. Examinons cette belle raison. C'est la seule, que puissent alléguer les Libertins, pour autoriser, non leur impiété, mais leur affectation à la répandre. C'est donc par charité qu'ils veulent nous persuader, qu'il n'y a ni immortalité des ames, ni résurrection des corps. Ils ne veulent pas que nous nous privions du présent, pour obtenir des biens à venir, qui n'arriveront jamais. Voyons donc ce que nous ôte l'espérance de la Résurrection.

I. Nous interdit-elle les plaisirs innocens de la vie? Non: la Religion ne les défend point. L'oeil, que J. Christ veut que l'on arrache, est celui d'une Convoitise pernicieuse, qui entraîne les hommes dans des actions, qui les couvrent d'infamie, & qui les rendent le mépris des autres: la main, que J. Christ veut que l'on coupe, est celle, qui

qui se fouille de fang & de rapine, & qui est un instrument d'avarice ou de violence; & sied-il bien à l'homme d'avoir des mains si malaisantes? La langue, que J. Christ voudroit, que l'on s'arrachât, (il n'en parle pas, mais je puis bien l'ajoûter,) est celle, qui est pleine de fiel & d'amertume, qui sème la discorde, & qui lance des traits malins sur des innocens. Cette Langue mérite-t-elle d'être conservée? Et l'Homme, la Société, perdront-ils beaucoup, si on lui donne un frein? La Modestie attire-t-elle sur nous l'Envie des autres, & nous livre-t-elle à leur Haine? L'Humilité blesse-t-elle l'orgueil des autres hommes, & les irrite-t-elle contre nous? L'Humanité & la Miséricorde ravagent-elles le monde, en font-elles un Théâtre de fang & de carnage? La Charité fait-elle des malheureux? La Tempérance attire-t-elle ces maladies cruelles, qui arrachent à l'homme impatient des malédictions contre le jour de sa naissance? Les bonnes oeuvres traînent elles les hommes au supplice? Est-ce pour elles que l'on a bâti des Prisons & des Cachots, dressé des Gibets? Pourquoi donc, Libertins, faire la guerre à la Religion, & tâcher d'arracher des coeurs l'espérance de la



Résurrection & de l'Immortalité? Quel mal vous font-elles? Ici le zèle de Dieu me faisoit. Je vois d'où vous descendez. Vous faites les oeuvres de vôtre Père, & semblables aux Démons, dont vous suivez les principes, vous voudriez entraîner tout le Genre Humain dans vôtre crime, & dans vôtre misère. Je n'établis pas la vérité contenuë dans mon Texte, parce qu'elle appartient au Sermon suivant, où j'examinerai sur quels fondemens Marthe répond à Jesus; *Je sai que mon Frère ressuscitera au dernier jour.*

V. Passons à ma dernière réflexion : car je dois ménager vôtre attention dans ces jours rigoureux. Je reprends cet excellent mot de S. Pierre: *Beni soit Dieu, qui nous a fait revivre selon la grandeur de sa miséricorde! Il nous a donné par la résurrection de J. Christ l'espérance d'une vie immortelle; c'est à dire, d'être les héritiers de ces biens incorruptibles, qui ne peuvent ni changer, ni flétrir.* Nous naissons mortels; &, je l'ai dit quelquefois, ce seroit le comble des maux, si des hommes pécheurs & vicieux ne faisoient pas, qu'il est ordonné à tous les hommes de mourir une fois. Bon Dieu! que devien-

viendrait le monde! Mettez-moi le pouvoir & l'immortalité dans un homme méchant: (& qu'il le deviendrait aisément, s'il ne craignoit pas la mort!) & vous verriez alors quel déluge de maux inonderoient le monde. L'Immortalité n'est bien placée qu'avec l'Innocence. Je dis donc; nous naissons mortels, & cependant nous aimons la vie avec une passion infinie. Ce désir n'a rien que de naturel & de raisonnable. Il est inséparable d'une Créature qui pense. Comment donc la consoler de cette perte? Faut-il lui dire, que la mort est nécessaire, inevitable? Quelle ressource! En suis-je moins malheureux, pour l'être nécessairement? Faut-il lui dire, que la vie est un présent, que la Nature lui a fait, & qu'elle est aussi libre de le reprendre, qu'elle a été libre de le donner? Cela est plus raisonnable, mais cela ne satisfait point. O Nature si généreuse, si magnifique, si libérale, pourquoi m'ôter un bien, que vous m'avez donné? Est-il d'une grande Ame de reprendre ses présens? Est-il d'un Etre sage de détruire ce qu'il a fait? Pourquoi me tirer du néant, pour m'y faire rentrer si tôt? Y a-t-il là de la consolation? Un autre Philosophe me dit; la vie est si pleine de

misères, qu'on est heureux d'avoir un asyle, qui nous en mette à couvert. Là je suis à l'abri de la puissance des hommes, & de celle de la Fortune. La fureur persécutrice est obligée de s'arrêter là; j'en conviens. Mais quel asyle que l'anéantissement. Si j'avois la vie & le sentiment, le tombeau seroit un asyle; mais en est-ce un pour celui, qui n'a plus ni vie, ni sentiment. O Philosophes! vous êtes des Consolateurs vains & facheux. Est-ce me consoler de mes maux, que de me détruire? Voici la véritable, l'unique, la solide consolation: *Martbe, ton frere ressuscitera.* Je ne sai d'où cela vient; mais les Syriens ont un mot, qui exprime, & la consolation, & la résurrection, & l'un est mis pour l'autre dans leur Version dans cet endroit ci. Ils ont fait dire à J. Christ: *Ne pleurez point, Dieu tient les Ames des Fidéles dans sa main, & une résurrection bienheureuse les délivrera du tombeau.*

Voilà la grande & l'ineffable consolation, & comme s'exprime S. Paul, l'éternelle consolation du Fidèle. *Veuille le Seigneur Jesus*, disoit-il aux Theffalonitiens, *& Dieu notre Père, qui nous a aimés, & qui nous a donne,*

²Theff
II, 16.

Jesus, disoit-il aux Theffalonitiens, *& Dieu notre Père, qui nous a aimés, & qui nous a donne,*

donné, par sa grace, une consolation éternelle,
Et une espérance si avantageuse, consoler vos
coeurs, Et vous affermir en toute sorte de bon-
ne Doctrine, Et de bonnes oeuvres! Que je
 rends graces à mon Dieu & à mon Sauveur,
 de nous avoir révélé, ou plutôt d'avoir mis
 en *evidence la vie Et l'immortalité par l'Evan-*
gile; de nous avoir appris, que ceux qui
 meurent en J. Christ, ne périssent pas; que
 cette vie, qui semble s'évanouir, est suivie
 d'une vie cachée avec J. Christ en Dieu, Coloff.
 Et que lorsque J. Christ apparoitra, nous III, 3.4.
 apparoitrons aussi avec lui en gloire; que la
 mort, qui met entre nous une séparation in-
 finie, ne fait que réunir nos Esprits avec
 Dieu; que l'Empire du Seigneur s'étend
 jusques dans le sépulcre; que son pouvoir y
 pénètre, que sa voix s'y fait entendre, &
 s'en fait obéir. Voilà la consolation éternelle.
 Les autres sont passagères. Ce sont des re-
 mède, qui appaisent pour un moment la
 douleur, mais qui ne guérissent pas le mal.
 Celui-ci le termine pour toujours. La rai-
 son en est facile à découvrir; c'est que Dieu,
 en brisant ce tabernacle de terre, que le tems
 & les maladies détruisent, ne m'a pas préparé
 un autre tabernacle de terre, aussi fragile que
 le

²Cor. I. le premier. Il m'a préparé *une maison éternelle dans le Ciel; maison, qui n'est point l'ouvrage de l'homme.* Il faut que toutes les afflictions cèdent, que les larmes tarissent à l'ouïe de cette parole du Sauveur; *Martbe, ton frere ressuscitera.* Il faut laisser aux Payens, ou aux Incrédules, les afflictions inconsolables, ou les consolations froides & impuissantes, & nous souvenir de ces excellentes paroles de l'Apôtre: *Je ne veux point, M. F., que vous soyez dans l'ignorance sur le sujet de ceux qui dorment, afin que vous ne vous affligiez point comme les autres, qui n'ont point d'espérance. Car si nous croyons que Jesus est mort, & qu'il est ressuscité, nous devons croire aussi, que Dieu ressuscitera par Jesus Christ ceux qui sont morts, & qu'il les assemblera avec lui.* Dieu veuille nous faire la grace de profiter de ces réflexions; qu'elles soyent présentes à nos esprits, & qu'elles servent à adoucir nos maux, ou même à en tarir la source, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu, de nous introduire dans le séjour de sa Gloire. Amen.

¹Theff.
^{IV, 12.}
^{13.}

SERMON XIV.

sur S. Jean XI. v. 24.

Marthe répondit à Jesus; je sai que mon Frère ressuscitera au dernier jour.

Voici un Article de la Foi Chrétienne, qui est bien ancien. Que dis-je de la Foi Chrétienne? Il ne lui appartenait pas. Elle nous en instruit. Mais les anciens Juifs le croyoient & l'enseignoient de même.

D'abord la résurrection des morts, au moins la résurrection des Justes, est un article de l'ancienne Foi. Cela est clair par le témoignage de Marthe. *Je sai que mon frère ressuscitera au dernier jour.* On croyoit donc dès lors la résurrection, & on en savoit le tems comme nous; on savoit qu'elle arriveroit à la fin du monde, au dernier jour.

Peut-être s'imaginera-t-on, que Marthe avoit appris cette doctrine de J. Christ; mais elle n'en parle pas comme d'une vérité, qu'il lui eût enseignée, & d'ailleurs l'Evangile nous apprend, que c'étoit une Doctrine des Phariséens.

Ar. rifsens. Jéfus Chrifl n'enseignoit guéres ce
 XXIII, qui étoit inconnu, ou ce qui étoit conteflé;
 8. & ce n'eft que par occafion que J. Chrifl en
 Math. & ferme la bouche aux Sadducéens.
 XXII,
 31-32.

En effet remontons aux tems, qui ont
 précédé J. Chrifl : on voit l'Eglife Judaïque
 pleine de cette efpérance : on voit les ex-
 ploits & les triomphes de cette Foi. Lifez
 la belle hiftoire des Machabées : écoutez un
 de ces martyrs, *expirant dans la Foi*, comme
 Heb. s'exprime S. Paul, tenir ce discours à fon
 XI, 13.
 2Mach. bourreau; *Scelerat, tu nous ôtes la vie préfente;*
 VII, 9. *mais le Roi du monde nous reffuscitera dans la*
réfurrección de la vie éternelle, nous, qui mou-
rons pour fes Loix.

Telle étoit la foi de l'Auteur de l'Ecclé-
 fiaftique plus ancien que les Machabées, (*)
 & affez proche du tems de la Captivité, &
 des derniers Prophètes, comme il eft dit
 dans (**) la Préface. Il parle d'Elie, dont il
 fait l'éloge. *Heureux, dit il, font ceux, qui*
 Eccl. *ont fes vertus & qui font morts dans l'amour*
 XLVIII,
 II. *de Dieu; car nous vivrons auffi.* Ce n'eft
 point

(*) L'Auteur avoit mis en marge : *Cela n'eft pas fort certain. Voyez les Tables des Sacrificateurs.*

(**) Voyez Eccléfiast. Préface v. 2.



point une Foi nouvelle dans l'Eglise Judaïque. Elle est attestée par les saints Hommes, qui ont précédé de plus de trois siècles la naissance du Sauveur. D'où l'avoient-ils prise, que des Prophetes? Avoient-ils d'autres Docteurs? Pouvoient-ils l'emprunter des Philosophes Payens, qui ne l'ont jamais connue, & avec lesquels les anciens Juifs n'avoient point encore de commerce; car l'Auteur de l'Ecclésiastique est plus ancien que la Monarchie des Grecs, & que les Conquêtes d'Alexandre.

Remontons donc aux Prophetes, & ne craignons pas de nous tromper avec les Guides, que nous suivons. Déjà l'Auteur divin de l'Epître aux Hébreux, parlant de la Foi, dans le Chapitre onzième, parle évidemment de la foi de la résurrection des morts; ou si vous voulez de cette foi, qui nous fait *envi-*
sager Dieu, comme le rémunérateur de ceux,
qui le cherchent. Il parcourt tous les Ages, depuis Abel le juste jusqu'au tems de la persécution d'Antiochus. Il soutient que tous ces hommes divins, *dont le monde n'étoit pas*
digne, n'ont exercé de si hautes vertus, que par l'espérance & la foi de la résurrection.

Heb.
XI, 6.

ibid.
v. 38.

Il n'y a point de difficulté la dessus. *Tous*
 Heb. *ceux là ayant obtenu témoignage par la foi,*
 XI, *n'ont point encore reçu la promesse, Dieu ayant*
 39-40. *pourvû quelque chose de meilleur pour nous,*
afin qu'ils n'arrivassent point à la perfection
sans nous. Cet endroit est un peu obscur;
 mais la conséquence que j'en vais tirer est
 claire. *La perfection, ou la consommation,*
 c'est la *résurrection bienheureuse*, à laquelle
 ces anciens Martyrs ne parviendront point
 avant nous. C'est là la promesse, c'est l'hé-
 ritage, qu'ils n'ont point encore reçu; &
 c'est pourtant à celui-là qu'ils ont aspiré, &
 c'est ce qui les a rendus invincibles.

Mais où avoient-ils pris cette foi, cette
 persuasion, cette espérance? Ce n'est point
 dans la Raison humaine. Elle se taît sur l'ar-
 ticle de la Résurrection. Elle parle bien sur
 celui de l'Immortalité de l'Âme. Les Phi-
 losophes ont dit d'excellentes choses là des-
 sus; mais cet Oracle est muet sur la résurre-
 ction des corps. Que dis-je? Elle ne garde
 pas seulement le silence. Elle murmure, elle
 conteste, elle fait des difficultés, & ce n'est
 pas elle, qu'il faut consulter sur cette vérité.
 L'Eglise Judaïque ne l'avoit pas tirée de là.
 C'est

C'est donc de l'ancienne Révélation. Et en effet je trouve que nos Savans dans la Littérature Judäique, (*) nous apprennent ce mot d'un célèbre Docteur; *qu'il n'y a point de Chapitre dans l'Ecriture, dans lequel il ne soit fait mention de la résurrection des morts, bien que nous ne puissions pas toujours le pénétrer.* Et c'est aussi ce qui a fait dire à un Docteur Chrétien, expliquant le Symbole; *que si quel-*

Ruffin.

.doh
II

qu'un veut s'instruire a fond de la gloire de la résurrection, & de la grandeur des promesses de Dieu, il les trouvera indiquées presque dans tous les Volumes du l'Ecriture.

Je ne m'étendrai pas sur cette matiere. Il faudroit parcourir la Loi, les Prophetes, & les Pseaumes. Je ne veux faire attention qu'au premier Oracle du monde. Je trouve la résurrection des morts annoncée en même tems que la mort même. La promesse de la résurrection est aussi ancienne que la menace de la mort. Il n'y a point d'exagération. Dites-moi, M. F., que veulent dire ces mots; *La posterité de la femme brisera la tête du serpent.* Expliquez-moi cet Oracle sans la

Gen
III, 15.

résur-

(*) Apud J. Gerard. De Resurrect. mort. p. 706.

résurrection des morts, sans une bienheureuse immortalité pour les Justes?

Qu'est-ce que *cette posterité de la femme*? C'est J. Christ selon les uns, c'est l'Eglise selon d'autres, mais l'Eglise avec son Chef, qui est J. Christ. Qu'est ce que *la tête du serpent*? N'est-ce pas son règne, son empire? Quel est cet empire du Diable? N'est-ce pas la mort selon S. Paul? *Jesus est mort*, dit il, *afin que par sa mort il déruisit celui qui avoit l'empire de la mort, c'est à savoir le Diable.* Satan, sa tentation, & le péché, qui la suivit, avoient introduit la mort. L'Homme y fût assujetti par là. L'Oracle promet donc à l'homme pécheur sa délivrance, la victoire sur son ennemi. Où la trouverez-vous, si vous ne la trouvez pas dans la résurrection des morts?

Voulez-vous un autre Commentaire du même Texte, qui prouve la même vérité? L'Apôtre explique le passage du Ps. CX. *Il faut qu'il règne, c'est le Messie, jusqu'à ce que Dieu lui ait mis tous ses ennemis sous les pieds. Mettre l'ennemi sous les pieds, lui briser la tête*: Remarquez comme ces expressions sont parallèles. Or l'Apôtre a conclu de là la vérité,

rité, la certitude de la résurrection des morts, parce que la mort est l'ennemi de J. Christ, celui de ses ennemis, qui subsistera le dernier, qui ne doit être détruit qu'au dernier jour, où elle fera mise sous ses pieds.

Jugez par cet échantillon de ce qu'on pourroit trouver dans la Loi, & dans les Prophetes, pour établir la résurrection des morts. Je ne le remarque, que pour faire voir, que c'est de ces sources que l'Eglise Judaique l'avoit puisée, & ce qui fait dire à Marthe; *Je sai que mon Frère ressuscitera au dernier jour.*

Je conclus donc 1. que l'Eglise n'a jamais été sans cette Vérité capitale, fondamentale. Et en effet l'Eglise n'a pu subsister sans elle. Elle en est la base inébranlable, parce qu'elle l'est de l'espérance, & que l'espérance l'est de toutes les vertus. Vous ne le croiriez pas peut-être, parce que les termes vous présentent un autre sens; mais cela est vrai. Que croyez-vous que veulent dire ces mots du Chapitre XI. de l'Epitre aux Hébreux? *L'Ecriture rend ce témoignage à Enoch, d'avoir été agréable à Dieu. Or il est impossible, de lui être agréable sans la Foi. Etre agré-*

Heb.
XI, 5. 6.

ble à Dieu; c'est faire ce qui lui est agréable, le servir & l'honorer constamment: c'est marcher avec Dieu, expression, que les Interprètes Grecs ont renduë par être agréable à Dieu, & c'est là dessus que l'Apôtre dit, qu'il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi. Cela veut dire, qu'il est impossible d'honorer Dieu, de le servir constamment, si l'on n'espère pas en lui, si l'on n'attend pas de lui une immortalité; Car il faut, comme l'ajoute l'Apôtre, que celui qui s'approche de Dieu; c'est à dire, celui qui l'honore, croye qu'il y a un Dieu, & qu'il récompense ceux qui le cherchent. Ainsi cette parole de l'Auteur divin de l'Épître aux Hébreux prouve ce que je disois, que la Foi de la résurrection & de la vie éternelle, est la foi de tous les tems, puisqu' Enoch, dont il allégué l'exemple, a précédé le Deluge.

Je conclus en 2. lieu, qu'il faut être bien endurci, bien incrédule, pour douter aujourd'hui sur un Article, dont la foi est aussi ancienne que la Religion, & que le monde; quoiqu'elle ait été depuis le commencement éclaircie & confirmée par le concours de tant de lumieres & de preuves, scellée par le témoignai-

moignage de J. Christ & de ses Apôtres, par leur sang & par celui de tous les Martyrs. Je sai bien, que nous faisons profession de croire *la résurrection des morts & la vie éternelle*; mais peut-être qu'au milieu des clartés de l'Evangile, il y a peu de personnes, qui pourroient dire avec sincérité cette parole de Marthe, prononcée à la naissance de l'Evangile: *Je sai que mon Frère ressuscitera au dernier jour.* Je vois bien, qu'elle a dans l'esprit les belles paroles de Job; *Je sai que mon Rédempteur est vivant, qu'il demeurera le dernier sur la terre & qu'après que les vers auront rongé ma peau, je verrai Dieu de ma chair, & mes yeux le verront.* Mais elle ne parle pas seulement comme lui, elle parle comme un Apôtre, après la résurrection de J. Christ, après la descente du S. Esprit, après que *Jesus Christ a été déclaré Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sanctification, par la résurrection d'entre les morts.* Elle va déjà de pair avec S. Paul: *Je sai à qui j'ai cru, & qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à cette journée là; c'est la dernière journée.* Sainte Femme, votre Foi est grande. Vous unissez les deux bonheurs du Fidele. Vous avez *celui d'avoir cru, & d'avoir*

Job
XIX, 25.
26. 27.

Rom.
I, 4.

d'avoir vû ; car vous avez vû la résurrection de vôtre Frère , & celle de vôtre Sauveur. Vous avez celui d'avoir crû , sans avoir vû ; car avant ces deux merveilles, ces deux résurrections, vous dites ; *Je sai que mon Frère ressuscitera*. Rougissez, Esprits flottans à tout vent de Doctrine, à tous les doutes, qui agitent l'Esprit humain. Rougissez de vôtre peu de foi, ou plutôt de vôtre incrédulité. D'où vient cela? Je veux en indiquer les pernicieuses sources.

I. Cela vient de ce qu'on ne médite pas sur les preuves divines de la Religion, qu'à peine l'on connoît, dont on fait à peine les premiers élémens. Jamais siècle n'eût tant de bons Livres ; jamais on ne mit dans un plus grand, dans un plus beau jour, les caractères divins de l'Evangile. Jamais on ne mêla plus de ces agrémens vifs & attirans, qui plaisent nécessairement à l'Esprit, avec la force & la solidité des preuves. Tout est plein de secours pour la Foi. Mais ce ne sont pas là nos lectures. Où est l'agréable pour nous, où est l'intéressant? C'est où nôtre curiosité est amusée, où nos passions trouvent à se divertir. Mais les Livres, qui instruisent, qui nourrissent l'Ame ; ce ne sont pas là

là nos Livres. Et de là vient que les Vérités de la Religion ne s'impriment pas dans le coeur. Elles ne font que dans la superficie de l'Ame, où les ont placées les premières instructions de l'Enfance. Ce sont ces plantes qu'on a mises dans un terroir sec & ingrat; & que l'on ne cultive plus. Elles ne croissent point, elles sont sans fruit, elles périssent.

II. La seconde source de l'Incrédulité, ou d'une Foi douteuse & superficielle sur la matière de la Résurrection & de l'Immortalité, ce sont les discours profanes, les discours libertins de tant de gens, qui étant sans Dieu dans le monde, n'y peuvent être que sans espérance. Voilà sans mentir des Docteurs, qui portent un beau caractère de vérité. Il faut bien leur prêter l'oreille. Ce sont des modèles de vertu, des Esprits dégagés des sens. Ils sont saints, justes, chastes, tempérans, modestes, charitables, officieux, généreux, libéraux, magnanimes. Ne sont-ce pas là les vertus des Athées & des Incrédules? Il ne leur manque plus, pour ressembler tout à fait aux Prédicateurs de la résurrection, à nos Apôtres, à nos Martyrs, que de répandre courageusement leur sang pour délivrer le monde de l'onéreuse, de l'insup-

portable superstition, des craintes accablantes de l'Enfer, des vaines illusions de la vie éternelle. Courage, Esprits forts, ne démentez pas vôtre nom, & vôtre caractère; poussez, au moins quelques uns de vous, la constance & la fermeté, jusqu'où l'ont poussée ces Esprits crédules, ces Esprits foibles, nos Martyrs & nos Apôtres. Mourez pour l'Incrédulité, comme ils sont morts pour la Foi; ou du moins faites-nous voir l'Athéisme & l'Incrédulité honorés, régnants depuis le commencement du monde; comme je vous ai fait voir toute à l'heure la foi de la résurrection établie à la naissance des siècles, & comme je pourrois vous la montrer passant jusqu'à nous dans des livres, qui n'ont pû être faits par J. Christ & par ses Disciples.

Troisième source de l'Incrédulité: c'est que la Foi engage à de grands devoirs, que ces devoirs ne s'accordent pas avec les passions, & que la complaisance que l'on a pour ses passions & l'éloignement pour ces devoirs, nous fait regarder la résurrection des morts & l'immortalité, comme un asyle, où il y a plus à perdre, qu'à gagner, plus à craindre qu'à espérer. Nous croyons là dessus pour l'ordinaire à proportion que nous sommes

mes

mes gens de bien. Je fers Dieu fidèlement, je m'attache à lui obéir, j'ai une bonne conscience: Raifons fortes, pour croire la réfurrection des morts. Je ne faurois même me dispenser de la croire; car comment me perfuader, qu'un Dieu bon, misericordieux, laiffe périr ceux qui l'honorent? Cela est entré dans l'Esprit de tous les hommes. De là les diverses Religions, où les divers Cultes rendus à la Divinité. Mais je me livre à mes passions, je viole les Loix, que la Religion me prescrit; je vieillis dans ces habitudes: Raifons fortes pour rejeter une Immortalité. Dans cette situation tous les petits raisonnemens des Libertins font des preuves. Leurs infipides, leurs froides railleries, font d'excellents mots, des sentences dignes d'être gravées sur le marbre; mais plus faciles à graver dans un Esprit, gagné, séduit par le Coeur.

Voilà, M.F., les sources de l'Incrédulité. Ne nous abandonnons jamais à de mauvaises habitudes, renonçons aux vices, pratiquons les vertus Evangelique, & nous verrons nôtre coeur plus disposé à croire; car le coeur n'a guères moins de part à la Foi, que l'Esprit.

Dieu veuille nous en faire la grace.

Amen.

O 5

SER.

SERMON XV.

sur S. Jean XI. v. 25.

Jesus lui dit; je suis la Résurrection & la Vie. Qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra; & quiconque vit & croit en moi, ne mourra jamais.

Le Fils de Dieu se donne ici, M. F., deux grands attributs. *Je suis la Résurrection & la Vie.* Il est l'un & l'autre à l'égard de ceux qui croient en lui: la résurrection pour ceux, qui sont morts. *Qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra;* la vie pour ceux, qui vivent encore: *Qui conque vit, & croit en moi, ne mourra jamais.* Voilà les biens de l'Évangile. En voici l'Auteur, c'est J. Christ; *Il est la Résurrection & la Vie.* A l'égard de la condition, c'est la *Foi.* C'est à la faveur de cette condition, que les morts ressuscitent, & que les vivants ne meurent jamais. S'il y a quelque endroit de l'Évangile, qui puisse être appelé *la perle de grand prix*, le voici. Heureux celui, qui la possède, qui la garde, dans le trésor d'une Ame pure & fidèle! Dût-il l'avoir acquise,

au

au prix de tout ce qu'il y a de grand, de beau dans le monde. C'est le sentiment de celui qui l'avoit trouvée. *Il fouloit tout aux pieds, & regardoit toutes choses, comme des baleiures, en comparaison de la connoissance de J. Christ, de la vertu de sa Résurrection, & de la communion de ses souffrances.* Je me borne aujourd'hui aux premières paroles de mon Texte, & je ne considérerai que ce que dit J. Christ; *Je suis la Résurrection & la Vie.*

Philip.
III, 8.

Je n'ai que faire de parler ici de la Résurrection des morts, de la manière dont elle se doit faire, du tems où elle doit arriver, des qualités des corps ressuscités & immortels, de la nature de la vie éternelle. Renvoyons un ample examen de ces Vérités aux occasions, où nous les expliquons dans nos *Catechismes*. Ce qu'il y a d'important & ce qui est de ce lieu, c'est de savoir que *Jesus est, & comment il est la Résurrection & la Vie éternelle.* L'expression du Seigneur est surprenante, & je ne tai s'il y en a dans l'Evangile, qui fasse mieux sentir la dignité infinie de sa Personne. S. Paul disoit; *Auquel des Anges a-t-il été dit? Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré.* Il veut montrer la su-

Hebr.
I, 5.

pério-

périorité du Fils de Dieu au dessus des Anges. Mais quel Prophete, quel Ange a jamais dit? *Qu'il étoit la Résurrection & la Vie.* Si Jesus n'étoit qu'un homme, il semble que ce langage seroit fastueux & superbe. J'aurois de la peine à y reconnoître l'humilité du Seigneur. Mais ne parlons pas de la Nature de J. Christ. Il s'agit de son pouvoir.

Il est bien certain, M. F., que ces mots; *Je suis la Résurrection & la Vie,* veulent dire; *Je suis l'Auteur de la Résurrection & de la Vie.* Cette maniere de s'exprimer est du stile de l'Ecriture. Ainsi l'Apôtre disoit:

1 Cor.
I, 30.

Il nous a été fait, de la part de Dieu, Sagesse, Justice, Sanctification & Rédemption: c'est à dire, qu'il en est l'Auteur. De même ailleurs:

Rom.
VIII,
10.

Si J. Christ est en vous, le Corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice; c'est à dire, l'Esprit est l'Auteur de votre vie & de votre résurrection. Cependant J. Christ a dit simplement; Je suis la Résurrection & la Vie: & ce qu'il y a de remarquable ici, ce n'est pas seulement ce que ce tour d'expression a de vif, de grand & de sublime, c'est la Vérité importante qu'il fait sentir, favoir que la Résurrection & la Vie

Vie émanent de Jesus Christ, comme de leur cause véritable & immédiate. La puissance qui les opère, lui est propre, & réside en lui. C'est ce qu'il est bon de remarquer, sans quoi cette parole du Fils de Dieu, ne seroit pas seulement une exagération; mais, s'il m'est permis de le dire sans blesser le respect infini que je lui dois, une espece d'usurpation & d'injustice faite à Dieu.

Les Prophetes ont fait des miracles, ils ont même ressuscité des morts. Les Apôtres l'ont fait; & l'on en a un exemple dans la résurrection d'*Eutyche*, à qui *S. Paul* rendit la vie. Mais aucun d'eux n'a jamais dit, & n'a jamais pu dire; *Je suis la Résurrection*. Pourquoi? C'est que la puissance de ressusciter les morts ne résidoit pas en eux. Ils n'étoient pas cause du miracle. Ils n'en étoient pas même les instrumens; ils en étoient plutôt les occasions. Dieu l'opéroit à leur prière, afin de justifier leur vocation, & de donner des préludes de la résurrection future. Mais à l'égard du Fils de Dieu, il agit par une puissance, qui lui appartient, qui lui est propre, parce que le Père *la lui a donnée*; car bien que Dieu le Père conserve
la

la souveraineté, & qu'à cet égard J. Christ
 Jean III, 35. *temoigne qu'il a reçu du Père tout ce qu'il
 possède, la puissance de donner la vie, qui est
 propre à la Divinité, lui appartient, comme
 un Don particulier. Serviteurs, quelque
 Grands que vous soyiez, voici ce qui vous
 distingue du Fils, ce que le Père n'a donné
 qu'à lui: Comme le Père a la vie en soi-même,
 Jean V, 26. *il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en soi-
 même; c'est à dire, d'être par lui même l'Au-
 teur de la Vie & de la Résurrection. En 2. lieu,
 J. Christ exerce cette puissance en Maître, &
 non en Serviteur; il en use selon sa volonté:
 Comme le Père ressuscite les morts & les vivi-
 fie, le Fils semblablement vivifie ceux qu'il veut.
 Voilà les privilèges, qui mettent le Fils de
 Dieu infiniment au dessus des Anges, des
 Prophetes & des Apôtres, quelque miracle
 qu'ils ayent faits. Ils n'ont point tiré d'eux-
 mêmes le pouvoir de rendre la vie aux morts.
 Ils ne les ont pas ressuscité, quand ils ont
 voulu. Ce qui distingue donc le Fils de Dieu,
 c'est qu'il use d'un bien, dont il est le Maître.
*Il a la vie en soi-même, & il vivifie ceux qu'il
 veut. Il n'est à cet égard au dessous du Père,
 que parce qu'il déclare, qu'il en a reçu le
 pouvoir. Je suis la Résurrection & la Vie.***

Appro-

Approfondissons un peu, M. F., cette vérité fondamentale de la *Religion Chrétienne*. *Jésus est la Résurrection & la Vie*, 1. parce qu'il est le *Fils de Dieu*; 2. parce qu'il est le *Médiateur & le Rédempteur des hommes*; 3. il est la *Résurrection & la Vie* uniquement, & à l'exclusion de tout autre.

Premier article. *Jésus est la Résurrection & la Vie*, parce qu'il est le *Fils de Dieu*. Il n'y a que Dieu, M. F., qui puisse donner la *Vie*. Considérez bien ce que c'est que la *Vie*. Il y a dans cette perfection des Créatures une excellence, qu'on ne sauroit assez admirer, & dans la puissance qui la donne une grandeur incompréhensible. *La Vie*, (je parle de la vie des êtres raisonnables,) la vie comprend la pensée, la connoissance, le sentiment, la liberté de ses actions, dirigée par une volonté propre, qui agit avec choix, & qui se détermine par des raisons & des motifs, qu'elle pèse & qu'elle examine. Vous n'y faites pas assez de réflexion. C'est la plus grande merveille de l'Univers. C'est à cette vue que je reconnois un Dieu; que je m'écrie saisi d'admiration: *Que ton nom est magnifique dans toute la terre!*

PC.
VIII,
10.

Je

Je me transporte au jour de la Création ; Dieu commande, & je vois le Chaos se démêler ; les parties confuses de la matiere, aller prendre la place qui leur convient ; la lumiere paroître ; la Terre sortir du fond de l'Abyme, ou des eaux qui la couvrent ; se revêtir de plantes ; se peupler d'animaux ; les Cieux, les Astres s'arranger ; la Machine de l'Univers recevoir l'admirable forme qu'elle conserve encore. Ce spectacle me remplit d'admiration. La sagesse & la puissance de l'Ouvrier m'étonnent. Mais quand je vois Dieu tirer l'homme de la poussiere, & animer cette poussiere, après l'avoir organisée, lui donner la vie, & lui donner un Esprit, qui pense, qui connoît son Auteur & ses merveilles, & qui, à la faveur de ses sens, aperçoit les objets, qui sont hors de lui ; à la faveur de sa Raison juge de ce que les sens ne peuvent découvrir ; à la faveur de sa Liberté dirige ses propres mouvemens : c'est alors que mon admiration change d'objet. Elle se retire des merveilles du monde, pour se donner toute entiere à un Ouvrage, qui les surpasse autant en excellence, que la pensée & la volonté sont au dessus de l'arrangement de la matiere, & des effets que cet ar-

ran-

angement produit. Le Prophete a raison dans un sens, lorsque dans le Pl. VIII. il admire les bontés de Dieu envers l'homme: *Quand je regarde les Cieux, l'ouvrage de tes mains, la Lune & les Etoiles, que tu as arrangées, je m'écrie alors; ô Dieu, qu'est ce que de l'homme, que tu te souviennes de lui, & que tu daignes penser à lui.* Je l'avoüe, un Dieu si grand s'abaisse, quand il veut avoir soin d'une Créature plus vile par ses péchés, que par sa fragilité; mais il est infiniment plus digne de Dieu, d'avoir soin de l'homme, que du Ciel & des Etoiles; & avec quelque splendeur que sa magnificence éclate dans les Astres, elle paroît infiniment plus dans l'homme. Cieux si parfaits & si beaux, j'admire en vous l'ouvrage des perfections de Dieu; mais il faut que vous admiriez avec moi l'image même de ces perfections, des perfections semblables aux siennes, la *Vie*, la *Pensée* & la *Liberté*. Je suis l'image vivante d'un Dieu vivant: ce qui ne peut avoir été fait que par lui, & ce qui a été fait par le Fils de Dieu. *Jesus est la Résurrection*, parce qu'il est *la Vie*.

Ici je suis tout à fait le *Systeme* de la *Révelation*. Le Fils de Dieu est l'Auteur im-

P

mé-

médiat de la *Résurrection & de la Vie éternelle*, parce qu'il étoit déjà l'Auteur de la *Creation & de la Vie mortelle*. Voilà ce que S. *Jean* enseigne à la tête de l'histoire de *J. Christ*. *Au commencement étoit la Parole, la Parole étoit avec Dieu, & cette Parole étoit Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, & sans elle rien de ce qui a été fait, n'a été fait. En elle étoit la vie. C'est elle qui illumine tout homme venant au monde. Illuminer dans cet endroit signifie donner la vie.*

Prov. C'est ainsi que l'Auteur Divin des *Proverbes*,
XXII, parlant du pauvre & du riche, dit dans un
2. endroit, *que Dieu est le Créateur de l'un & de l'autre*; & changeant ailleurs d'expression,

Prov. sans changer de pensée, *que Dieu illumine les*
XXIX, *yeux de l'un & de l'autre*. Pourquoi croyez-
13. vous, que S Jean ait commencé par là? Pour-

quoi apprendre, que la Parole, ou le Fils de Dieu, nous a créés, que la vie étoit en lui dès le commencement? *Sagesse Divine, Parole éternelle*, vous animez, vous instruisez, vous dirigez votre Apôtre. Pour assurer le Fidèle, que *J. Christ* est le *Fils de Dieu*, que cette *Parole qui a été faite Chair, est la Résurrection des morts*, l'Apôtre commence par nous apprendre, que c'est elle-même, qui forma
toutes

toutes choses au commencement des siècles, qu'il est l'Auteur de cette vie mortelle, que le péché a défigurée. Cela n'est point particulier à S. *Jean*. S. *Paul* en use de même, lorsque dans l'Épître aux *Colossiens*, il dit; Coloff. I, 16-18.
que c'est par J. Christ que Dieu a créé toutes choses, les visibles, & les invisibles; & que comme il est le Prince & le premier-né de toute Créature, il est de même le Chef de l'Eglise, qui est son Corps, & dont il est le Sauveur.

Je n'ai pas de peine à croire, que celui qui a donné l'être au néant, la vie à une poussière morte, peut la lui rendre, & la ranimer. C'est par la même raison, que l'Auteur divin de l'Épître aux *Hébreux* établit à l'entrée de son Épître, que c'est par *J. Christ* que Dieu a fait *les siècles*, c'est à dire, *le Monde*; qu'il est ce Seigneur, qui fonda la terre. Pourquoi commencer par là? Afin de fonder l'espérance du Fidèle; afin de lui apprendre, que sa confiance repose sur celui qui a donné l'être au monde; afin de persuader, qu'il est *la Résurrection & la Vie*. Tout vient de la même source & du même Auteur. La première & la seconde Création font l'ouvrage de la même main, de la même Puissance. *Je suis la Résurrection & la Vie.* 2. Se-

cond article. Jesus est *la Résurrection & la Vie*, parce qu'il est *le Rédempteur, le Médiateur*, entre Dieu & les hommes. C'est en cette qualité qu'il a reçu du Père la charge d'exercer cette puissance, & de donner actuellement la vie aux Fidèles. Quel concours d'actions divines, de merveilles de sagesse, de puissance, de miséricorde, pour exercer un tel dessein; pour être *la Résurrection & la Vie* des pécheurs?

Il l'est par sa *Doctrine*. Il falloit instruire les hommes des volontés de Dieu, de leurs propres misères, des moyens d'en être délivrés, des peines qu'ils avoient à craindre, des biens qu'ils avoient à espérer. Il falloit donner de ces vérités des preuves, auxquelles l'Incrédulité ne pût raisonnablement résister, & qui par leur caractère fussent à la portée de tous les Esprits; ce qui convient à la preuve des miracles. Ici vous voyez *J. Christ*, comme le souverain Prophète, comme la Lumière du monde, développer ces trésors de Sagesse & d'Intelligence, qui étoient en lui, & qui ne pouvoient se trouver ailleurs. C'est par là qu'il commence la Résurrection du monde; qu'il se montre sous
le

le caractère de la *Résurrection & de la Vie*. Réveille-toi, dit-il, *toi qui dors, & te reeves* Ephes. V, 14. *d'entre les morts, & Christ t'éclairera.* Il n'y a que lui qui puisse donner cette Lumière; *A qui nous en ivions-nous?* disoient les Apôtres; *Toi seul, tu as les paroles de la vie* Jean VI, 68. *éternelle.* Ailleurs, je l'avouë, des préceptes de prudence, de justice, d'honnêteté; ailleurs des vérités naturelles découvertes par la force du raisonnement. Ailleurs des faits anciens ou nouveaux. Mais tout cela font les paroles de la vie présente. Elles ne servent qu'à cette vie, qu'à la rendre plus belle, plus égale, plus agréable, plus sûre, plus heureuse. Mais pour les paroles de la vie éternelle, il n'y a que toi, mon Sauveur, qui en fois la source. *Qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif.* Il est la *Résurrection & la Vie* par sa Prophétie, par son Ministère; mais il l'est encore par sa mort, & par son sacrifice. Jean IV, 14.

Les hommes étant pécheurs, il falloit les réconcilier avec Dieu. Il ne laissoit pas de les aimer; mais étant juste & tout parfait, il semble qu'il étoit engagé à les punir. Ne philosophons point sur ce que peut la misé-

ricorde de Dieu au préjudice de sa justice. Est ce à moi à pénétrer ses voyes, & à juger de ce qu'il peut, ou ne peut pas, sans offenser ses perfections? J'écoute là dessus la voix de Dieu; il n'y a que lui, qui puisse décider.

Hebr. XI, 20. *Il étoit convenable, que celui, par qui, & pour qui sont toutes choses, puisqu'il vouloit amener plusieurs enfans à la Gloire, consommât l'Auteur de leur salut par les souffrances.*

Il est le Maître, j'en conviens; & l'Apôtre ne l'ignoroit pas, puisqu'il le considère dans cet endroit comme l'Auteur de toutes choses; mais il ne laisse pas de dire, qu'il étoit convenable, que le Fils de Dieu mourût, afin de conduire les hommes à la Gloire, ou si vous voulez, afin d'être la Résurrection & la Vie des hommes pécheurs. Ne vous trompez point sur ce mot, il étoit convenable. L'Original signifie même, *il étoit juste, il le falloit.* C'est le même mot, qui est expliqué dans le Chapitre VII.

Hebr. VII, 26. 27. *Il nous falloit un souverain Sacrificateur, qui fût saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, élevé au dessus des Cieux; qui n'eût pas besoin, comme les souverains Sacrificateurs de la Loi, d'offrir chaque jour des sacrifices, premièrement pour ses propres péchés, & ensuite pour ceux du Peuple, ayant*

ayant fait ce dernier une seule fois en s'offrant
 soi-même. Cette convenance dans cet en-
 droit est une vraie nécessité. Est-ce qu'un
 Sacrificateur pécheur, mortel, terrestre, au-
 roit pû expier les péchés du monde? Voici
 donc un second moyen, par lequel J. Christ
 est la Résurrection & la Vie. C'est qu'il ex-
 pie les péchés du monde par sa mort. O
 merveille de l'Evangile! J. Christ est la Ré-
 surrection & la Vie par sa mort & par sa sé-
 pulture. Il devient la vie en mourant, & la
 résurrection en descendant dans le sépulcre.

C'est par sa mort qu'il a détruit celui qui avoit Hebr.
l'empire de la mort, savoir le Diable, & qu'il II, 14.
a délivré de la crainte de la mort ceux qui
toute leur vie étoient retenus dans la servitude.

Sans cela, sans la rédemption, sans la mort de
 mon Rédempteur, tout ce que j'eusse pu at-
 tendre de la grace de Dieu est cette parole du
 Prophète Osée; *Je les aurois rachetés de* Osée
la puissance du sépulcre, & les aurois délivrés XIII,
de la mort; O mort! j'aurois été ta mort, & 14.
ta destruction, ô sépulcre. Mais après la mort
 de mon Sauveur, après sa descente dans le
 sépulcre, ce n'est plus Dieu qui parle, c'est
 le Fidèle qui triomphe; *O mort, où est ta* I Cor.
victoire, ô sépulcre, où est ton aiguillon! XV, 55.

Je rends graces à Dieu, qui nous a donné la victoire par nôtre Seigneur Jesus Christ. Je suis, dit-il, la Résurrection & la Vie.

Mais pour consommer ce grand ouvrage, pour être pleinement *la Résurrection & la Vie* du monde, il falloit que le Fils de Dieu sortit lui-même du tombeau, qu'il montât dans le Ciel; *Qu'il fût*, comme le dit l'Apôtre, *souverain Sacrificateur, non en vertu d'une Loi charnelle*, comme les Sacrificateurs mortels de la Loi, *mais par la puissance d'une vie, qui ne périt jamais, afin qu'il put consommer*; c'est à dire, donner la dernière perfection, la souveraine béatitude, à tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui. C'est ici où je reconnois mon Sauveur pour *la Résurrection & la Vie*. Il a la puissance de reprendre la sienne, n'auroit-il pas celle de la rendre aux autres? C'est là le pouvoir, que le Pere lui a confié. C'est-ce qu'il dit par tout dans l'Évangile. *Je leur donne la vie éternelle*, dit-il en parlant de ses brebis.

Jean X, 28. *Je le ressusciterai au dernier jour*, dit-il en parlant du fidèle. Dieu l'a établi Juge de l'Univers. Aussi remplit-il les titres qu'il se donne, & celui que l'Apôtre lui donne.

II

Il nous a été fait de la part de Dieu *Sageſſe* : il nous a inſtruit des volontés du Père; *Juſtice*, il nous a juſtifié par ſon ſang & par ſa mort; *Sanctification*, il nous a purifiés de nos péchés par ſon exemple & par ſon Eſprit. Il ne reſte plus que le dernier acte de ſon grand Miniſtère, c'eſt celui que l'Apôtre appelle *la rédemption de nos corps*, c'eſt à dire, *la réſurrection bienheureuſe*. C'eſt ainſi que vous voyez que J. Chriſt eſt véritablement *la Réſurrection & la Vie*. Il l'a enſeigné avec tous les moyens de l'obtenir; il l'a méritée, il l'a obtenuë par ſon ſacrifice pour tous ceux qui croiroient en lui: il la donne dans la dernière journée.

Troisième article. *Je ſuis la Réſurrection & la Vie*; mais moi ſeul je le ſuis. Jeſus en affirmant cela de lui-même, le nie de tout autre. *C'eſt ici la vie éternelle de connoître le ſeul vrai Dieu, & Jeſus Chriſt qu'il a envoyé. Il n'y a point de ſalut en aucun autre, ni aucun autre nom ſous le Ciel, par lequel nous puiſſions être ſauvés. Il y a un ſeul Dieu, & un ſeul Médiateur entre Dieu & les hommes, ſavoir Jeſus Chriſt homme. Je ſuis la voye, la vérité, & la vie, nul ne vient au Père,*

Jean
XVII,
3.
A&
IV, 12.
I Tim.
II, 5.
Jean
XIV, 6.

Hebr. *que par moi.* La voye est par son sang; nous
 X, 19. *avons la liberté d'entrer dans les Lieux saints,*
par le chemin nouveau, & vivant, qu'il nous
a ouvert au travers du voile, c'est à dire, par
sa propre chair. La chair de J. Christ de-
 chirée & ouverte par son sang, c'est à dire,
 sa mort & son sacrifice, est l'unique chemin,
 qui conduise au salut. Cette vérité si impor-
 tante que J. Christ est la résurrection & la vie
 est prouvée par une *démonstration d'Esprit*
& de Puissance. *Jesus* l'a dit, & son témoi-
 gnage est digne de foi. Pourquoi? Est-ce
 à cause de ses vertus incomparables, qui ren-
 dent témoignage à ses paroles? Que ce sont
 d'illustres témoins de la sincérité, que la cha-
 rité, l'humilité, la justice, la bonté, la pa-
 tience; ce sont là des *témoins du Ciel.* Quand
 mille & mille témoins de la terre pourroient
 être trompés ou corrompus, ceux-ci sont
 certains, infaillibles, incorruptibles. Les
 vertus, les vertus du Seigneur, rendent té-
 moignage à la vérité du Seigneur. Elles ont
 toutes imprimé leur approbation, leur Ca-
 chet, sur sa parole. Recusez-le, *Athées, Li-*
bertins: mais sur quel fondement établirez-
 vous vôtre récusation? Vous avez d'ordina-
 ire pour vos *témoins*, pour les témoins de
 vôtre

vôtre pernicieuse Doctrine, la débauche, l'insolence, l'intérêt, les mauvaises pratiques. Où en trouverez-vous l'ombre dans la vie de *J. Christ*? Mais il n'est pas besoin d'appeller à ce témoignage, aux vertus du Fils de Dieu; ses actions suffisent; & ce qu'il dit ici à *Marthe*, il va le prouver. La résurrection de *Lazare* & la sienne propre vérifieront ce qu'il dit; *Je suis la Résurrection & la Vie.*

Que conclurons-nous de cette vérité? Qu'il faut rendre à *J. Christ* un culte religieux. Il le mérite, puisqu'il est *la Résurrection & la Vie.* Je ne crains pas de le prodiguer, de le placer mal, quand je le rends à une Personne, qui porte ces titres & qui les remplit. Dieu l'a souverainement élevé, & lui a donné un nom, au dessus de tout nom, afin qu'au nom de *Jesus* tout genouil se plie, tant ce qui est au Ciel que sur la terre, & au dessous de la terre. Esprits bienheureux, qui êtes dans le Ciel, vous l'adorez. Adorez-le, habitans de la poussière, Morts, qui reposez dans vos tombeaux, il est votre *Résurrection.* Adorez-le, Hommes vivans & mortels, qui êtes encore sur la Terre; car, soit que vous viviez, soit que vous mouriez, vous êtes au

Philip.
II, 9.

1 Rom.
XIV, 8.

Sei-

Philip. *Seigneur, & il sera vôtre gain dans la vie & dans la mort.* Ah! qu'il doit être doux, qu'il doit être facile d'honorer, de servir, d'aimer celui qui est *la Résurrection & la Vie!* Que je vous fers à regret, Maîtres rudes & impérieux, qui n'avez que les menaces dans la bouche, & la mort, si j'ose ainsi parler, dans les mains! Une crainte fervile m'arrache l'obéissance, que l'amour vous refuse. Mais pourrois-je ne pas aimer, ne pas servir avec une souveraine affection, celui qui est *ma Résurrection & ma Vie.* Le voilà celui, que je dois servir, je ne dirai pas de mon travail, de mes veilles, de ma sueur, de mes biens, de ma fortune, mais de mon sang lui-même. Comment le refuser à celui, qui m'a donné le sien, & qui rend la vie aux morts, *qui appelle les choses, qui ne sont pas, comme si elles étoient.* Craignez-le, mauvais serviteurs, Rom. IV, 17. infidèles Chrétiens. *Il peut jeter le corps Math. X, 28. & l'ame dans la gebenne.* Mais honorez-le, servez-le, fidèles; *il peut sauver le corps & l'ame. Il est la Résurrection & la Vie.*

Amen.

SER-

SERMON XVI.

sur S. Jean XI. v. 26.

Qui croit en moi, bien qu'il soit mort, vivra; & quiconque vit & croit en moi, ne mourra jamais.

C'est un des beaux caractères de l'Evangile selon S. Jean, qu'on y trouve plus que dans aucun autre les Discours, où J. Christ a promis la Résurrection & la Vie éternelle. Je ne sai, si cela ne viendrait point de ce que les Hérétiques, qui nioient la Résurrection, faisoient beaucoup de bruit & de progrès en Asie, du tems de cet Evangéliste. Alors s'élevoient de toutes parts des Esprits imposteurs, qui corrompoient la Doctrine du Sauveur, & qui attaquoient en particulier le Dogme de la Résurrection. Ce pourroit bien être là ce qui obligea S. Jean à se rappeler, & à insérer dans l'Histoire du Sauveur, les Discours, où il s'étoit expliqué le plus clairement, sur cet important article de la Foi. Quoiqu'il en soit, c'est à S. Jean, que nous devons l'admirable Histoire de la Résurrection de Lazare,
&

& les Discours que J. Christ tint à cette occasion. L'endroit que nous avons à expliquer aujourd'hui, est des plus beaux & des plus mémorables. Le Seigneur y promet la vie aux Fidèles, qui sont morts, & une vie éternelle aux Fidèles vivans. *Qui croit en moi*, dit-il, *encore qu'il soit mort, vivra*: voilà nôtre consolation pour ceux, qui sont morts dans le Seigneur. *Quiconque vit & croit en moi, ne mourra jamais*. Voilà nôtre consolation pour nous, qui vivons. Mais le Seigneur attache à ces deux Promesses une Condition, qu'il faut bien peser; *C'est la Foi en J. Christ*. J'ai dessein de commencer par là. Ma premiere partie roulera sur la Foi, Condition de la Résurrection & de la Vie éternelle. Je ne m'arrêterai pas longtems à examiner la premiere promesse du Seigneur. Il promet la résurrection aux morts. *Qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra*. Mais j'insisterai beaucoup sur la seconde promesse, que je reserve pour Dimanche prochain, s'il plait à Dieu. *Quiconque*, dit J. Christ, *vit & croit en moi, ne mourra jamais*. C'est un paradoxe, qu'il faut expliquer. Le sens en est grand & beau; mais il ne se présente pas d'abord à l'Esprit. Voilà l'ordre, que

que je suivrai. Aujourd'hui je ne vous demande d'attention que pour la Foi, que je vais vous présenter sous des faces un peu différentes de celles, où l'on a coûtume de la faire voir.

I. La Foi, mais *la Foi en J. Christ, est la Condition de l'Evangile*; c'est à dire, la Condition de la rémission des péchés & de la vie éternelle : car c'est là l'Evangile; qui porte, *que quiconque croit au Fils unique, sera sauvé.* Or le salut de l'Homme pécheur consiste dans la rémission de ses péchés; le salut de l'Homme misérable & mortel dans la résurrection & la vie éternelle. *La Loi de l'Esprit de vie*, dit S. Paul, *qui est en J. Christ, m'a affranchi de la Loi du péché & de la Loi de la mort.* Voilà donc mon salut. La condition en est la Foi en J. Christ. Mais qu'est-ce que cette Foi? *C'est une Persuasion certaine & efficace, que Jesus est le Fils de Dieu, le Christ, le Messie promis; l'Oracle du Père, & que ce que les Historiens sacrés disent de lui est véritable: c'est une persuasion certaine & efficace, que sa Doctrine est divine, que ses commandemens sont justes, & qu'il faut les observer; que ses promesses & ses menaces*

Rom.
VIII, 2.

naces sont infaillibles, & qu'elles auront leur accomplissement. C'est ce qu'emporte cette expression; *Croire en J. Christ*. Ainsi les objets de la Foi sont: 1. *La Personne du Fils de Dieu: Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*, dit S. Pierre; 2. C'est sa Naissance, sa Mort, sa Résurrection, son Ascension dans le Ciel, ses divins Miracles; en un mot, *sa Divine Histoire*: 3. C'est *sa Doctrine*, & cette Doctrine a deux parties; ses Préceptes, ou ses Commandemens & ses défenses; ses promesses & ses menaces. Voilà les principaux objets de la Foi; *la Personne de J. Christ, & ses actions; ses promesses & leur condition*.

Je donne à la *Persuasion* deux caractères; le premier est la *certitude*, & le second *l'efficace*. *L'efficace* est l'effet de la *certitude*. Car la *Persuasion*, qui est dans l'Esprit, dans la Raison, ne peut agir sur le coeur, sur les affections, sur les sentimens, sur la conduite, qu'à proportion qu'elle est certaine. Une Foi, qui nage, pour ainsi dire, sur la superficie de l'Esprit, qui est agitée de doutes, qui flotte dans l'incertitude, ne peut produire l'obéissance, sur tout quand les Devoirs sont difficiles & contraires aux inclinations.

Cette

Cette certitude tire son origine de deux sources: la premiere, ce sont les preuves de l'Evangile & de la Divinité de la Religion: la seconde, c'est la grace de Dieu, laquelle opere dans les Ames, qui ne ferment pas les yeux aux clartés de l'Evangile, & qui ont une docilité raisonnable pour la Vérité. Je donne pour objet à cette Foi, 1. la Personne de J. Christ, que je considère sous le caractère principal, sous lequel il s'est présenté au monde, c'est le Christ, le Fils de Dieu; 2. Je lui donne pour objet toute l'Histoire du Sauveur, & en particulier les Faits miraculeux, parce que ce sont là les preuves éclatantes, les preuves inimitables, les preuves invincibles de sa Divine Autorité; & par consequent les fondemens de l'obéissance & de l'Espérance Chrétienne. Je lui donne pour objet, en troisième lieu, les commandemens de J. Christ. Il faut les croire, pour les observer, & il faut les observer, pour avoir part aux biens de l'Evangile. Enfin je lui donne, en quatrième lieu, pour objet les promesses du Sauveur, qui sont les motifs de l'obéissance & de la fidélité, qui lui sont dûes. Voilà la Foi Evangélique, & la Condition du salut: *Qui croit en moi, encore qu'il*

Q

soit

soit mort, il vivra. Crois-tu cela, dit Jesus Christ, en s'adressant à Marthe.

J'envisage à présent cette condition sous trois caractères. 1. Est-elle digne de la miséricorde de Dieu? Je le trouve. 2. Est-elle digne de sa sainteté? Je le trouve. 3. Est-elle digne de l'Homme raisonnable? Je le trouve. Voilà trois considérations, auxquelles je vous prie de donner toute vôtre attention. Si elle est digne de la miséricorde de Dieu, elle convient parfaitement à l'Evangile, qui est

Tit. le Ministère de Grace; mais *de la Grace salutaire à tous les hommes.*

II, 12. Si elle est digne de la sainteté de Dieu, elle ne déroge point à cette Vertu, qui consacre la Religion divine, qui la distingue des Religions profanes. Si elle est digne de l'Homme raisonnable, cet Homme doit l'embrasser & la suivre, & s'il ne le fait pas, il est condamné par sa propre conscience; il est sans excuse.

I. Considération. *La Foi en J. Christ est une Condition du salut très digne de la miséricorde de Dieu.* Elle offre le pardon des péchés à tous ceux qui croient en J. Christ. C'est ce qui fait dire à S. Paul: *Que Dieu a montré aux siècles à venir les richesses abondam-*

damment excellentes de sa Grace, par sa b nignit   à cause de J. Christ; car, ajoute-t-il, vous êtes sauvez par Grace, par la Foi. La Foi à la Grace marchent ensemble. Mais quelle est cette Grace? Est-ce que Dieu dispense aujourd'hui les Fid les de l'obéissance à ses Loix, & qu'il se contente pour les sauver de la Foi en J. Christ? A' Dieu ne plaise que ce soit là l'Evangile! Ce n'est pas là la Grace salutaire de S. Paul, puisqu'elle ordonne à tous les Hommes de vivre dans ce siècle Tit. II, 2. 3.
sobrement, justement, à religieusement. Ce n'est pas là la Grace du Sauveur, qui prêche la voye étroite, & qui, après avoir donné les préceptes de la plus sublime vertu, déclare que ceux, qui ne les observeront pas, bâtissent l'edifice de leur salut sur le sable. Quelle est donc la Grace, dont la Foi est la Condition? Je vais vous le dire. C'est 1. que Dieu décharge le Juif, & en général le Genre Humain du fardeau des Cérémonies Legales & substitu  à cette Condition onéreuse & propre à la Nation Juda ique celle de la Foi en Jesus Christ, qui est le Docteur universel. Moyse fut celui des Juifs, J. Christ est celui de toute la Terre. La raison en est entre autres, que son sacrifice   expi  les péchés

Q 2

du

du monde. C'est en 2. lieu, que Dieu, qui n'avoit adopté que le Peuple Juif, appelle toutes les Nations à sa connoissance, & leur offre à toutes le salut sous la Condition de la Foi en J. Christ. C'est en 3. lieu, qu'en appellant les Juifs & les Gentils, Dieu leur pardonne leurs péchés passés, & sans exiger d'eux que la Repentance, qui est la Condition éternelle de la miséricorde de Dieu, & la Foi en J. Christ, qui est la Condition de l'Evangile. Dieu, dit S. Paul, *démontre sa Justice, c'est sa miséricorde, sa bonté*, (car c'est le sens de ce terme dans le stile des Ecrivains sacrés,) *il la démontre à présent par la rémission des péchés précédens; il le fait par la Foi en J. Christ, envers tous, & sur tous les croyans*, tant Juifs que Gentils. Voilà donc la Condition de la miséricorde Divine, de la Grace universelle, que Dieu fait annoncer à tous les Peuples; & moyennant laquelle tous leurs péchés passés sont enlevés dans le Bâême; Dieu est reconcilié avec eux, & eux avec Dieu. Ils peuvent aspirer à toutes les promesses de l'Evangile. Dieu leur accorde gratuitement la rémission de toutes leurs fautes, en vertu de la propitiation faite par le Sauveur.

II, Con-

Rom.

III, 21.

22.

II. Considération. *La Foi est une Condition très digne de la sainteté de Dieu.* Ce n'est pas d'ordinaire l'idée qu'on en donne, & il faut convenir, qu'on en représente souvent l'efficace d'une manière, qui fournit aux hommes vicieux, & tout prêts à saisir les opinions qui semblent favoriser leurs passions, un prétexte de croire, qu'elle les favorise en effet. Hommes profanes, qui changent véritablement *la grace de Dieu en dissolution*, & qui imputent à Jesus Christ & à ses Disciples d'avoir renversé la proposition du Prophete. *Il y a*, disoit le Prophete, *il y a pardon par devers toi, afin que tu sois craint.* Ceux-ci font dire à J. Christ : *Il y a pardon par devers Dieu, afin qu'on ne le craigne plus.* Nous croyons en J. Christ, disent-ils, nous le reconnoissons pour le Fils de Dieu, & pour le Sauveur. Nous embrassons son mérite par la Foi. Nous nous revêtons de sa Justice. Ce n'est pas par nos oeuvres, que nous sommes justifiés, c'est par le mérite du Seigneur. Fort bien jusques-là. Voyons la suite. De quelque manière que nous ayons vécu, Dieu peut-il condamner un Homme, qui croit en J. Christ, sans violer ses promesses? Ses souffrances sont mes souffrances;

sa Justice est ma Justice. C'est ainsi que l'on raisonne. Et ce qu'il y a de plus funeste encore ici, l'on ne se borne pas à la spéculation, on met ces principes en pratique. Approchez d'un mourant, qui a passé sa vie dans de mauvaises habitudes. Il attend le salut. Je me repens, dit-il, je crois en J. Christ. Dieu peut-il condamner un Fidèle pénitent? C'est ainsi que l'on corrompt les idées de la Repentance & de la Foi : de la Repentance, qui consiste dans l'amendement de vie, lequel n'a plus de lieu après la mort : de la Foi, que l'on fait consister dans je ne sais quelle Crédulité, dans un acte de l'Esprit, qui n'a aucune influence sur le coeur. Loin d'ici ces profanes spéculations, qui renversent de fond en comble l'Evangile!

La Foi est la condition du salut; cela est certain. Mais cette condition est très digne de la sainteté de Dieu. Rien n'est ordonné par un Dieu *saint*, qui ne soit conforme à sa sainteté. Voyons donc comment elle y concourt. La Doctrine du Sauveur contient des *commandemens*, dont l'observation est nécessaire au salut. Les passages là dessus

Math.
V, 22.

font sans nombre. *Si votre justice*, disoit-il,

ne

ne surpasse celle des Scribes & des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. Les Pharisiens étoient justes dans tous les dehors. Leurs vices étoient l'Orgueil & l'Avarice; vices, qui savent bien se cacher, & qui ne ternissent point la Réputation. Dévots d'ailleurs, réguliers, scrupuleux observateurs du Culte extérieur. Mais il faut quelque chose de plus sous l'Évangile. *Si vous gardez mes commandemens, dit Jesus Christ, vous serez vraiment mes Disciples.* Jean XV, 14. Vous n'ignorez pas ce que le Seigneur dit aux Ouvriers d'iniquité, qui croyoient en lui, qui le prêchoient, qui faisoient des miracles en son nom. Promet-il le salut sans l'observation des commandemens de Dieu? J'en prends à témoin, les Prophetes, Jesus Christ, ses Apôtres. Or pour porter les Hommes à l'observation fidèle des commandemens de J. Christ, il faut des motifs. Il faut opposer au poids des passions & des intérêts un poids plus puissant. Les raisons du beau, de l'honnête, sont bonnes & suffisantes pour des hommes bien nés; mais pour les autres en général, il faut les intéresser, les attacher, les dompter par la crainte des Maux, par l'espérance des Biens. Il faut leur

faire craindre des misères infinies, leur faire espérer des biens infinis. En un mot, opposer au poids des choses visibles, qui sont passagères, le poids des choses invisibles, qui sont éternelles. Et voilà où la Foi est nécessaire, & absolument nécessaire. Car les Récompenses & les Peines de l'avenir ne peuvent être connües que par la Foi, parce qu'elles sont invisibles, & la Religion ne peut se passer de la Foi. Il faut croire aux commandemens de J. Christ, pour les observer. Il faut croire aux promesses de Jesus Christ, pour se porter avec courage à les observer. Il faut croire aux menaces de J. Christ, pour ne les pas mépriser. C'est ce qui me fait dire, que la condition de la Foi est très digne de la sainteté de Dieu, parce que cette Foi étant le principe de la crainte & de l'espérance, elle l'est en même tems de toutes les vertus. Lisez avec attention le Chapitre XI. de l'Épître aux Hébreux, & vous y verrez toutes les vertus naître du fond de la Foi; vous y verrez les glorieux exploits, les victoires immortelles, qu'elle a remportées sur le monde flatteur, & sur le monde persécuteur. Nôtre Seigneur lui-même ne s'est élevé au sommet des plus
fu-

sublimés vertus que par la Foi. *Il envisageoit la Gloire, qui lui étoit proposée*, dit l'Auteur de l'Épître aux Hébreux. De là vient qu'allant à la Croix il dit au Père: *Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre, que tu m'as donnée à faire. Maintenant, glorifies-moi, ô Père, de la Gloire, que j'ai eue par devers toi, avant que le monde fut fait.*

Heb.
XII, 2.

Jean
XVII,
4. 5.

III Je pousserois plus loin cette seconde Considération, si le tems me le permettoit. Je passe à la troisième. *La Foi est une condition très digne de l'homme raisonnable.* Les Sages du monde, qui n'avoient d'autre Révélation que celle de la Nature, ont travaillé à former les hommes à la Vertu; nous avons leurs ouvrages, leurs préceptes. Je dirai plus, nous avons leurs exemples. Je ne ferois les lire, sans me souvenir de la redoutable parole du Seigneur: *Tyr & Sidon s'élèveront contre cette Génération, & la condamneront: les Grecs & les Barbares, l'Orient & l'Occident. Et comme le disoit nôtre Seigneur. Il en viendra plusieurs d'Orient & d'Occident, qui seront assis à table avec Abraham, Isaac & Jacob, pendant que les Enfants du Royaume seront jettés dehors.*

Q5

Mais

Mais ces Sages voulant former l'Homme à la Vertu, & sachant bien que l'Homme ne peut agir que par des motifs d'honneur & d'utilité, ils en ont cherché, ils en ont proposé. 1. Ils ont représenté la Vertu, comme la premiere Beauté, & le premier Bien de l'Homme: c'est le Bien de l'Ame, le Bien de la Raison, & l'Ame & la Raison font-elles donc les moindres parties de l'Homme? Est-ce par là qu'il est confondu avec les Animaux, qu'il touche à la Terre? Mais ce motif, qui est puissant pour les belles Ames, est bien foible pour les autres. Les sens dominant ces Gens-là. Ils ne connoissent de plaisirs & de biens, que ceux que les sens apperçoivent, & qu'ils goûtent. Que firent donc les Sages? 2. Creusant, approfondissant la Nature, s'elevant jusqu'au Ciel; ils entrevirent que ce qui pense en nous, ce qui raisonne, ce qui est libre, doit être très simple, & par consequent indivisible, & immortel. Dès qu'ils eurent découvert ce Principe, ils commencerent d'appuyer la Vertu, & de combattre les Vices par la crainte des peines, & par l'espérance des biens à venir. Ils mirent en usage la Foi, & l'opposèrent aux sens. Parcourez l'Orient &

& l'Occident, le Septentrion & le Midi :
 consultez les Philosophes de toutes les Na-
 tions, vous les verrez d'accord là dessus.
 Je ne sai jusqu'ou la Providence benît leurs
 louables efforts. Jesus Christ vient au monde.
 Il laisse les Raisonnemens, qui certainement
 ne conviennent pas à un Legislatteur, beau-
 coup moins à un Legislatteur, qui se dit le
 Fils de Dieu, & qui a montré qu'il l'étoit.
 Il employe donc la Foi ; mais quelle nou-
 velle force, quelle nouvelle évidence lui
 donne-t-il ? Jusqu'alors la Foi étoit fondée
 sur des raisonnemens, sur des conjectures.
 Il vient, & il la fonde sur des Faits éclatans.
 Il laisse les conjectures, ou les Démonstra-
 tions de la Raison, & employe les Démon-
 strations d'Esprit & de Puissance. Contem-
 plez le Sauveur élevant la Foi sur de nou-
 veaux fondemens. Voyez-le tout brillant
 des plus sublimes Vertus, fidèles compa-
 gnes en lui de la Vérité. Voyez-le confir-
 mant sa Doctrine par des actions de la Tou-
 te-puissance Divine. Voyez-le ajoutant au
 témoignage de ses miracles celui de sa mort
 & de son martyre. Voyez-le remontant du
 Tombeau, & s'élevant dans le Ciel. Voyez-
 le vérifiant dans sa personne toute sa Doctri-
 ne;

ne; la nécessité d'obéir à Dieu par l'obéissance, qu'il lui a renduë jusqu'à la mort; la Vérité de ses divines promesses par sa Résurrection, & son Ascension dans le Ciel. C'est ainsi que l'Homme raisonnable marche à la lueur de la Raison & de la Révélation. La Raison a ouvert la carrière de la Foi par les Sages du Paganisme. La Révélation l'a éclairée de ses lumieres. Jesus Christ l'a tracée. J'y vois partout ses pas, & j'y marche à la lumiere de ses instructions, à la clarté du flambeau de ses miracles. Dieu nous fasse la grace de poursuivre constamment cette sainte carrière, & de pouvoir dire en la finissant.

2 Tim.
III, 7-8.

J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi: Du reste la Couronne de justice m'est réservée, que le Seigneur, le juste Juge, me donnera dans cette journée là. Amen.



SER-

SERMON XVII.

sur S. Jean XI. v. 26. 27.

Qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; & quiconque vit & croit en moi, ne mourra jamais.

Nous continuions, sous le bon-plaisir du Seigneur, l'explication des paroles que le Fils de Dieu dit à Marthe. Jesus y promet *la Résurrection & la Vie éternelle à ceux qui croient en lui*: ce sont les graces divines, les graces incomparables de l'Évangile. La condition en est la Foi en J. Christ. J'ai parlé de cette condition dans le Discours précédent. Je l'ai définie, & j'ai fait voir, 1. qu'elle est très digne de la Miséricorde de Dieu: c'est la condition de l'Alliance de grace. 2. J'ai fait voir ensuite, qu'elle n'est pas moins digne de la Sainteté de Dieu. Elle convient à sa Miséricorde, mais elle ne déroge point à sa Sainteté. 3. J'ai fait voir enfin, qu'elle est très digne de l'Homme raisonnable, puisque la Raison l'a introduite, avant que la Religion s'en servit. La Religion est venue au secours de

de la Raison, pour confirmer ce grand principe de Vertu, qu'elle avoit eu le bonheur d'appercevoir. Il s'agit donc à présent d'expliquer les deux propositions du Sauveur, & de montrer ensuite la vérité de la seconde.

I. Commençons par une observation qui vous fera sentir la justesse du raisonnement du Seigneur. *Je suis, dit-il, la résurrection & la vie; c'est à dire, l'Auteur de la résurrection & de la vie. Ce sont là ses attributs. Comment est-il la Résurrection? Qui croit en moi, poursuit-il, encore qu'il soit mort, vivra. Je rendrai la vie aux morts. Comment est-il la Vie? Quiconque vit & croit en moi, ne mourra jamais. Je lui conserverai la vie éternellement. Comme Auteur de la Résurrection, il rend la Vie aux morts; & comme Auteur de la Vie, il la continuë dans toute l'éternité.*

Seconde observation. La premiere proposition du Seigneur infinuë la résurrection prochaine de Lazare. *Qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra.* Vôte Frère est dans le tombeau, il a crû en moi pendant sa vie, & si vous croyez, vous, ce que je vous annonce, je lui rendrai la vie à l'instant,
parce

parce que je suis la Résurrection. C'est pourquoy Jesus Christ ajoûte; *Crois-tu cela?* La seconde proposition regarde la vie éternelle, que Jesus Christ promet à tous ceux, qui croient en lui, & en particulier à Marthe, à qui il parle. *Vous vivez*, lui dit-il, *& si vous croyez en moi, vous vivrez éternellement.*

La premiere de ces propositions est claire. Jesus y promet la résurrection aux morts. Je n'ai pas dessein d'établir à présent cette vérité. J'ai eu occasion de la traiter en expliquant le Symbole. Mais il n'en est pas de même de la seconde proposition: *Qui vit & croit en moi, ne mourra jamais.* Elle n'est pas claire. Les Interprètes varient; mais de toutes les explications, qui ne me paroissent pas justes, je ne vous en proposerai qu'une seule.

Nôtre Version porte: *Qui vit & croit en moi, ne mourra jamais.* Mais d'autres Interprètes traduisent; *Qui vit & croit en moi, ne mourra point pour toujours.* Cette Version peut convenir aux termes de l'Original, & elle a l'avantage d'ôter toute la difficulté. Mais si elle l'ôte dans cet endroit, elle la laisse toute entiere en d'autres, ce qui fait voir

voir qu'elle est trop recherchée. J. Christ
 v. 51. dit au VIII. de S. Jean: *En vérité, en vérité
 je vous dis, que si quelqu'un garde ma parole,
 il ne mourra jamais.* Ce beau passage mon-
 tre, 1. que croire en J. Christ, & garder sa
 parole, sont la même chose; & en 2. lieu,
 que J. Christ a dit, non, que celui qui croit
 en lui, ne mourra pas pour toujours, mais
 qu'il ne mourra jamais. De même au Cha-
 pitre VII. de S. Jean: *Vos Pères ont mangé
 v. 49. la Manne dans le Désert, & sont morts; mais
 50. c'est ici le pain, qui est descendu du Ciel, afin
 que si quelqu'un en mange, il ne meure point.
 Je suis le pain vivifiant, le pain descendu du
 Ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra
 éternellement.* Ce beau passage montre en-
 core, 1. que manger J. Christ, c'est croire
 en lui & garder sa parole; & en 2. lieu, que
 l'avantage infini de ceux qui mangent le pain
 de vie, n'est pas de ne point mourir pour tou-
 jours; mais de ne mourir jamais.

Comment donc expliquer la parole du
 Seigneur, & lui conserver sa vérité? Ceux
 qui croient en lui sont-ils donc immortels?
 Sont-ils transportés dans le Ciel comme les
 Enochs & les Elies, sans passer par la mort?

LES

Les Juifs n'avoient-ils pas raison d'opposer au Discours de J. Christ dans le VI. de S. Jean: *Moyse est mort, les Prophetes sont morts.* Il y a plus; les Apôtres, qui ont crû en Jesus Christ, les Martyrs, qui ont scellé leur foi de leur propre sang, sont morts comme les Prophetes. Ils ont eu beau manger le pain du Ciel, ils n'en ont pas moins été la proye de la mort. Tout ce que l'on peut dire d'eux, c'est ce que l'Auteur sacré de l'Epitre aux Hébreux a dit des Patriarches & des Prophetes; *Ils sont morts dans la foi.* Voilà Hebr. XI, 13. la difficulté, voyons comment nous pourrions la résoudre.

Il faut remarquer d'abord, que nôtre Seigneur s'exprime en quelques endroits d'une maniere mystérieuse, & sententieuse: un peu d'obscurité ne sied pas mal. Elle rend l'Auditeur attentif, & l'oblige à chercher le vrai, caché sous les apparences du faux. Les Sages ont souvent usé de paradoxes, ou d'énigmes dans leurs instructions. Nôtre Seigneur le fait quelquefois. Par exemple il dit à cet homme, qui pour s'excuser de le suivre, lui représente que son Père venoit de mourir, & qu'il vouloit auparavant lui

R

ren-

Math. rendre les devoirs de la sépulture : *Laissez VIII, les morts ensevelir leurs morts.* C'est un

22.

Enigme. Les morts donnent-ils la sépulture aux autres morts? Cela est absurde. Il faut donc que *ces morts*, qui ensevelissent, foyent d'une autre sorte que ceux qui sont ensevelis. En effet les premiers sont ceux qui ne connoissant point l'Evangile, sont encore morts dans leurs péchés: c'est une mort morale. Les seconds sont ceux qui ont perdu la vie présente: c'est la mort naturelle. Jesus Christ use d'une figure semblable dans mon Texte. *Mourir* s'y prend dans un double sens. Quand J. Christ dit; *Qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra*; il prend ce terme dans le sens ordinaire; mais quand il ajoute: *Qui vit & croit en moi, ne mourra jamais*; il entend par *mourir*, être privé de la vie éternelle, de l'éternelle félicité. Le sens est donc; non seulement je rendrai à Lazare & à tous ceux qui croient en moi, la vie qu'ils ont perdue, parce que je suis la Résurrection; mais je donnerai de plus à tous ceux qui croient en moi, soit qu'ils vivent ou qu'ils foyent morts, une vie immortelle, parce que je suis la *Vie* même.

II. Après

II. Après ces éclairciffemens, nécessaires dans un Texte qui a quelque obscurité, traitons le sujet qu'il renferme, & voyons quelle est la mort, & quelle est la vie de ceux qui croient en J. Christ. Car enfin ils *meurent*, quoique J. Christ dise, qu'ils *ne meurent point*. C'est donc une *mort*, & ce n'est point une *vie*. Ces propositions paroissent contradictoires. Accordons les, cela est facile.

Les hommes meurent, les fidèles meurent. C'est un arrêt irrévocable de la Justice Divine, que *tous les hommes meurent une fois*. Pourquoi cela? Vous en savez la cause? L'Histoire sainte la raconte, & sans examiner la nature du péché du premier Homme, qui est la cause de la mort: (car peut-être y a-t-il quelque mystère là dessous) on n'a jamais rien dit, je ne dirai pas de plus vrai, mais de plus vraisemblable, & de plus raisonnable, que ce que dit l'Écriture. C'est que le péché est la cause de la mort. Qu'on ne me dise point que le péché d'Adam fut bien léger, pour une si grande peine? Je vous répondrai, que le commandement étoit bien facile à observer, & que l'Homme ne pou-

Hebr.
IX, 27.

vant être sans Loi, la Sageſſe de Dieu ne pouvoit rien défendre à nos premiers Parens de plus convenable à leur état. Que vouliez-vous qu'elle leur défendit? Les péchés contre la Société Humaine? Il n'y avoit point encore de Société. Adam & Eve étoient ſeuls. Les crimes, que la corruption introduiſit dans la ſuite? C'eut été les leur apprendre? Dieu leur défend donc une choſe indifférente en elle-même, pour leur faire ſentir la dépendance où ils ſont de leur Créateur, & pour leur apprendre que leur bonheur eſt inſéparable de leur obéiſſance. Mais laiſſant ces Queſtions, qui ne ſont pas eſſentielles à mon ſujet, J. Chriſt n'a point aboli la mort temporelle. Pourquoi? Ne ſoyons pas aſſez inſenſés, pour en murmurer. C'eſt un effet de ſa grace, & non de ſa rigueur. La peine du péché en eſt le plus grand remede. Ah! puisqu'une mort, qui peut arriver à chaque inſtant, n'eſt pas capable de refréner les paſſions vicieuſes, quelle eut été leur violence, leur impétuoſité, leur opiniâreté indomptable, ſi les hommes avoient pu s'aſſurer d'être immortels? Dès qu'ils peuvent ſe flatter d'éviter la peine, juſte Ciel, comme ils ſe livrent aux crimes! Vous, qui voudriez ban-

nir

nir la mort du monde, commencez par en bannir les vices, & les passions malfaisantes. Ramenez l'Innocence du Paradis; autrement laissez la mort. Vous seriez les premiers à vous plaindre de l'Immortalité, si Dieu l'accordoit sur la Terre à des hommes pécheurs. En un mot, elle est aussi nécessaire à la Société humaine, que le Soleil l'est à l'Univers.

Jesus Christ n'a donc pas aboli la mort temporelle, nécessaire pour servir de frein au péché; mais il a introduit l'Immortalité, nécessaire à former la Vertu, & à la soutenir par l'Espérance; en 2. lieu, il a tellement changé la nature de la mort des Justes, & leur a donné de telles consolations, & de tels encouragemens, qu'il ne faut plus l'appeller du nom odieux de *Mort*, & que Jesus Christ a eu raison de dire que; *Quiconque vit & croit en lui, ne mourra jamais.*

L'Homme est une Créature immortelle. C'est un Dogme commun, & à la Religion naturelle, & à la Religion révélée. Les Philosophes l'ont apperçu, & l'ont embrassé; Jesus Christ l'a confirmé. Ses divines vertus sont les garands de la certitude de sa Doctri-

ne sur ce fujet, & plusieurs de ses Miracles, en font non seulement les preuves, mais les témoins. Etablifsons cette grande Vérité. J'aime à la voir sortir des sources de la Raison & de la Foi.

L'Homme est composé de deux parties. Moyse l'a dit, quand il en a rapporté la formation. Dieu forma son Corps de la poussiere de la Terre, & souffla dans ses narines un souffle de vie. L'Ame, ou l'Esprit de vie, ne sort point de la poussiere; il vient de Dieu. Voyez avec reconnoissance & avec admiration les Sages de tous les Peuples donner leur approbation au témoignage de Moyse. Incrédules de nôtre tems, Meurtriers, Bourreaux des Ames, autant que cela dépend de vous, vous, qui voudriez les anéantir: quelle sera vôtre confusion au dernier jour, lorsque le Grec & le Scythe, les Nations barbares & les Nations polies, s'eleveront contre vous, & vous condamneront?

L'Homme est donc composé de deux parties, l'Ame & le Corps. Le Corps n'est qu'un assemblage de differens organes, nécessaires à la vie mortelle. L'Esprit est une substance, qui pense, qui connoît, qui a la
Vie

Vie & la Raison. Le Corps n'est qu'une Machine, que l'Esprit anime, conduit, & fait mouvoir. Ces deux parties de l'Homme ont des propriétés si différentes, qu'on ne peut les confondre, que par un aveuglement volontaire. Le Corps, étant composé de parties de différente nature, se détruit. Mais l'Esprit doit être une substance très simple, & par conséquent être immortel. Toutes ses opérations l'indiquent. D'ailleurs dès que vous admettez que l'Ame & le Corps sont des substances différentes, il faut que vous admettiez l'Immortalité de l'Ame. Le moindre grain de poussière ne s'anéantit jamais. L'Ame ne s'anéantit donc pas. Le moindre grain de poussière garde ses propriétés. Il a l'étenduë, l'impénétrabilité, & les garde éternellement. L'Ame a ses propriétés: la Perception, la Pensée, la Liberté, le Sentiment. Elle les garde donc éternellement, comme le Corps garde les siennes. Je vous parle comme à des Personnes éclairées; mais aussi je vous parle clairement, & les Vérités, que je vous propose, n'ont rien d'obscur.

Ne regardez néanmoins ce que je vous dis là que comme vraisemblable. J'y consens.

fens. Ce n'est encore que la Raison, qui parle; mais il faut que vous en reconnoissiez la certitude, dès que la Religion parlera comme la Raison. Or la Religion vous dit, que l'Esprit ne rentre point dans la poussie-
 re, parce qu'il n'en a point été pris, *Et qu'il*
 Ecclef. XII, 9. *retourne à Dieu, qui l'a donné: & tout ce*
 qui retourne à Dieu peut-il périr? Peut-il cesser de vivre? L'Esprit trouve-t-il la mort dans le sein de Dieu? A-t-elle pénétré jusques là? Est-il, pour ainsi dire, le tombeau des Esprits? Est-ce là qu'ils vont s'entévelir?

Mais l'immortalité naturelle de l'Ame n'est pas l'immortalité Evangelique. Elle n'est point ce que l'Ecriture appelle *la Vie éternelle*; & que J. Christ promet à ceux qui croient en lui. L'Ame de l'infidèle & du méchant est aussi immortelle, que celle du fidèle & du juste. Ce qui differentie donc l'Immortalité Evangelique de l'Immortalité naturelle, c'est que celle-là ajoute à une Vie, qui ne finit jamais, une perfection & une félicité, qui ont la même étendue. L'Immortalité naturelle est accompagnée dans le méchant de la mort éternelle, qui n'est pas néanmoins *Insensibilité*. Ce sont des misères
 con-

veaux dans la vie, pour ignorer à combien de travaux, de soucis, &, ce qui est le plus funeste, à combien de péchés, le Corps, ses nécessités, ses mouvemens, ses affections, nous assujettissent. Encore si nous étions assez heureux, pour en sentir les véritables peines, & pour pousser ce soupir d'un Homme de bien: *Helas! miserable que je suis, qui*
 Rom. VII, 24. *me délivrera de ce corps mortel.* Il est certain que l'Esprit ne commence proprement à vivre, que lorsqu'il est délivré du Corps, parce qu'il est libre des misères & des péchés, auxquels il est sujet, tant qu'il est dans ce Corps.

Je ne connois pas l'état des Esprits purs. Mais je comprends distinctement ces trois Vérités. 1. La première, que l'Esprit ayant la vie par lui-même, il ne la perd point, en se séparant du Corps. Est-ce donc que penser, connoître, vouloir, sentir, sont des propriétés de la substance Corporelle? Peut-on s'imaginer que l'Esprit cesse de les avoir, quand il n'est plus uni à un Corps mortel? 2. La seconde, qu'une des plus grandes sources de nos misères, sont, & les besoins de cette vie, & les passions, dont ces besoins sont

font ou les occasions, ou les causes. Ah! que S. Paul a eu raison d'appeller *la chair, une chair de péché*. Presque toutes les passions vicieuses y ont leur racine, & en dépendent. 3. La troisième, que les vrais plaisirs, les plaisirs de l'Homme raisonnable, ne sont point dépendans du Corps mortel. N'y a-t-il donc point de félicité pour les Anges, qui sont des Esprits purs? N'y en auroit-il point pour cet Esprit infini, pour ce Dieu, que l'Ecriture a si bien qualifié, *souverainement heureux*. Je conclurai donc hardiment avec J. Christ, *que celui qui vit, & qui croit en lui, ne mourra jamais*. Il a un Esprit immortel, que la mort met en liberté, qui ne se détruit point avec le Corps, qui passe en Dieu, & qui commence alors de vivre avec lui d'une vie toute spirituelle, & si je puis m'exprimer de la sorte, de la vie de Dieu même.

Rom.
VII, 17.
18.

1 Tim.
II, 11.

Mais enfin les fidèles meurent comme les infidèles. Cela est vrai, j'en ai dit la raison. Mais il y a de si grandes différences entre la mort du Juste, & la mort du Méchant, que je ne croi pas qu'on doive leur donner le même nom. L'une & l'autre est un passage; mais

Jean
V, 24.

mais quelle difference n'y a-t-il pas, entre passer *de la mort à la vie*, comme s'exprime le Sauveur, & entre passer de la mort à la mort. Premièrement, la mort du Fidele n'est point l'effet d'une condamnation prononcée par le Juge du monde. Elle n'est point la peine du crime. La mort de J. Christ a porté ce caractère. *Il a été fait péché, il a été fait malediction*, pour ceux qui croiroient en lui. Ce n'est point un de ces raffinemens, où il n'y a que subtilité, & qu'illusion. Il y a bien de la difference entre le supplice d'un Criminel, & la mort d'un Héros, comblé de bénédictions & de loüanges. Mais quand il n'y en auroit point, quand un Esprit fort se mettroit au dessus du jugement des hommes, de l'opprobre qu'ils attachent justement au supplice des criminels; qui peut se mettre au dessus du Jugement de Dieu, & n'être pas pénétré du trait, qu'il lance dans sa colere? Infidèle, tu meurs; tu regardes vers le Ciel. Qu'y verras-tu? Le Juge de l'Univers, qui te condamne, dont tu as méprisé la grace, & de qui tu n'en peux plus espérer. Sa tolérance & son support finissent avec ta vie. Ta mort, qui est le terme de sa grace, est celui, qui est donné à ta re-
pen-

pentance. Tu passes du règne & de la jurisdiction de la Miséricorde, sous celle de la Justice de Dieu. Tout est ici horreur & misère. Mais le Fidèle meurt. Quelque part qu'il jette les yeux, il ne voit que des encouragemens & des espérances. Messagère de vie & de paix, la Mort vient lui dire; *Entres dans la joye de ton Seigneur.* C'est Dieu, qui l'appelle. Le Fidèle & l'Infidèle font dans ce Corps mortel, comme deux Prisonniers. Le Juge vient & fait sortir l'un, pour le condamner au supplice, & l'autre, pour l'élever sur le Trône. Ne dois-je pas dire du dernier ce qu'a dit Jesus Christ? *En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, & qui croit en celui, qui m'a envoyé, a la vie éternelle, il ne viendra point en condamnation, mais il est passé de la mort à la vie.*

Math.
XXV,
23.

Jean
V, 24.

Je ne crois donc point, qu'on doive appeler du même nom deux Etats, lorsque dans l'un se trouvent l'espérance, la foi, la charité, toutes les vertus, avec la joye, qui en est inséparable; & que dans l'autre se rencontrent avec les remords, la crainte, & le désespoir, les vices, qui en sont les causes.

Ce

Ce dernier Etat mérite de porter le nom de *Mort*. Mais alors le premier doit s'appeller *Vie*, & il faut dire avec J. Christ: *Qui vit & croit en moi, ne mourra jamais*. La Mort, qui n'est qu'une extinction de la Vie & du sentiment, est un grand mal; car elle est la privation d'un bien très estimable. Ceux qui s'étourdissent sur le sujet du néant, sont des Gens enyvres des vapeurs noires de la crainte & des remords. Ils jugeroient autrement de sang froid, & dans un état libre. Mais la mort accompagnée de sentimens douloureux, est un mal qu'on ne sauroit méconnoître, & sur lequel il n'est pas possible de s'étourdir. Voilà la mort du méchant & de l'infidèle. Mais, ô justes, ô fidèles, quelle est la vôtre, lorsqu'éclairés par la foi, animés par l'Esprit de Dieu, qui soulage alors vos foiblesses, vous rendez votre dépôt à celui, qui vous l'avoit donné, & vous confiez le dépôt de votre Ame & de votre Corps à celui, qui est puissant pour le conserver, & fidèle pour le rendre?

Je l'avouë, le Corps meurt. Je le vois qui s'extenuë, qui s'affoiblit, qui se défigure. Il commence à blesser des yeux, qui ne
regar-

regardent dans l'homme que la gloire de la chair, & qui n'aiment que ce qui enchante leurs sens charnels. Mais vous, qui avez l'Esprit du Fils de Dieu, & le goût des vrais biens, vous en jugez autrement. Ce Corps, le voile de l'Ame, commence à se déchirer, & laisse voir les beautés immortelles, que la grace du Seigneur y a mises. Je reconnois cette Ame, qui n'est point de ce monde, & qui ne tire point son origine de la poussiere, par le mépris qu'elle fait du monde, & par la joye avec laquelle elle le quitte. Je vois sa foi, parvenuë enfin au bont de sa pénible carriere, saisir dans la main de son Rédempteur la Couronne de Justice, & s'en orner au jour de son triomphe. Je vois sa charité, qu'elle avoit eu tant de peine à conserver au milieu d'un monde, où tant de choses la blessent & l'irritent, toute pleine de la grace que Dieu lui fait, non seulement pardonner à ses ennemis, mais implorer pour eux la miséricorde, qu'elle a obtenuë pour elle-même. Je vois son amour pour Dieu s'accroître, à mesure qu'elle en approche, & que l'Esprit de Dieu répand dans cette Ame l'amour que Dieu a eu pour elle. Non, non, un état, où tant de vertus & de
véri-

véritable félicité se réunissent, ne doit point être nommé du nom odieux de *mort*. *Qui vit & croit en moi, ne mourra jamais.* Qu'est ce qui meurt en effet dans la mort des Juste? Son Ame? Elle est immortelle. Sa Charité? Elle parvient à sa perfection. Sa Félicité? Elle est consommée. Ses Connoissances? Il commence à connoître, comme il a été connu. Son Amour pour Dieu? Il le voit tel, qu'il est, il l'aime comme il doit être aimé. Son Zèle pour la gloire de Dieu? Il le sent; mais il n'en sent plus les douleurs & le rongement. Sa Sainteté? Elle va de pair avec celle des Anges, & ne le cede plus qu'à celle de Dieu. Je ne vois expirer en lui que les vertus nécessaires à des Etres imparfaits, que la Foi, qui n'est que pour les choses invisibles, que l'Espérance, qui n'est que pour les biens éloignés, que les Vices, que la Foi devoit corriger, & les miseres, que l'espérance devoit adoucir. Voilà ce qui me fait dire: *Que celui, qui croit en J. Christ, ne mourra jamais.* Dieu veuille nous accorder cette grace.

Amen.

SER-



❀ ❀ ❀

SERMON XVIII.

Sur S. Jean XI. v. 26. 27.

Croyez-vous cela? Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu qui devoit venir au monde.

Je vous expose, M. F., une des plus belles conversations du monde. Elle roule sur les plus grandes & les plus importantes Vérités. Elle est entre deux Personnes d'une éminente Vertu, quoiqu'on ne puisse les mettre en comparaison. C'est, pour ainsi dire, *la Résurrection & la Vie*, qui s'entretient avec *la Foi*; elles parlent des seuls & des vrais biens de l'Homme, & des moyens de les acquérir. Après que le Seigneur eut dit à Marthe; *Que quiconque croit en lui, encore qu'il soit mort, vivra; & que quiconque vit & croit en lui, ne mourra jamais*, il l'interroge, & lui demande, si elle croit ce qu'il vient de lui dire; *Croyez-vous cela?* lui dit-il. Elle répond sans balancer: *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu qui devoit venir au monde.* Ainsi la Question du Seigneur & la réponse de Marthe

S

font

font les deux parties de mon Texte. Je n'examinerai aujourd'hui que la Question du Seigneur. Elle va nous fournir des réflexions édifiantes, dont j'espere, avec la bénédiction de Dieu, que nous profiterons.

I. Réflexion. *La Foi en J. Christ est la condition des graces de Dieu.* Avant que Jesus ressuscite Lazare, il demande à Marthe, *si elle croit en lui; c'est à dire, si elle est bien persuadée qu'il peut, & rendre la vie aux morts, & préserver les vivans de la mort.* Il ne se dispose à ressusciter Lazare son frère, qu'après qu'elle a déclaré sa Foi. Cela fait voir, que la Foi en J. Christ est la condition des graces divines. C'est, pour ainsi dire, la clef des trésors du Ciel. De là vient que nôtre Seigneur l'exige de ceux qui implorent son secours. *Croyez-vous, dit-il, que je puisse faire ce que vous me demandez? Si vous croyez, dit-il ailleurs, cela est possible.* Et encore: *Tout est possible au croyant.* Quand la Foi est vive, ferme, constante, elle obtient tout du Sauveur. De là cette réflexion de *Marc. VI, 5.* *l'Evangeliste: Il ne pût faire aucun miracle dans ce lieu là, à cause de leur incrédulité.* Ce n'est pas que l'Incrédulité puisse lier les
mains

mains au Fils de Dieu, & enchaîner sa Puissance. Sa Sagesse seule met des bornes à son Pouvoir & à sa Miséricorde. Il peut faire tout ce qu'il veut, mais il ne veut pas tout ce qu'il peut. La Puissance Divine ne connoit point d'autres obstacles, que ceux qui viennent de ses propres perfections. Lorsqu'elles sont d'accord avec sa Puissance, la mort & le néant lui obéissent. Si jamais condition fut juste, c'est celle-ci. Vous demandez des graces à J. Christ. Il exige que vous croyiez en lui, c'est à dire, qu'il exige que vous ayiez assez bonne opinion de sa Bonté & de sa Puissance, pour vous les accorder. Peut-il demander moins? Autrement les prières seroient des insultes. Vous demandez une grace à un Prince, mais il lit dans votre coeur, que vous ne le croyez, ni assez bon, pour vouloir les accorder, ni assez puissant pour le pouvoir; sont-ce des dispositions propres à le déterminer à vous l'accorder?

Ici le Libertin murmure. Il prétend que Jesus Christ renverse l'ordre des choses. La Foi, dit-il, ne doit pas être la condition du miracle, puisqu'elle en est l'effet. Elle doit suivre, & non pas précéder. Que Jesus

Christ commence par me convaincre, qu'il est le Fils de Dieu, & après cela je croirai en lui ; mais demander que la foi précède les preuves & la conviction, la foi n'est plus raisonnable? Voilà l'objection : elle est spécieuse. Que dis-je? Elle est vraie. Vous avez raison, Incrédule, je vous l'accorde. Mais vous devez m'accorder aussi, que j'ai raison à mon tour. 1. S. Marc dit; *Que Jesus ne pût faire aucun miracle dans ce lieu là, à cause de leur incrédulité, sinon qu'il guérit un petit nombre de malades, en leur imposant les mains.* Il s'agit de Nazareth. Il en fit donc, mais il en fit peu. En 2. lieu, distinguons entre le commencement du Ministère du Sauveur & ses progrès. Voyez-le par-

Math. V, 23. *courant la Galilée, enseignant dans les Synagogues, prêchant l'Evangile du Royaume, & guérissant toute sorte de maladies & de langueurs parmi le peuple, & sa renommée se répandre dans toute la Syrie.* C'est ce que dit S. Matthieu. Ses bienfaits miraculeux attirerent auprès de lui de grandes Troupes. Ainsi il commence par mériter la Foi, avant que de l'exiger. O conduite de mon Sauveur toujours irrépréhensible! Il ne refuse des graces à l'Incrédulité, que lorsqu'elle est opi-

opiniâtre & maligne. En 3. lieu, S. Jean rap-
 porte, que fortant du Temple de Jerufalem, où les Juifs avoient voulu le lapider, il ren-
 contre un aveugle-né, & le guérit, fans exi-
 ger de cet homme la foi. Mais c'est un aveu-
 gle, qui ne peut avoir vû fes miracles, &
 qui peut encore moins reconnoître son pou-
 voir. Encore une fois, ô conduite de mon
 Sauveur toujours irreprenhible! Il n'exi-
 ge la Foi, que de ceux qui peuvent l'avoir;
 il ne punit l'Incrédulité, que dans ceux qui
 ont des yeux, & ne voyent point; témoin
 ces paroles: *Et vous Capernaum, qui vous*
elevez jusqu'au Ciel, vous descendrez jus-
qu'aux Enfers; car si les miracles, qui ont
été faits chez vous, avoient été faits en So-
dome, elle subsisteroit encore aujourd'hui; &
ailleurs: Si vous étiez aveugles, vous n'au-
riez point de péché, mais parce que vous vo-
yez, c'est pour cela que vous êtes coupables.
 Ainsi J. Christ n'exigea la Foi, comme une
 condition de ses bienfaits, qu'après qu'il
 l'eut méritée, par une infinité de merveilles.
 Auparavant il accorde tout, & soulage tou-
 tes les misères; mais après cela il dit; *Croyez-*
vous que je le puisse? Croyez-vous cela?

Jean
 VIII, à
 la fin, &
 IX. au
 com-
 mence-
 ment.

Math.
 XI, 23.

N'allons pas plus loin, fans nous appliquer cette réflexion. Nous sommes nés dans la Foi. Nous l'avons reçue en sortant du berceau. Ainsi le Seigneur l'exige justement de nous: c'est la juste condition de ses graces. Si donc il y a dans l'Eglise une si grande stérilité des graces de Dieu, si l'on ne voit dans ces campagnes, où le Seigneur a semé, & seme sans cesse sa parole, que quelques épis maigres & dispersés, qui ne contiennent que très peu de fruit; c'est parce qu'il y a très peu de foi. Si les moindres tentations nous ébranlent, si les passions mondaines nous dominant, si de légères afflictions nous consternent, & nous mettent au désespoir, si de frivoles avantages nous causent des transports de joye, qui montrent toute nôtre foiblesse, & toute nôtre vanité; si nos plus justes desseins échouënt, si nos prieres ne sont point exaucées, c'est parce que nous manquons de Foi. C'est ici la Patrie du Fils de Dieu, pour ainsi dire; s'il n'est pas né parmi nous, nous naissons en quelque sorte chez lui, dans son Eglise, dans son Royaume: nous entendons parler de lui, dès que la Raison commence à se développer. Mais, ô prodige! on diroit qu'à l'exemple

ple des habitans de Nazareth, nous lui lions les mains, & qu'il ne peut plus faire de miracles parmi nous, à cause de nôtre incrédulité. Cette réflexion me pénètre: ô mon Dieu, augmentes nôtre Foi!

II. Réflexion. *C'est la nécessité de la Confession, aussi bien que de la Foi. Croyez vous cela, dit Jesus à Marthe? Le Seigneur n'ignoroit pas que Marthe croyoit en lui. Elle l'avoit assez témoigné: Seigneur, si vous eussiez été ici, mon Frère ne fut pas mort; & je sai que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. Cependant le Seigneur lui dit encore; Croyez-vous cela? Il connoit sa Foi, mais il veut qu'elle la déclare. Cela m'oblige à vous faire remarquer la nécessité de la profession & de la Confession publique. J. Christ l'a recommandée: Qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père, qui est dans le Ciel: Qui me renoncera devant les hommes, je le renoncerai devant mon Père, qui est dans le Ciel. Qui aura honte de moi devant les hommes, je le desavouërai devant mon Père, qui est dans le Ciel. Avoir honte de J. Christ, bon Dieu! Ah! mon Sauveur, à Dieu ne plaise! que je rougisse de*

vous confesser, vous vivant, vous régnañt, vous assis à la droite de Dieu, vous revêtu de la Toute puissance dans le Ciel & sur la Terre. Ces articles de la Foi sont trop glorieux; mais livré aux Juifs, mais fouëtté, mais attaché au bois infame de la Croix, mais mourant, mais couché dans le sépulcre: ô mon Sauveur! rougirois-je de ces articles: e'est là que vous êtes ma gloire, parce que vous y êtes la Sageffe & la Puissance de Dieu en salut à tout croyant. *A Dieu ne plaise, que je me glorifie sinon dans la Croix de J. Christ; je ne veux savoir que J. Christ, & J. Christ crucifié.*

Mais où me laissai-je emporter. Je m'éloigne de mon sujet. J. Christ exige des Fidèles, qu'ils le confessent. *Croyez-vous cela?* Et S. Paul: *Il faut croire du coeur, pour être justifié, & confesser de la bouche, pour être sauvé.* Aussi les Juifs, qui croyoient en J. Christ, & qui ne le confessoient point, parce qu'ils étoient les esclaves de leur propre gloire & de leurs intérêts, n'étoient gueres moins coupables que les Incrédules. Honorer Dieu des lèvres, & le deshonorer du coeur; l'honorer du coeur & le deshonorer

norer des lèvres ; font deux sortes d'hypocrisie également condamnables.

Mais savez-vous bien , M. F., pourquoi J. Christ exige cette confession publique ? Je l'avoüe ; l'honneur , qui lui est dû , consiste & dans les sentimens de l'Ame , & dans les actions destinées à témoigner ces sentimens. Créateur , Bienfaiteur de l'Homme , il doit être *glorifié dans nos corps, & dans nos esprits, qui lui appartiennent.* A Dieu ne plaise , que je partage une victime , qui lui est si justement due , & que j'exclue de l'honneur de glorifier mon Dieu une partie de moi-même. *Mon ame* , disoit le Prophete , *béni l'Eternel ; & que tout ce qui est au dedans de moi , bénisse son saint nom.* Cependant , ne croyez pas que J. Christ ait exigé la confession de son nom pour l'amour de lui & de sa propre gloire. Il se seroit contenté de la foi du coeur. Il en auroit accepté l'oblation secreete , & nous en auroit récompensé *à la face du Ciel & de la Terre.* Il en seroit de la foi comme de la prière. *Quand tu prieras* , disoit-il , *entres dans ton cabinet , & fermes en la porte, & ton Père , qui voit ce que tu fais en secret , te récompensera publiquement.* Que veut donc

mon Sauveur, quand il veut la Confession aussi bien que la foi? Il veut que je serve à Pedification & au salut des autres. Il veut que le trésor, dont il m'a enrichi, se répande & aille enrichir les autres; il veut que *ma Lumiere reluisse devant les hommes, afin qu'ils glorifient mon Père, qui est dans le Ciel.* Si la honte & la crainte avoient retenu la foi captive dans le coeur, comment auroit-elle en un moment éclairé le monde? Comment ce talent de la foi & de la connoissance, confié aux Disciples du Seigneur, & par eux à leurs Successeurs, se feroit-il multiplié, si ces ferviteurs ingrats l'avoient enseveli dans la terre de leur propres coeurs? Non, non, le Seigneur ne cherchoit point sa propre gloire, quand après avoir persuadé aux hommes qu'il étoit la *Résurrection & la Vie*, il demandoit à Marthe, & à tous ceux qui l'entendoient, la Confession de leur foi. Il vouloit que la Foi des uns allât allumer celle des autres, & que ce divin feu se communiquât. Il est utile, édifiant, de chercher les raisons du Sauveur. Plus on les approfondit, plus on a lieu d'admirer sa Sagesse & sa Bonté. Plus on voit, que lorsqu'il semble chercher sa propre gloire, il ne cherche que le salut du monde.

Trois-

Troisième réflexion. *La Foi dans un vrai Fidèle, est une source de graces, non seulement pour lui, mais aussi pour les autres. Croyez vous cela, dit Jesus Christ à Marthe, avant que de ressusciter son frère? C'est, pour ainsi dire, la Foi de la Soeur, qui va porter la vie dans le tombeau de son Frère. Voyez dans l'Evangile un nouvel exemple de ce que dit l'Auteur divin de l'Epitre aux Hébreux: Par la foi des femmes ont obtenu la résurrection de leurs enfans, qui étoient morts.* Ainsi la Cananéene obtint par sa foi la délivrance de sa fille, le Centenier la guérison de son serviteur. Il est vrai; *le Juste vivra par sa foi.* On ne fait point son salut par procureur, si j'ose me servir de cette expression vulgaire. C'est l'Avarice insatiable, qui a produit ces cultes vains, à la faveur desquels les vivans trop crédules, croient soulager les morts, & hâter leur délivrance des peines imaginaires du Purgatoire. Car si on avoit attribué ce fruit à la Foi & aux bonnes oeuvres, qui en émanent, l'Erreur auroit été utile à la Piété, & ce qui ne peut s'appeller que *fraudes intéressées*, pourroit être nommé *fraudes pieuses*. Mais on fait que tout ce qu'exigent les Dépositaires

res

res imposteurs du prétendu trésor des Indulgences, n'est que de froides Cérémonies, & des présens de corruption & d'aveuglement. Cependant il faut avouër, que la Foi des Saints a une Vertu bien étenduë. Il est malaisé de savoir ce que S. Paul a voulu dire, quand dans le Chapitre XV. de la premiere aux Corinthiens, il demande ; *ce que font ceux, qui sont bâtisez pour les morts, s'il est vrai qu'il n'y ait point de résurrection?* On trouve dans les premiers tems des Sectes, celle de Marcion, où quelqu'un mourant dans l'état de Catechumene, un autre recevoit le bâteme pour lui. Cette superstition pouvoit venir, de ce que la foi des vivans avoit procuré aux morts leur résurrection. Le Bâteme étoit l'assurance de la Résurrection future, un gage de l'Immortalité promise par Jesus Christ. Et qui sait, si dans cette pensée, on ne s'imagina pas, qu'il falloit bâtiser des vivans en la place de ceux qui étant expirés dans la Foi, n'avoient pu recevoir dans le Bâteme le signe & le gage de la Résurrection?

Voyez
S. Épi-
phane.

Quoiqu'il en soit, on voit ici que la Foi a des avantages, qui ne se bornent point à la seule

seule personne, qui la possède. Bien que rien ne soit plus personnel que la Vertu, elle n'illustre pas seulement les familles, & les races entières, mais elle leur procure des graces spiritüelles. Je me rappelle le souvenir d'Abraham, le plus grand des Héros, dont la Foi ait honoré & consacré la mémoire. Le lustre qu'elle mit dans sa famille, n'est pas encore effacé, je ne dirai pas aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu, dont les dons & la vocation sont irrévocables. La race est encore chère à cause de ses Péres. Les branches, quoiqu'elles ne tirent plus du suc de l'Olivier, ont encore je ne sai quelle Sainteté, à cause de la racine qui les porte. *En toi seront bénies toutes les Nations de la terre.* C'est ainsi que la Foi de David est utile à sa race idolatre, & meurtrière. Si elle ne peut la préserver de la condamnation, que cette indigne postérité mérite, au moins suspend-elle pendant longtems la juste rigueur d'un Dieu patient, & clément. Cette race ne succombe enfin, que lorsque la République elle-même est livrée à la servitude, & le Temple aux flammes.

Oui, M. F., le Fidèle, le vrai Fidèle étend au loin les favorables influences de sa Foi.

La

La source est quelquefois loin de nous, nous ne voyons que les ruisseaux, qui coulent dans les bénédictions, qui se répandent sur des familles, jusqu'à ce que les crimes des Descendans les viennent arrêter. Si l'on voyoit les secrets de la Providence, & les vraies causes des Evénemens, quel sujet de crainte & d'étonnement pour l'Incrédule, d'encouragement & d'admiration pour le Fidèle! Ce qui semble ne venir que des abymes inaccessibles du *bonplaisir* de Dieu, n'emané peut-être que de ces Vertus, que le Ciel & la Terre annoncent, aussi bien que la Parole de Dieu, de sa Clémence & de sa Justice, Vertus aussi connües que Dieu même. On verroit cette Clémence, touÿjours favorable à la Foi, accorder aux prières des Saints les graces d'une Famille, d'une Ville, d'un Peuple; un Loth préserver longtems une Sodome, qu'il n'a pu convertir. Un Noé suspendre, pendant qu'il bâtit l'Arche, le Deluge, qui annonce aux Incrédules, leur perte. Des Elus, pour lesquels Dieu veille, abrèger des jours de calamité, dont personne ne seroit échapé, s'ils avoient été plus longs.

Telles

Telles sont les réflexions, que nous fournit cette interrogation de J. Christ à Marthe: *Croyez-vous cela?* Elle répond; *Où, Seigneur je crois, ou j'ai cru, que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui devoit venir dans le monde.* Il semble qu'elle ne répond point à la Question, de J. Christ; car au lieu de dire; *Je crois que vous êtes la Résurrection & la Vie,* elle dit, *je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, que les Oracles ont promis.* Mais avec un peu d'attention à ses paroles, on trouvera, que sa réponse est juste. *Où, Seigneur,* dit elle. Ces mots renferment la foi & la confiance de ce que Jesus Christ lui dit. *Où, Seigneur, je crois que vous êtes la Résurrection & la Vie,* & la raison pourquoi je le crois; *c'est que je suis persuadée, que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui devoit venir dans le monde.* Mais il n'est pas tems d'entrer dans le sens de cette Confession, où Marthe désigne Jesus par sa Charge, & par la promesse que Dieu avoit faite d'envoyer le Christ au monde. Il faut donc s'arrêter en finissant, à nous faire à nous-mêmes la Question, que Jesus fait à Marthe, ou plutôt à nous représenter le Seigneur interrogeant chacun de

de nous, & lui demandant compte de sa Foi.

La réponse seroit générale; au moins dois-je le supposer; car pourquoi soupçonner qu'il y ait parmi nous des Incrédules? Attendons le jugement de Dieu. Si pourtant il y avoit ici des personnes de ce caractère, qu'elles seroient à plaindre! Car quelle est nôtre espérance, & nôtre consolation dans la mort? N'est-ce pas cette persuasion aussi précieuse, qu'elle est utile, *que Jesus est la Résurrection & la Vie, & que quiconque croit en lui, ne mourra jamais?* Peut-être dans l'enchantement de la jeunesse, dans l'ivresse des plaisirs & de la fortune, où l'on ne fau-roit voir ni la mort prochaine, ni le jugement de Dieu; ou si la pensée s'en présente à l'Esprit, on la rejette avec insolence & avec mépris; peut-être, dis-je, dans cet état, dans lequel je ne sai ce qui manque le plus, ou de la Raison, ou de la Foi, on n'a aucun besoin pour être heureux de croire en J. Christ. Au contraire cette foi ne sert qu'à corrompre la félicité criminelle de l'homme charnel, & à rapprocher de lui des objets, qui empoisonneroient ses plaisirs, & qui viendroient porter le trouble dans sa conscience.

Mais

Mais pour un homme sage, tempérant, juste, religieux, quel trésor pour lui que la pensée & la foi, que J. Christ est *la Résurrection & la Vie*. Toutes les fois que la réflexion la présente à son Esprit, est-il quelque chagrin, quelque tristesse, quelque affliction, qui ne se convertisse en joye? Vanités du siècle, pouvez-vous contrebalancer un moment *ce poids éternel de gloire excellemment excellente*, qui est présent à la Foi, lorsque cette Foi est parvenue à ce point, où elle est véritablement *la subsistance des choses qu'on espere, & la démonstration de celles que l'on ne voit point*.

Mais avoir cette Foi; répondre sincèrement avec Marthe: *Où, Seigneur, je crois que vous êtes la Résurrection & la Vie*: c'est là la difficulté. Ah! M. F., c'est ici où je vous adresse l'exhortation de l'Apôtre: *Examinez-vous vous-mêmes, éprouvez-vous vous-mêmes, si vous êtes dans la foi*. Je crains bien que cet examen ne produise une connoissance très humiliante. C'est qu'en s'approfondissant soi-même, au lieu d'une foi solide & réelle, on n'en trouve que l'ombre, ou je ne sai quelle opinion confuse & mal-assurée, que

T

Jesus

Jesus est la Résurrection & la Vie de celui qui croit en lui. A' juger de la cause par les effets, on ne peut guères s'empêcher de croire, que telle est la foi de la plûpart des hommes. Voilà ce qui rend leur conduite si irréguliere, ce qui fait que toute leur application se porte avec effort vers le monde & la vie présente, pendant qu'ils ne font pour l'autre que des efforts languissans; & encore ne les font-ils, guères que lorsque la mort approche, & ne leur laisse plus d'espérance que du côté du Ciel.

Quelque triste qu'il soit de se connoître là dessus, il faut pourtant le faire. Ce n'est pas moi, M. F., c'est le Seigneur, qui nous dit à chacun; Croyez vous cela? qui nous appelle à l'examen de nôtre Foi. Quelle joye, si elle est forte & vivante! Quelle mortification, si elle est foible, languissante, & presque éteinte! Mais mortification salutaire, puisqu'il est encore tems de fortifier nôtre foi, par les moyens que Dieu nous a donnés. Il y en a deux. L'un, de donner à la Parole de Dieu une attention religieuse, de s'occuper de la lecture & de la méditation de ce sacré Livre. Elle s'imprime dans le coeur,
quand

quand attentif, libre, vuide des soins & des pensées charnelles, il se livre à Dieu seul, & ne veut écouter que lui. L'autre, c'est la prière, par laquelle nous obtenons la grace du S. Esprit. *Si quelqu'un a besoin de Sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la donne libéralement, & qui ne la reproche point. Le Père celeste donne le S. Esprit à ceux qui le lui demandent.* Si vous usez de ces deux moyens, vous sentirez croître votre foi. *Vous regarderez le Seigneur, & vous en serez illuminés. Il fera resplendir dans vos coeurs la lumière de sa connoissance, qui est sur la face de Jesus Christ. Vous serez transformés de gloire en gloire, comme par l'esprit du Seigneur.* Vous verrez la face du Seigneur dans les Ecritures, jusqu'à ce que vous le voyiez dans sa Gloire, & que vous vous lassiez pour jamais de sa ressemblance. Le Seigneur nous en fasse la grace. Amen.



SERMON XIX.

sur S. Jean XI. v. 27.

Où, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, qui devoit venir au monde.

La Confession de Marthe, que vous venez d'entendre, M. F., a deux parties. Elle comprend, & la Foi des Juifs, & la Foi Chrétienne. La Foi des Juifs, c'est que le Messie *devoit venir*. C'étoit l'espérance d'Israël. La Foi Chrétienne; *C'est que Jesus est le Messie, qui devoit venir au monde*. Il est beau de voir cette sainte Femme marcher *de foi en foi*, comme s'exprime S. Paul; croire aux Prophetes, qui ont promis la venuë du Fils de Dieu, & reconnoître le Fils de Dieu, dans la Personne de Jesus, quoiqu'il n'eût pas encore donné au monde les grandes preuves, qui démontreroient depuis, qu'il est le Fils de Dieu. Je veux parler de sa Résurrection, de son Ascension dans le Ciel, & de l'envoy du S. Esprit. Considérons, M. F., la double Foi de Marthe. Fille d'Abraham, elle en a la Foi; elle croit aux promesses. Mais elle en a aussi le bon-

bonheur; elle voit la journée du Seigneur, le reconnoit, & s'en réjouit.

I. Je crois que vous êtes le Christ. Le Christ veut dire en Grec ce que le Messie veut dire en Hébreu. Ces deux mots signifient Oint; mais dans le stile des Hébreux Oint & Roi, sont ordinairement la même chose. On ne trouvera guères dans le V. Testament, qu'Oint tout seul, signifie ni un Prophete, ni un souverain Sacrificateur. On y voit bien quelquefois le Sacrificateur Oint, pour distinguer le souverain Pontife, parce qu'il n'y avoit que lui, qui fut consacré par l'onction. Mais Oint tout seul, signifie toujours Roi. C'est effectivement l'idée, que les Juifs avoient du Christ, ou du Messie. Ils attendoient un grand Roi, qui réuniroit en sa personne toutes les Vertus Royales, dont les Davids & les Salomons n'avoient été que des Ombres; plus vaillant & plus heureux que David, plus sage & plus magnifique que Salomon; dont le Règne immortel feroit celui de la Religion, de la Vertu, & de la Félicité.

Les Juifs attendoient un tel Roi, & le croyoient promis à la Nation par les Prophetes. Après l'article de la Foi d'un Dieu,

30 Christianisme.

T 3

il



il n'y en avoit point de plus important, ni de plus fondamental, que celui de la Foi d'un Messie à venir. Cette espérance subsiste encore dans la Nation dispersée. Cette Foi ne s'est point éteinte; & si quelques Sectaires d'entre les Juifs y ont renoncé, ils sont regardés des autres comme des Apostats. Au fond ils prennent le parti qu'il faut prendre; car si Jesus Christ n'est pas le Messie, il faut que l'espérance d'un Libérateur soit une illusion, que ce Libérateur n'ait jamais été promis, & que les Prophetes, pour soutenir la Nation dans ses malheurs, l'ayent flattée de la venue d'un Libérateur, qui ne viendra jamais. Etranges extrémités, mais inévitables. Si l'on croit aux Prophetes, il faut croire en Jesus, qui en a seul accompli les Oracles; & si l'on ne croit pas en Jesus, il ne faut plus croire aux Prophetes. Le tems a démenti leurs Oracles.

Cela m'oblige à faire ici une réflexion. La Religion Judaïque & la Religion Chrétienne se rendent un mutuel témoignage. Il y a une distance de quinze cents ans entre l'institution de l'une & de l'autre. Moyse délivre Israël d'Egypte, entre l'an du monde

de 2450. & l'an 2460. (*) J. Christ naît vers l'an du monde trois mille neuf cent quarante sept, & commence son Ministère trente ans après. Cependant ces deux Religions se confirment mutuellement. Moÿse rend témoignage au Christ, qui doit venir, & J. Christ rend témoignage à Moÿse, qui l'a précédé de quinze siècles. Moÿse promet le Christ, & J. Christ accomplit la promesse de Moÿse. Il n'y a pas eu de concert entre ces deux Prophetes, qui sont séparés d'un si long terme. Mais il y a cette différence entre la Religion Chrétienne & la Religion Judaïque, que la Religion Chrétienne peut se soutenir sans le témoignage de la Religion Judaïque, parce que Jesus Christ a prouvé sa Mission Divine par des témoignages indépendans de ceux de Moÿse & des Prophetes; au lieu que la Religion Judaïque ne peut se soutenir sans l'appui de la Religion Chrétienne. Car si Jesus n'est pas le Christ, la

T 4

Foi

(*) On place la sortie des Israélites hors d'Egypte, entre l'an du monde 2450. & 2460. On place la naissance de nôtre Seigneur vers l'an 3947. Il y a donc environ 1500. ans entre la fondation de la Religion Judaïque, & l'institution de la Religion Chrétienne.

Foi des Juifs est vaine, leur Espérance est fausse, & le Christ, qui leur a été promis, n'est qu'une illusion.

Marthe dit donc : *Je crois que vous êtes le Fils de Dieu, qui devoit venir au monde.* Je ne saurois bien dire quelle idée elle attachoit à cette expression, *le Fils de Dieu.* Il semble que les Juifs la confondoient avec celle de Christ, & que *le Christ*, ou le *Messie* par excellence, & *le Fils de Dieu*, désignoiert la même Personne, & signifioient à peu pres la même chose. *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant*, disoit S. Pierre. Les Juifs donnoient au Messie le titre de Fils de Dieu, fondés principalement sur deux passages; l'un est celui du Ps. II. où Dieu dit, en parlant de *son Christ*; *vous êtes mon Fils, je vous ai donné la naissance aujourd'hui.* Le second est pris du 2. Livre de Samuel, (Chapitre VII, 14.) où Dieu dit, en parlant de Salomon: *Je serai son Père, & il sera mon Fils.* Ces deux passages sont cités par l'Auteur divin de l'Épître aux Hébreux, & appliqués l'un & l'autre à J. Christ, en quoi il n'a fait que suivre l'explication des Juifs, qui les rapportoient au Messie. Je ne sai, si cette
sainte

sainte Femme savoit bien tout ce que cette expression vouloit dire, & si elle connoissoit le mystère de la filiation divine du Sauveur. Il me semble, que c'est une de ces vérités, que les Disciples *ne pouvoient porter*, & qui ne leur fut bien révélée que par le S. Esprit. Quoiqu'il en soit, je ne doute pas que la Foi de Marthe ne fût aussi éclairée qu'elle pouvoit l'être. Mais les degrés de foi sont proportionnés à la Révélation, & à moins que Dieu ne lui ait révélé ce qui ne le fut que depuis aux Apôtres, je crois que par le Fils de Dieu, elle n'a entendu autre chose, que le Messie promis aux Juifs. Il faut montrer en peu de mots, que J. Christ l'étoit effectivement, & que sa Foi étoit bien fondée.

II. En effet les caractères, qui désignent le Messie dans les Prophetes, se trouvoient dans la personne de Jesus; & ce qui n'étoit pas encore accompli, parce que l'Oeconomie du Sauveur n'étoit pas finie, s'y trouva depuis. Pas un *Jota*, pas un point de la Loi, qui n'ait eu son accomplissement. Interrogez-vous vous mêmes, ou plutôt interrogez les Prophetes? Demandez-leur à quels caractères on doit connoître le Messie, &

voyez s'ils ne se rencontrent pas en Jesus? Il devoit venir; mais quand? C'est lorsque le Sceptre auroit quitté Juda, & que la souveraineté auroit été transportée à une autre Puissance, pour ne la recouvrer jamais. Jesus vient au monde sous Herode, qui de quelque race qu'il soit, n'étoit pas certainement de la Tribu de Juda; beaucoup moins de la race de David. En quel lieu doit-il naître? C'est à Bethlehem, selon l'Oracle de

Math.
II, 6.

Michée: Et vous Bethlechem, Ville de Juda, vous n'êtes pas des moindres entre les principales Villes de Juda; car il sortira de vous un Chef, qui gouvernera Israël mon Peuple. Comment doit-il naître? Il doit naître d'une Vierge, & il en est né: Une Vierge sera enceinte, & elle aura un Fils, qui s'appellera Emmanuel, qui veut dire, Dieu avec nous. Comment doit-il entrer dans son Ministère? Un Précurseur doit le prévenir & l'annoncer. Voici, dit Malachie, j'envoie mon Ange devant vous, qui vous préparera les voyes. Cela est arrivé. Jean Baptiste précède le Fils de Dieu, & a préparé le Peuple à le recevoir par la repentance. Il le montre: Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde: celui-ci vous vous batisera du S. Esprit & de feu.

feu. Comment doit-il être installé dans son Ministère? Comment doit-il être oint? C'est par le S. Esprit. *L'Esprit du Seigneur est sur moi; c'est lui, qui m'a oint, pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres, pour délivrer les captifs, pour publier l'année de grace du Seigneur.* Etâie l'a prédit, J. Christ l'a fait. Quel fruit doit produire son Ministère? Il en produira très peu pendant sa vie. La semence sainte sera étouffée parmi les épines de l'amour du monde. *Qui a crû à nôtre prédication, & à qui a été révélé le bras de l'Eternel?* Dans quel état doit-il paroître? Est-ce dans la splendeur, ou dans l'humilité? C'est dans l'abaissement. *Il n'y a en lui ni forme, ni apparence: c'est un rejetton, qui croit dans une terre aride. On en détournera les yeux, on le méprisera.* Sera-t-il reconnu par les principaux des Juifs? Non, ils le rejetteront. *La pierre que les Architectes ont rejetée, a été faite la maitresse pierre du coin.* Quelle sera sa fin? On conspirera contre lui, on le fera mourir. *Ils verront celui qu'ils ont percé.* De quel genre de mort le fera-t-on mourir? On le crucifiera: *Ils ont percé mes mains & mes pieds.* Pourquoi sera-t-il traité de la sorte? Ce n'est pas pour ses péchés,

chés, mais pour les nôtres. *Il a été navré à cause de nos forfaits, & froissé à cause de nos iniquités.* Demeurera-t-il dans le sepulcre? Faudra-t-il, qu'il attende le dernier jour, pour ressusciter: non, il ressuscitera bientôt. *Tu ne me laisseras point dans le sepulcre, & tu ne permettras pas, que moi, qui suis saint, j'éprouve la corruption.* Que deviendra-t-il après la Résurrection? Il montera au Ciel, & s'assera à la droite de Dieu. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieez vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aye assujetti vos ennemis.* Et que dirai-je de tant de Types, ou de Figures répandues dans les Evénemens, & dans le Culte du Vieux Testament? Que dirai-je du souverain Sacrificateur, du sacrifice offert dans la grande Fête des propitiations; car c'est proprement le sacrifice de ce jour là, qui représentoit celui du Sauveur. Que dirai-je de l'entrée du souverain Pontife dans le Lieu saint, d'où il sortoit pour donner la bénédiction au Peuple? Que dirai-je de Moÿse & de Josué? Moÿse, qui ne peut introduire le Peuple dans la Terre promise, figure de la Loi Judaïque, qui n'a rien amené à la perfection: Josué, figure de J. Christ, & à cet égard nouveau Prophete, qui intro-
duit

duit le Peuple dans le repos de Dieu. Que dirai-je de Melchisedec, qui bénit Abraham; *Roi de justice & Roi de paix*, Sacrificateur éternel, & figure parlante du Sauveur & de son Sacerdoce? Que dirai-je du sacrifice d'Abraham, le Fils & l'héritier des promesses, offert, sacrifié, sauvé de la mort comme par une espece de résurrection, dit l'Auteur de l'Épître aux Hébreux? Que dirai-je de Joseph, vendu par ses Frères, & par une infinité de tribulations parvenu au plus haut degré de la Gloire en Egypte, & devenu le salut de sa famille? Divines Figures, sacrés Emblemes de ce qui devoit arriver à J. Christ; Oracles des Prophetes si anciens, si clairs, si fidèlement accomplis, puis-je vous considérer, sans m'écrier avec Marthe: *Où, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui devoit venir au monde.*

Ce qui recommande la Foi de Marthe, c'est qu'il n'y avoit encore qu'une partie de ces Oracles, qui fut accomplie. Cependant sa Foi n'étoit point téméraire. J. Christ prêchoit, qu'il étoit le Christ, promis par Moïse, & par les autres Prophetes. *Si vous croyiez en Moïse, vous croiriez aussi en moi.* Mais
 J. Christ

J. Christ confirmoit son témoignage par des preuves sensibles, par des miracles convainquans, & il va le confirmer par la résurrection de Lazare. C'est contre ce miracle, que l'Incrédulité ne peut tenir, qu'en le niant. Le Juif nie les miracles de J. Christ, ou les attribue à des secrets de Magie? Affreuse ressource! Mais que dira-t-il contre les Prophéties? Voyons la cause de ses illusions, & ne la dissimulons point. Nôtre Evangile ne doit point être couvert. La Vérité ne cherche point l'artifice & la dissimulation. Que fait donc le Juif? Il prétend, que les Prophéties, que nous appliquons au Fils de Dieu, ont un sens plus prochain, plus littéral, & qu'elles avoient déjà été accomplies en d'autres personnes. Je n'ai pas le loisir d'entrer dans ce détail, & d'ailleurs je conviens de leur principe; mais il faut aussi qu'ils conviennent du nôtre. C'est que les Oracles des Prophetes, qui conviennent à d'autres Personnes qu'à J. Christ, ne laissent pas de convenir à J. Christ dans le sens mystique; & que ce sens n'est pas moins dans l'intention du S. Esprit, que le sens le plus prochain & le plus littéral. Si le Juif n'en convient pas, il ne sauroit trouver dans l'Ecriture aucun
fon-

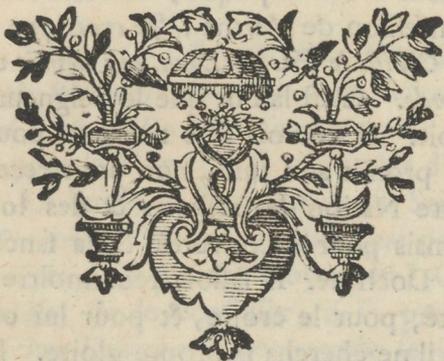
fondement de la Foi d'un Messie. Tous les passages qu'il allegue, ne le promettent, qu'en leur donnant un sens mystique. Or si le Juif croit un Messie, je lui demande s'il est venu, ou s'il doit venir? S'il est venu, c'est Jesus. Il n'y en a point eu d'autre dans tous les tems. Le Seigneur n'a aucun concurrent, qui puisse partager, & les suffrages, & la Foi. Et si le Messie n'est pas encore venu, la Religion des Juifs est fausse; les Oracles des Prophetes trompeurs, parce que tous les signes, tous les caractères de son avènement sont passés, il y a plusieurs siècles. La République ne subsiste plus: le Temple est détruit, le Culte aboli, il y a près de mille sept cens ans. En 2. lieu, la Vocation des Gentils est arrivée; & si les Gentils ont corrompu leur foi, ce n'est que longtems depuis. En 3. lieu, le Messie doit naître de Juda, & où en est la Tribu? Il doit naître de la Maison de David, & où en est la Famille? En 4. lieu, ils ne sont plus le Peuple de Dieu; il les a visiblement abandonnés, il les a livrés aux Nations. Depuis la ruine de Jerusalem ils n'ont ni Prophete, ni Consolateur. En 5. lieu, quel crime ont-ils

com-

commis, pour avoir mérité une peine si
 longue, qu'elle passé en durée celle de leur
 République? Elle n'a subsisté qu'environ
 1500. ans, & leur ruine dure depuis près
 de dix-sept siècles. La Captivité, la puni-
 tion des crimes de la Nation, fut bornée
 à septante ans. Il faut qu'ils ayent com-
 mis un terrible crime, pour être punis,
 non sept fois, mais septante fois au dou-
 ble. Qu'ils nous montrent une Prophétie,
 qui ne doive être accomplie avant la ruine
 de Jerufalem! Est-ce celle de la descente
 du S. Esprit? *Avant que le grand & ter-
 rible jour du Seigneur vienne, je répandrai
 de mon esprit sur toute chair; vos fils & vos
 filles prophetiseront, & auront des visions.*
 Ce grand & terrible Jour est venu; c'est la
 journée de la ruine de Jerufalem, & de son
 Temple. Est-ce celle du sceptre oté à Ju-
 da? Juda ne l'a plus. Est-ce celle de Mala-
 chie? *Le Seigneur entrera dans son Temple.*
 Le Temple n'est plus, & n'a pû être re-
 levé. Est-ce celle de Daniel? Il a compté
 les semaines, qui devoient s'écouler de-
 puis la delivrance du peuple jusqu'à son
 Christ. Ce sont des semaines d'années:
 sont-ce donc des semaines de siècles? C'est
 ainsi,

ainsi, M. F., qu'il est certain, ou que Jesus Christ est le vrai Messie, on que les Propheties sont illusion, fiction, mensonge. Mais graces soyent renduës à Dieu, les Oracles sont vrais. Jesus Christ les a accomplis, & il faut dire avec Marthe : *Où, Seigneur, je sais que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui devoit venir.* Seigneur, nous le croyons, nous le savons, fai-nous la grace de persévérer dans cette Foi.

Amen.



U

SER.

SERMON XX.

sur S. Jean XI. v. 28.

Puis ayant dit cela, Marthe s'en alla, & appella Marie sa soeur en secret, & lui dit; Le Maitre est ici & vous appelle.

Reprenons, M. F., sous le bon-plaisir du Seigneur, la Divine Histoire, que S. Jean nous raconte dans le Chapitre XI. de son Evangile. Le dernier endroit que nous avons expliqué, est cette admirable confession de Marthe; *Je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui devoit venir au monde.* C'est la Foi que le Seigneur demandoit. Il vouloit être reconnu pour le Messie promis aux Juifs, non pour recevoir de cette Nation des respects & des louanges; mais pour la convertir & la sanctifier par sa Doctrine. Il falloit reconnoitre son autorité, pour le croire, & pour lui obeir. Jamais il ne chercha sa propre gloire. Il ne chercha que celle de son Père, & le salut du monde. Quand donc Marthe eût déclaré avec ce zèle & cette promptitude, qui sont les preuves d'une profonde persuasion, qu'elle

qu'elle reconnoissoit Jesus pour le Christ & le Fils de Dieu, elle le quitta par son ordre, & alla trouver Marie sa soeur, pour lui porter l'agréable nouvelle, que le Maître étoit arrivé à Bethanie, & vouloit la voir. *Puis ayant dit cela, Marthe s'en alla, & appella Marie sa soeur en secret, & lui dit; le Maître est ici & vous appelle.* Ce texte est clair. C'est une narration toute simple, qui ne demande aucun éclaircissement. Je vais donc la traiter par des réflexions édifiantes, qu'elle me fournit, & qui ne sont pas indignes de vôtre attention.

I. Réflexion. *La Foi & la Confession de Marthe sont les préparatifs de la Résurrection de son Frère.* En effet tout est prêt désormais pour le Miracle. Il n'y a plus d'obstacle. La Puissance & la Bonté du Seigneur ne pouvoient être suspendues que par l'Incrédulité. Aussi Marthe croyant en J. Christ, & venant de le confesser, il se prépare à ressusciter Lazare; & commande seulement à Marthe d'appeler Marie sa soeur, pour venir en être témoin, & recueillir avec elle le fruit de leur commune Foi.

Vous voulez, Chrétiens, obtenir de Dieu des graces pour vous, pour les personnes, qui vous appartiennent. Ne courez point les terres & les mers ; n'allez point implorer le secours de tel, ou tel Saint ; ne vous embarrassez point de ces *Exercices Corporels*, comme S. Paul les appelle ; je veux dire de ces oeuvres pénibles, dont la superstition fait tant de cas, mais dont J. Christ en fait si peu. Croyez seulement au Fils unique de Dieu. Faites profession de cette Foi, & la démontrez par vos oeuvres ; alors espérez du Seigneur toutes les délivrances, que sa Sageffe & vôtre propre salut peuvent exiger de sa Bonté. C'est une Foi vive, pure, efficace, qui est la Clef des trésors du Seigneur, & la Clef de nos tombeaux. On l'a vû sous l'ancien Testament. *Ce fut par la*

Hebr. XI, 34. *foi, que des femmes ont recouvré leurs enfans, & qu'elles en ont obtenu la resurrection.* On l'a vû sous le Nouveau Testament : C'est un des miracles du Sauveur. La Foi, mais celle que j'ai décrite, une foi fertile en bonnes oeuvres, est en même tems fertile en toutes sortes de graces. Vous vous plaignez, ingrats, de la stérilité du Ciel. Il est pour vous de fer & d'airain. Il n'a pour vous que
des

des rigueurs. Tournez vos plaintes & vôtre indignation contre vous-mêmes. Vous manquez de foi, & vous voulez obtenir les faveurs, qui ne sont promises qu'à la foi. S. Pierre marche sur les flots; mais il enfonce, il craint de périr. Est-ce la faute de J. Christ & de sa Puissance? *O homme de peu* Math. de foi, pourquoi avez vous douté? Les Disci- XIV. ples de J. Christ ne peuvent guérir un homme possédé du Démon. Pourquoi, disent-ils, ne l'avons-nous pu jeter dehors? C'est à cause de vôtre incrédulité, leur dit le Sau- Math. veur. Nous sommes nous-mêmes les Au- XVIII. teurs de nos disgraces; nos péchés les attirant, & nôtre incrédulité y met le comble.

II, Réflexion: *Le caractère du Fils de Dieu est celui d'un Maître.* Marthe va dire à Marie sa soeur: *Le Maître est ici;* le Maître par excellence. C'est le titre, que les Evangélistes donnent sans cesse à Jesus. Il répond à celui de *Rabbi* usité parmi les Juifs. Marie dit à Jesus, au XX. de S. Jean; *Rabboni*, c'est à dire, *mon Maître, mon Docteur.* O qu'il remplit bien ce caractère! Le jeune homme de l'Evangile avoit raison dans le fonds, lorsqu'il l'appella *le bon Maître*, quoi-

U 3

que

que le Seigneur l'ait repris, parce qu'il vouloit montrer, combien il avoit d'averfion pour tout ce qui sent la flatterie, & que c'est la Vertu & la Foi, & non les loüanges, qui le gagnent & le fléchissent. Encore une fois quel Maître! Si je confidere la science qu'il enseigne, c'est celle du salut, celle par laquelle on arrive au souverain Bien, & à l'Immortalité. Savans du monde, Maîtres du siècle, je ne méprise pas vos sciences; je les estime, je les admire. Je vois avec plaisir vos découvertes. Mais vos paroles sont celles de la vie présente. Et mon Maître, celui que je cherche & que je veux écouter, c'est celui qui a les paroles de la vie éternelle. Salomon l'a dit de toutes les Sciences du monde; *Elles sont vanité & rongement d'esprit*: tout le reste est objet de nôtre curiosité. C'est pourquoi il en conclut, que la véritable Science, la véritable Sageffe, est *de craindre Dieu, & de garder ses commandemens*. Et c'est là la Science, que mon Sauveur m'a apprise. *C'est ici la Vie éternelle, de te connoître pour le seul vrai Dieu, & J. Christ, que tu as envoyé*. Si je le confidere du côté de l'autorité, c'est le Maître, dans lequel Dieu a mis tous les trésors de la Science

ce

ce & de l'intelligence, & qu'il a envoyé, qu'il a installé dans sa charge. De quel autre Docteur Dieu a-t-il dit; *Ecoutez-le!* Aussi n'enseignoit il pas comme les Scribes & les Pharisiens, alléguant les Traditions & le témoignage de leurs Ancêtres; mais *comme ayant autorité*, comme étant revêtu de l'autorité Divine, qui lui avoit été confiée. Les Sages, les Docteurs du monde, ont puisé dans sa plénitude quelque rayon de ses lumieres. *C'est lui qui illumine tout homme venant au monde.* Les connoissances des anciens Philosophes étoient des étincelles de la Raïson Divine. Au commencement étoit *la Parole*; c'est à dire, *la Sagesse, la Raïson.* Elle étoit avec Dieu au commencement: & c'est elle, qui dans l'accomplissement des tems, a été *faite Chair*, qui a parlé à nous, & qui nous a instruits de ce que *l'oeil n'a point vû, de ce que l'oreille n'a point ouï, de ce qui n'étoit jamais montré dans le coeur de l'homme.* Si je le considere du côté de la certitude de sa Doctrine, il n'y a que celle là dont on puisse dire; *Cette parole est certaine, & digne d'être reçue avec une entiere foi.* Et pourquoi? C'est qu'elle est appuyée, non sur des raisons inventées par la Sagesse

humaine, mais *sur des démonstrations d'esprit & de puissance*; sur ces miracles évidens, palpables, inimitables, que le Seigneur appelle *le témoignage de Dieu*. Voilà le Maître, qui nous parle, & qui nous instruit. En voilà les caractères. Sa Science, sa Doctrine est la seule nécessaire, parce que c'est la seule qui conduise à l'Immortalité. Son autorité est Divine. Il nous parle de la part de Dieu, & il nous dit ce qu'il a appris, non dans l'Ecole des Philosophes, & des Maîtres humains, mais ce qu'il a appris de son Père. Tous les autres Maîtres sont instruits sur la Terre. Lui seul est descendu du Ciel. Il n'a pas été quarante jours avec Dieu sur la montagne comme Moÿse. Il a été de toute éternité au sein du Père. Il en a tû tous les secrets nécessaires à nôtre salut, & nous les a révélés; sa Doctrine a été confirmée, non par des raisonnemens subtils, mais par des preuves sensibles: *Ce que nous avons vû de nos yeux, ce que nous avons ouï de nos oreilles, ce que nous avons touché de la parole de vie, c'est là ce que nous vous annonçons*, dit S. Jean. Ce sont là les caractères de nôtre Maître, de nôtre Docteur. Et ce sont ces caractères, qui exigent la foi, qu'on ne peut leur

leur refuser que par l'incrédulité & la déso-
béissance la plus criminelle,

Nous sommes dans un siècle d'Incrédulité. On diroit que J. Christ n'est plus que le Docteur des simples & des enfans. J'en ferois surpris, si nous n'étions pas dans le siècle des vices, de l'Avarice & des Voluptés. C'est *Epicure*, qui est le Docteur de nôtre siècle; mais non l'ancien *Epicure*, car celui-là étoit dans l'erreur, mais il étoit juste, désintéressé, sobre, tempérant, & cultivoit la Vertu, par amour & par estime pour elle. O vous, qui embrassez avidement ses erreurs, je vous blamerois moins, si vous embrassiez ses Vertus. Mais comme une infinité de Chrétiens partagent la doctrine de J. Christ, en reçoivent les Dogmes, & en rejettent les préceptes, vous en usez de même avec vôtre Epicure. Vous laissez sa morale, vous prenez sa créance. Oseriez-vous le nier? Vous ne le suivez que parce qu'il vous délivre d'un Enfer, que mérite le crime; vous ne voulez pas le suivre dans le chemin de la Vertu, qui pourroit au moins modérer les justes peines de vôtre incrédulité. Non, non, ce n'est pas J. Christ seul, le Philosophe



descendu du Ciel, qui vous desavouë. Quand vous paroîtrez devant le Tribunal de Dieu, Epicure lui-même vous desavoüera. Infames débauchés, vils esclaves de vos vices, je ne vous connois point. Est-ce moi, dira-t-il, qui vous ai enseigné la fraude, le parjure, la trahison, l'adultère, les sales voluptés, la gourmandise, l'yvrognerie, l'inhumanité, la cruauté? Vous en ai-je donné l'exemple? Ils laissent J. Christ, pour s'attacher aux anciens Philosophes, & ce sont ces mêmes Philosophes, qui les condamnent. Est-ce Platon, qu'ils veulent suivre? Quels préceptes de Vertu ne trouve-t-on pas dans ses Livres? Est-ce Aristote, qu'ils veulent suivre? Quelles belles Régles de Morale n'y a-t-il pas dans le Livre, qu'il a composé la dessus? Est-ce les Philosophes Barbares? Sont-ce les Caldéens, les Persans, les Indiens, les Egyptiens? Mais sur cet article qu'ils ont dit d'excellentes choses! Ah! c'est à vous que le Seigneur a dit: *Il en viendra d'Orient & d'Occident, du Septentrion, & du Midi; des Grecs, des Scythes, des Barbares, qui vous condamneront, & qui seront assis à table avec Abraham, Isaac & Jacob, pendant que les enfans du Royaume en seront exclus.*

III. Ré-

III. Réflexion. *Le Maître est ici.* L'Evangéliste observe, que Marthe dit cela *en secret* à sa soeur. Il y a bien de l'apparence, que les Juifs ayant peu de tems auparavant conspiré contre Jesus Christ, & Marthe voyant sa soeur environnée de Juifs, qui étoient venus de Jerusalem, elle ne voulût pas divulguer la venuë du Seigneur: c'est la matiere de ma troisieme réflexion. Marthe nous fournit ici une leçon de discrétion & de prudence. Le secret est bien placé: car c'est l'amour, qu'elle a pour Jesus, qui le demande. Elle craint de l'exposer. Ce n'est pas défiance, ni timidité de sa part. Elle ne craint point, que si l'on fait que Jesus est venu à Bethanie dans sa maison, on l'enveloppe dans la persécution, qu'on lui fera. Sainte Femme, vous ne rougîtes jamais, ni du Fils de Dieu, ni de ses paroles! En effet, personne ne suivît si courageusement Jesus Christ, quand il fût crucifié, que les saintes femmes qui l'avoient suivi pendant sa vie. Ses Disciples disparoissent. Ils doutent dans son agonie. Ils fuient & se disperient, quand il est livré aux Juifs. Le seul, qui a la force de le suivre, le renonce. Mais pour celles-ci, elles se tiennent auprès de sa Croix.

Elles

Elles le reçoivent , lorsqu'on l'en détache. Elles le suivent au sépulcre , & se préparent à embaumer son Corps. Ainsi le secret dans cette occasion n'est qu'une prudente circonspection pour la sûreté du Seigneur. Craindre tout pour le Seigneur , pour sa Religion , pour ses membres , & ne rien craindre pour soi-même , c'est l'Heroïsme du Chrétien , qui ne met en usage la crainte , que quand il s'agit des intérêts du Sauveur , on des autres Fidèles. Si on me demande raison de ma Foi , je suis prêt à la rendre avec douceur devant ceux qui m'interrogent. Là point du secret: ce seroit lacheté, trahison. Mais s'agit-il de la Religion, du salut, de la conservation des Fidèles , alors je fais garder le secret , & rien ne me l'arrachera. C'est un des beaux endroits de ces saints Hommes , qui avant la Réformation , s'étoient séparés de l'Eglise Romaine , & contre lesquels le Démon sanguinaire exerça la rage des Bourreaux , & éleva ce Tribunal infernal , qu'on a nommé *l'Inquisition*. Foibles, quelquefois ils dissimuloient leur créance, à la vuë des feux allumés pour les consumer; mais quand enfin ils avoient parlé , point d'artifices , point de tourmens , qui pussent
les

les forcer à découvrir ni les noms, ni les retraits de leurs Frères & de leurs Pasteurs. Alors ils gardoient inviolablement le secret. Marthe dit en secret à sa soeur; *le Maître est ici & vous appelle.* Ces dernières paroles me fournissent la matière de deux réflexions, par lesquelles je finirai.

IV. Réflexion: Ce que Marthe dit à sa soeur en secret, je vous le dis en public, M. F., je le dis à tous, & à moi-même: *Le Maître est ici, & nous appelle.* Le Seigneur est présent ici. *Là où deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux.* Il est ici comme *Docteur*: c'est sa parole, que nous annonçons, nous sommes ses Ministres, sa voix. *Qu'on nous estime,* dit l'Apôtre, *comme Messagers de Dieu, comme si Dieu même exhortoit par nous.* Nous sommes des Vases d'argile, mais nous portons le trésor de Dieu, *qui a bien voulu le mettre dans des Vases de terre, afin qu'il paroisse, que l'excellence de cette force n'est pas des hommes, mais de Dieu.* C'est donc le Seigneur, qui est ici; c'est lui qui nous parle. Nous avons ses Lettres de créance, c'est l'Évangile, que nous vous prêchons: ses Lettres de grace & d'abo-

d'abolition pour les péchés, qu'il a scellées du double sceau de son sang & de son Esprit. Il nous a donné le pouvoir de vous instruire, de vous exhorter, avec cette clause également consolante & menaçante : *Qui vous écoute, il m'écoute, & qui vous rejette, il me rejette.* Et de plus il écoute, ou rejette ce Dieu suprême, qui a envoyé J. Christ, aussi bien que Jesus Christ, qui nous a envoyés. Personne ne peut nous dépouiller de son autorité, tant que nous sommes des serviteurs fidèles qui annoncent purement la Doctrine de nôtre Maître. Ainsi écartez de vos yeux l'Homme & ses foibleffes, & ne considérez que son Ministère & sa voix, & sachez que le Seigneur est ici, & que c'est lui qui *vous appelle.* Mais à quoi *vous appelle-t-il?* Il vous appelle à la Foi, à la Charité, à la Sainteté, à la Paix, à l'Espérance, qui ne confond point, à la rémission de vos péchés, à la vie éternelle. Il vous appelle à voir ses divins Miracles, à entendre sa profonde Sageffe, à considérer ses incomparables Vertus. Il vous appelle à contempler le sacrifice, qui expie vos péchés, à regarder sa mort avec toutes les Vertus qui la consacrent, avec tous les biens qui en résultent.

sultent ; à considerer sa résurrection & son ascension dans le Ciel, à attendre la vérité de ses promesses, dont elles sont l'une & l'autre & les exemples & la confirmation. O mon Dieu, si je pouvois dire, si je pouvois appliquer à cette assemblée ces belles paroles de S. Paul : *Ceux qu'il a préconnus, il les a appelés, & ceux qu'il a appelés, il les a justifiés, & ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés*: Ce seroit ici une Eglise, une Assemblée de Saints; dont tous les noms seroient écrits dans le Ciel, enregistrés dans le livre de vie. Mais au moins, Seigneur, ce ne sera pas de cette assemblée, que tu auras prononcé cette redoutable parole: *il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*. Non, Seigneur, nous écouterons ta vocation, nous la suivrons.

V. Encore une réflexion sur ces paroles: *Marie dit à sa soeur en secret; le Maître est ici & vous appelle*. Cela me fait penser à ces vocations secretes, que Dieu nous adresse sans cesse, tantôt par sa parole, tantôt par divers événemens, qui s'offrent à nos yeux, soit qu'ils nous regardent en particulier, soit qu'ils regardent les autres. Ce sont des
voix,

voix, qui nous disent en secret, mais fort distinctement pour un Esprit attentif aux voyes & à la conduite de la Providence; *le Maître est ici & vous appelle.* Il y a dans un Sermon une réflexion, qui semble générale, le Prédicateur ne m'a point en vuë; mais cette réflexion a un rapport si juste à mon état, que je croirois presque qu'il pensoit à moi, & que Dieu lui a révélé le secret de mon coeur: *C'est le Maître qui est ici, & qui m'appelle.* J'échape à un danger manifeste, où mon imprudence m'avoit précipité. J'allois tomber, quand la main du Seigneur m'a foutenu. J'étois tombé même, mais il a mis sa main sous moi, & ma chute, qui devoit être mortelle, n'a été qu'un avertissement du Seigneur, qui m'a dit en secret; *le Maître est ici, & vous appelle.* Il m'arrive un événement intéressant, heureux, ou malheureux, Dieu me châtie, ou me bénit. Il fait souvent l'un & l'autre à la fois; tempère ses châtimens par des bénédictions, & ses bénédictions par des châtimens. C'est encore une voix du Ciel: *C'est le Maître qui est ici & qui m'appelle.* Un de mes frères, une de mes soeurs en nôtre Seigneur, sont surpris par une mort imprévuë. Une vocation subite

2107

subite les cite devant le Tribunal de leur Juge & de leur Dieu. Je dois croire que la grace du Seigneur les y avoit préparés. Chrétien, donnes ton attention à cet événement; prête l'oreille à cette voix; c'est ton Frère, c'est ta soeur, qui par l'ordre du Fils de Dieu, vient te dire en secret; *le Maitre est ici & t'appelle.* Il s'élève dans la conscience des pensées, des craintes, qui sont involontaires, que des circonstances indépendantes de nous y font naître. Elles me rappellent moi-même à mes devoirs, à la repentance, à me corriger de mes défauts, à revenir à Dieu, de qui je me suis éloigné, à rechercher sa grace. C'est le Seigneur, qui me parle en secret, & qui me dit; *le Maitre est ici & vous appelle.* Heureux celui, dont le Coeur dit en secret de la part de Dieu; *Cherchez ma face,* & qui obéissant à cette sainte Vocation, répond aussitôt: *Je chercherai ta face, ô Eternel.* Dieu nous fasse la grace de la trouver favorable, & de trouver dans sa contemplation ce rassasiement de joye, que l'on cherche vainement ailleurs. Amen.

X

SER-

SERMON XXI.

sur S. Jean XI. v. 29.

Marie n'eût pas plutôt entendu cela, qu'elle se leva à l'instant, & alla trouver Jesus.

Il vous souvient, M. F., que dans mon dernier Discours, je fis diverses réflexions sur ces paroles, que Marthe dit à sa soeur; *le Maître est ici & vous appelle.* Quoique cela veuille dire simplement, *le Maître vous ordonne de le venir trouver*, je ne laissai pas de l'envisager d'une manière plus générale, & de vous représenter le Fils de Dieu, le Maître, que le Ciel nous a donné, nous appelant par sa Parole, & par une infinité d'Evenemens divers, à aller à lui, & à lui obéir. J'ai dessein de suivre aujourd'hui la même méthode. Car bien que les paroles de mon Texte signifient simplement, que Marie n'eût pas plutôt appris que le Seigneur étoit arrivé près de Bethanie, & qu'il vouloit la voir, qu'elle se hâta de l'aller trouver; j'ai dessein néanmoins d'envisager ces paroles, comme un modele de l'obéissance, que
nous

nous devons à la Volonté Divine. Marie connoît son Maître, & lui obéit à l'instant. Voilà la matière de deux réflexions générales. 1. Obéir à la vocation divine; En 2 lieu, Obéir avec promptitude & avec allégresse. Ce sont les deux vérités, que je vais traiter avec l'assistance de Dieu; c'est à dire, 1. *la justice & la nécessité d'obéir à la Vocation Divine.* Et en 2. lieu, *la justice & la nécessité d'y obéir avec promptitude & avec joye.* Je ne traiterai que la première dans ce Discours.

I. La justice & la nécessité d'obéir à la vocation divine est fondée, 1. sur l'autorité de Dieu; 2. sur la justice des devoirs qu'il exige; 3. sur l'utilité de ces devoirs, 4. sur tous les malheurs, qui sont les suites infailibles de la désobéissance. Que je vous ouvre là de belles & abondantes sources d'obéissance! Qu'il faudroit avoir un grand fond d'Incrédulité, ou plutôt de Stupidité, pour ne pas s'écrier avec le Prophete, ou avec le Fils de Dieu même: *Me voici, je viens, ô mon Dieu, pour faire ta volonté.*

I. Je commence par l'autorité de celui qui nous appelle à lui obéir. C'est Dieu; ju-

gez de l'autorité qu'il a de nous commander, par ce qui fonde l'autorité la plus absoluë & la plus inviolable. Car qu'est-ce qui fonde l'autorité, c'est à dire, le pouvoir de commander, & la justice, la nécessité d'obeir? Est-ce cette Supériorité naturelle, qui dérive des perfections, qu'un être a au dessus d'un autre? Je sens naturellement la déférence que je dois aux conseils & aux commandemens d'une Ame, en qui je vois reluire une éminente Sageffe & une éminente Vertu. Si cela est, quelle supériorité n'a-t-il pas sur nous ce Dieu, qui réunit en lui même toutes les perfections possibles, & qui ne les tient que de lui-même? Elles sont en lui dans une sublimité, dans une grandeur, que je ne saurois atteindre de la pensee. Dès que je les envisage, elles m'éblouissent, elles me confondent, & il ne me reste de voix, que pour m'écrier avec S. Paul: *O immenses richesses de la Sageffe & de la connoissance de Dieu! O immenses richesses de Puissance, de Bonté, d'Eternité, de Félicité, d'Immutabilité, de Vérité!* Et que dirai-je? Je n'ai point de meilleure définition de la Divinité, que celle de *l'Être infiniment parfait.* C'est celle des Philosophes modernes.

nes. Ils ont raison. Cela étant, la supériorité de Dieu, & par conséquent son Autorité, est infinie. Si le Trône du monde étoit électif, & que l'on assemblât les Etats de l'Univers, tout ce qu'il y a d'Intelligences & d'Esprits, à quel autre pourroient-ils s'adresser qu'à lui ? Humiliés, anéantis à ses pieds, ils s'écrieroient ; c'est à toi, Seigneur, de régner sur nous ; c'est à toi seul qu'appartient l'empire aux siècles des siècles.

Mais à cette autorité qui dérive des perfections divines, il s'en joint une autre, qui l'étend encore, s'il étoit possible, & qui la rend souverainement absoluë. C'est que Dieu est le Créateur & le Conservateur du monde, & de tous les êtres qui le composent. Or quelle raison d'obéissance plus nécessaire, plus obligatoire, que celle là. *N'appellez personne sur la terre votre Père,* Math. disoit J. Christ, *car vous n'avez qu'un seul Père, qui est Dieu.* Comme il a dit, qu'il n'y a qu'un seul Bon, il a dit aussi que nous n'avons qu'un seul Père, qui tira le monde du néant, qui forma le premier homme de la poussière, qui l'anima de son souffle, & qui a ensuite formé tout le Genre-Humain

d'un seul sang. O Dieu ! quelle immensité de pouvoir & d'autorité apperçois-je ici ! Je ne lui vois point de limites, parce que je n'en vois point à ce qui l'établit. Pour mesurer le pouvoir que Dieu a sur moi, il faudroit mesurer la distance, qu'il y a de l'être au néant, & je ne saurois la concevoir, parce que je ne saurois concevoir aucun des termes de cette distance, ni l'infini, ni le néant. Je me perds, je ne saurois y aborder. Et de là je conclus, que l'obéissance que je dois à Dieu est infinie, incompréhensible. Si j'ai quelque terme pour l'exprimer, c'est celui dont S. Paul s'est servi, pour exprimer l'obéissance de mon Sauveur : *Il s'est anéanti lui-même.* Cet anéantissement par rapport à moi, c'est de renoncer à ma volonté propre, à mes propres desirs, & de n'avoir de desirs, de volonté, que celle que Dieu me prescrit. C'est ainsi en effet que mon Sauveur s'est anéanti devant son Père. *Je suis venu, non pour faire ma volonté, mais la volonté de mon Père, qui m'a envoyé. Mon Père, non point ce que je veux, mais ce que tu veux.*

Voilà les deux premiers motifs de nôtre obéissance. En voici un troisième : il est tiré de

de la justice des devoirs, que Dieu nous ordonne. La grandeur des perfections de Dieu, le pouvoir absolu que lui donne la Création, me forcent à l'obeïssance. Il faut que mon Ame plie sous le poids de sa Souveraineté. Ma Raison ne doit s'informer de ses commandemens, que pour les suivre. Mais comme sa Sagesse & sa Bonté président sur l'exercice de son Pouvoir, il me fait connoître la justice de ses Loix, afin de rendre mon obeïssance aussi libre que nécessaire, & que je fasse par choix & avec joye, ce que je suis obligé de faire. Envisageant donc ces Loix du coté de leur justice, je ne puis le faire sans m'écrier; *O que la Loi du Seigneur est parfaite, que ses commandemens sont équitables, que ce qu'il ordonne est juste!* En effet c'est de l'or épuré, dit le Prophete. Là nul mélange, nul de ces défauts, que l'on trouve dans les Loix des Nations les plus sages, & qui se sont le plus approchées de la Raison. Il y a quelquefois de vils métaux mêlés parmi l'or de la Justice & de la Sainteté; mais ici tout est pur, tout est parfait, parce que c'est l'expression de la volonté de Dieu, laquelle est *bonne, agréable, & parfaite.* Rien de plus vrai que cette parole: *Je t'ai commandé ce*

PCXIX.
8-10.

qui est bon, ce qui est droit. Séparons seulement ce qui est positif, cérémoniel, l'effet de la condescendance de Dieu pour un peuple enclin à l'Idolatrie. Venez, hommes pécheurs, hommes esclaves de vos convoitises, venez, soyez-en juges vous-mêmes; malgré l'empire des passions & de la coutume, vous conviendrez que la Loi de mon Sauveur est bonne, que ses commandemens sont droits.

Considérons la cette Loi Divine. La Loi d'un Dieu sage doit régler nos pensées, nos desirs, nos jugemens, nos actions par rapport à Dieu, nôtre unique Souverain, par rapport à nos prochains, qui composent avec nous une Société Civile ou Religieuse; & enfin par rapport à nous-mêmes. Créatures de Dieu, nous lui devons la crainte & l'honneur. Membres d'une même Société, nous devons contribuer à sa félicité: des Devoirs réciproques nous lient ensemble, & si nous y manquons, nous mettons les autres en droit d'y manquer. Enfin Créatures raisonnables & libres, nous devons agir conformément aux qualités, dont Dieu nous a revêtus; & veiller à la conservation & au bien

bien particulier de nôtre être. Voilà nos trois objets : Dieu, le Prochain, nous mêmes. La Justice Divine nous appelle à leur rendre à chacun ce qui leur appartient. L'Amour propre bien réglé est une sorte de Justice. Je regarde mon Ame, comme une Intelligence, à qui Dieu a donné la puissance de gouverner mon Corps, & de le conserver. C'est un petit Etat, qu'elle a sous sa direction, où elle doit empêcher la révolte, & faire servir chacun des membres à la conservation du tout. Ainsi Justice de tous côtés. Or examinez, vous à qui Dieu a donné la Raison, examinez les Loix divines à ces trois égards, & voyez-y par tout les empreintes de la Justice. Dieu étant l'Être infiniment parfait, ne doit-il pas être honoré plus que toutes choses ? Etant le souverain Bien, ne doit-il pas être aimé souverainement ? Il n'a point d'égal, de compétiteur dans l'Univers, il n'en doit point avoir dans vôtre culte, & dans vôtre vénération. A l'égard des hommes nos égaux, la Raison n'est-elle pas convaincuë, que nous devons en user avec eux, comme nous voulons qu'ils en usent avec nous ? Et à l'égard de nous-mêmes, devons-nous deshonorer

nos corps, en les faisant des Instrumens d'iniquité, & les affoiblir, les tourmenter, leur préparer de longues morts par l'abus des facultés, que Dieu leur a données? Plus j'envisage le systême Evangélique sur le sujet de nos devoirs, & plus j'en admire la justice, & la beauté. Systême de l'Univers, si beau, si grand, si harmonieux, chef-d'oeuvre d'une Sagesse infinie, vous n'êtes pas plus parfait dans vôtre genre, que celui de la Morale de mon Sauveur. Mais, ô parties de l'Univers, vous suivez sans résistance & sans erreur la Vocation Divine. De là la conservation de l'ordre; mais nous, nous oublions nôtre vocation: & de là tous les désordres du monde. C'est ce qui me conduit au troisième motif de l'obéissance, qui est *l'utilité de nos devoirs.*

3. S. Paul l'a bien dit: *La piété est utile à tout; Elle a les promesses de la vie présente, & de la vie à venir.* Pour être heureux, il faut être homme de bien. Je mets à part une Providence, qui par des ressorts imperceptibles, punit dans ce monde les vices & récompense les vertus. Je la reconnois & je l'admire d'autant plus, qu'elle s'exerce d'une

ma-

maniere plus cachée & plus secrete. Elle ne se laisse voir, que comme elle doit être vuë par des hommes que Dieu a créés libres, & qui doivent se déterminer par la Raison & par le choix. Autrement la Vertu ne seroit point dans l'Ame. Elle ne seroit point Vertu. Car ce n'est point être homme de bien, que de s'abstenir du crime par la crainte de la peine. L'Ame n'en est pas moins criminelle. Elle veut le mal, & ne s'en abstient que par la crainte d'un autre mal. Je reconnois donc une Providence. Elle ne se laisse point sans témoignage, soit en faisant du bien, soit en punissant. Au dedans, au dehors de l'homme, elle a ses ministres, qui exercent sûrement ses jugemens, & qui dispensent la joye, ou la tristesse, la crainte, ou l'espérance, le trouble, ou la tranquillité: ce qui fait le bonheur, ou le malheur des hommes. Mais encore une fois je la laisse à part. Je ne veux envisager que cet ordre, qui régné dans le monde, & qui ne peut y avoir été établi qu'en vertu des justes Loix de celui qui le gouverne. La Vertu, qui n'est autre chose que l'obeissance aux commandemens de Dieu, fera toujours le bonheur des hommes. Les vices & les passions

sions malfaisantes feront toujours leur malheur. C'est un ordre irrévocable dans l'Univers depuis la Création. Rien ne le changera. La Vertu, amie de l'homme, y entretiendra la paix ; la Justice empêchera les toits & les oppressions ; la Charité soulagera les misères ; le Support, si convenable à des hommes imparfaits, en bannira l'intolérance ; la Douceur étouffera les querelles ; l'Humilité les préviendra ; la Patience arrêtera le cours des injures, que la Vengeance rend immortelles ; la Tempérance conservera la santé, les forces, & préviendra les maladies & les douleurs, ou les rendra plus supportables & moins aiguës ; l'Homme retiré en lui-même y trouvera la paix & la joye, inséparables de la bonne conscience. Au lieu de se dissiper au dehors pour trouver quelque consolation dans les afflictions de la vie, il ira la chercher dans son propre coeur, où la *paix de Dieu* calmera bientôt toutes les pensées, qui peuvent le troubler. O Sages du monde, je vous l'avouë, je vous admire, ou plutôt j'admire Dieu, qui vous a communiqué les Lumieres, qui subsistent encore dans vos Ouvrages. Vous avez défini le souverain Bien, le seul que vous pouviez connoître

tre avec certitude, vous l'avez défini: *Vivre selon la Nature.* Rien de mieux dit; car cette *Nature* n'est autre chose que la *Raison éclairée*, attentive à ce que demande la nature humaine, sa conservation, son repos, & son bonheur.

Que seroit-ce à présent, si changeant la scene, je mettois les vices & les passions en la place de la Vertu, ou des commandemens de Dieu. Comme la Providence a enchainé le bonheur de l'homme à la Vertu, elle a de même enchainé tous les malheurs avec les vices; la Providence Divine ayant voulu, par ce moyen, mettre un frein aux passions mal-faisantes. Elles l'ont rompu, & le rompent tous les jours, & servent malgré elles la juste volonté de Dieu, en la violant. Qui est-ce qui a introduit la mort dans le monde? Est-ce l'observation des commandemens de Dieu? Est-ce elle, qui excite les divisions, les persécutions, les injustices, les oppressions, les maladies douloureuses? Est-ce pour elle qu'on a dressé les Gibets, bâti des Prisons, inventé les Tortures? Est-ce elle qui précipite nos jours? Est-ce elle qui nous fait blanchir avant le tems? Est-ce la Tempérance
qui

qui rend nos genoux tremblans, & qui a tiré du fond de la corruption ces sales maladies, qui vont porter la mort dans les sources de la vie même? Est-ce la Charité Fraternelle, qui met la discorde dans les familles, qui vient dissiper ce que l'Avarice avoit amassé? Est-ce la Modération, la Bonté, l'Equité, qui ont donné ces affreux spectacles, que nous ne voyons que de loin par la grace de Dieu, & qui couvrent de sang & de carnage des campagnes entieres? Ah! pour connoître la justice & l'utilité des devoirs, que Dieu nous commande, il ne faut point attendre le siècle à venir. Homme mortel, ne dis point en ton coeur, qui montera au Ciel, pour y voir les récompenses de la Vertu, ni qui descendra dans l'abyme, pour y voir les misères, que causent les passions humaines? Il ne faut que jeter les yeux sur nôtre Terre, & voir ce qui s'y passè, pour conclurre avec Salomon, que *la crainte de Dieu & l'observation de ses commandemens, est le tout de l'homme, c'est à dire, son souverain Bien.*

IV. Il me reste un quatrième motif de répondre à la vocation Divine. Il consiste dans tous les malheurs, qui sont les suites inévitables

sup

bles

bles de la désobéissance. C'est un beau, un excellent mot, que celui de S. Paul. Parlant contre les criminelles complaisances des Chrétiens pour les Payens, lorsqu'ils assistoient aux Festins de leurs Idoles: *Voulons-nous exciter la jalousie du Seigneur? Sommes nous plus forts que lui?* Les hommes peuvent-ils lutter contre les Tempêtes & les Orages? Contre les feux allumés, contre les flots de la mer irritée? Peuvent-ils mesurer leurs forces avec celles des Elémens? Il n'y a que Dieu, qui les calme, qui les arrête, qui en suspende l'activité, qui dise aux Vents: *Appaisez-vous,* & à la Mer, *sois tranquille.* Qu'est-ce néanmoins que leurs forces au prix de celles du *Tout-puissant*, dont les vents & les feux ne sont que les Ministres? Ministres, tantôt de ses jugemens, tantôt de ses délivrances. Je Pavoüe, Dieu l'a voulu, & c'est l'ordre admirable de sa Sagesse & de sa Justice, Dieu a voulu que l'Homme, en qualité d'esprit & d'être intelligent, fût libre, & qu'ainsi il eut le pouvoir de résister à ses commandemens; à moins que par des Conseils, qui nous sont impénétrables, il ne déploye cette grace victorieuse, qui fléchit les cœurs, & qui incline les volontés à l'observation de ses com-
man-

mandemens. Il appelle, il envoie les Hommes travailler à sa Vigne, & il y en a qui disent; *je n'y veux point aller.* Il les invite à son Festin, & il y en a qui cherchent des prétextes, pour n'y point aller. Leurs affaires, leurs intérêts, les dominant. Il y en a même, qui ont résisté au S. Esprit, comme les Apôtres le disent aux Juifs, c'est à dire, à la Parole de Dieu, prêchée par des hommes éclairés du S. Esprit, & confirmant leur prédication par des miracles, ouvrages de l'Esprit de Dieu. Ce fut le crime des Juifs, du tems de nôtre Seigneur, & après sa mort. C'avoit été celui de leurs Pères. Combien de fois tenterent-ils Dieu dans le desert? Combien de fois ces Esclaves de la Puissance de l'Egypte, oferent-ils se soulever contre leur invincible Libérateur? Mais, ô vains efforts de l'Orgueil & de l'Endurcissement, ils résistent à la Vocation Divine, qui les appelle au salut; mais résisteront-ils à la Vocation Divine, quand elle les appellera devant son Tribunal, pour y recevoir dans leurs personnes la juste récompense de ce qu'ils auront fait? Résisteront-ils à un Dieu, à qui la mort & le tombeau obeissent, à qui le néant même n'a point résisté? Quand ils pourroient y des-
cen-

cendre, dans ce néant, quand ils y pour-
 roient chercher l'asyle qu'ils desirent, la voix
 de Dieu qui les en a tirés, pour leur donner
 l'Être, les en tireroit encore pour exercer sur
 eux les justes rigueurs, que leur désobeïssance
 mérite. Que sont les plus puissans d'entre
 eux que des vases d'argile, que Dieu brise,
 quand il lui plait? Il est vrai, qu'il y a en
 eux une puissance, qui ne tire point son ori-
 gine de la poussière, & qui n'y peut descen-
 dre; mais cette puissance peut-elle résister à
 Dieu? A-t-elle une armure à l'épreuve de
 ses traits; des Fortereses inaccessibles à ses
 armées? Que dis-je? Il ne faut point que
 Dieu déploye sa puissance, pour punir la dé-
 sobeïssance de l'Ame criminelle. Qu'il la
 livre à elle-même, à ses passions, à ses remords,
 à son désespoir; qu'il lui laisse entrevoir seu-
 lement la félicité des Justes, les Biens qu'elle
 a perdus; il ne faut point d'autres Démons
 pour la tourmenter. O Dieu des miséricor-
 des, préserve-nous d'un tel sort. Fai-nous la
 grace d'être du nombre *de ceux, que tu as*
appelés selon ta bonne volonté; de respecter
 toujours une Autorité fondée sur des per-
 fections infinies, & sur des bienfaits que nous
 ne pouvons recevoir que de toi. Fai-nous

la grace d'aimer & de suivre des Devoirs, qui font la Justice même; des Devoirs, dont l'observation peut seule faire tout nôtre bonheur. Fai-nous la grace enfin de comprendre, qu'en résistant à la Volonté sage & miséricordieuse de nôtre Dieu, nous nous livrons à cette juste, mais rigoureuse Volonté, qui ne permet pas que la désobéissance demeure impunie. Il n'y a point de ressource pour l'homme. La Volonté de Dieu fera toujours efficace, & l'homme en sera toujours, ou le serviteur, ou la victime. A Dieu miséricordieux, à Dieu juste, soit honneur & gloire, aux siècles des siècles.

Amen.



SER-

SERMON XXII.

sur S. Jean XI. v. 29.

Marie n'eut pas plutôt entendu cela, qu'elle se leva à l'instant, & alla trouver Jesus.

Je vous exposai, M. F., dans le premier Discours sur ce Texte, le plan que je voulois suivre, parce qu'il m'a paru le plus édifiant. Nôtre but, le but de nôtre Ministère, n'est-ce pas l'édification, c'est à dire, l'affermissement, les progrès du Fidèle dans la Foi & dans la Vertu? Je considérai donc l'obeïssance de Marie, qui n'eût pas plutôt appris, que Jesus l'appelloit, *qu'elle se leva à l'instant, & l'alla trouver*; je considérai, dis-je, son obeïssance comme le modele de celle que nous devons à la Vocation Divine. Dans cette vuë je divisai mon sujet en deux parties; la premiere est *la justice & la nécessité d'obeir à la vocation du Seigneur*; la seconde, *d'y obeir avec promptitude & avec allegresse*. J'ai traité la premiere partie, & j'ai fondé la nécessité d'obeir à la Vocation de Dieu, 1. sur son autorité infinie, 2. sur la justice des Devoirs, qu'il nous commande;

Y 2

3. sur

3. sur l'utilité de ces Devoirs; 4. & enfin sur les suites funestes de la résistance. Il me reste donc à traiter aujourd'hui la seconde partie, & à montrer la justice & la nécessité d'obéir à la Vocation Divine avec promptitude & avec allégresse. *Marie n'eut pas plutôt entendu ce que Marthe lui dit, qu'elle se leva à l'instant, & alla trouver Jesus.* Trois considérations générales vont établir cette vérité.

I. La Vocation Divine est une grace, que Dieu fait au pécheur; il faut l'embrasser avec promptitude & avec joye. En 2. lieu, la Vocation Divine a ses bornes, elle peut cesser à tout moment; il faut l'embrasser avec promptitude. En 3. lieu, la Vocation Divine nous appelle à notre souverain Bien; il faut l'embrasser avec joye. *Tives-nous, Seigneur, & nous couvrons après toi.*

I. La Vocation Divine est une Grace, & une Grace non méritée; il faut l'embrasser, autrement cette grace ne fait qu'aggraver le péché & la condamnation de l'Homme. Que la Vocation Divine soit une Grace: *Le Dieu de toute grace*, dit S. Pierre, *nous appelle à sa Gloire éternelle.* *Il nous a appelés*, dit S. Paul, *non à cause de nos bonnes oeuvres, mais en vertu de son propos arrêté, & de la grace,*
qui

1 Pier.
V, 10.

qui nous avoit été donnée en J. Christ avant les tems éternels. Il y a une Vocation générale, adressée à tous les hommes par les merveilles de la Nature, & par les lumieres de la Conscience. La Nature enseigne la Piété. Elle montre un Dieu qu'il faut servir. La Conscience a les idées de l'honnête & du juste. *Les Gentils, disoit S. Paul, sont Loi à eux-mêmes.* En effet *la Loi* n'est autre chose que la *droite Raison*, Loi vivante, universelle, qui malgré le tumulte des passions, s'est fait entendre chez tous les Peuples du monde à ceux qui l'ont voulu. De là viennent tant de belles Loix de Justice & de Vertu, que l'on trouve dans les Ouvrages des Gentils. Car comme le disoit S. Paul: *Dieu ne s'est point laissé sans témoignage; il n'y a point en lui de partialité. Il n'est pas moins le Dieu des Gentils, que celui des Juifs.* J'adore les mystères de la conduite de Dieu, je reconnois son pouvoir & sa Sagesse; mais je ne reconnois pas moins sa Justice, qui ne lui permet pas de moissonner, où il n'a point semé, ni de juger les hommes sur une Loi, qu'il ne leur a pas donnée. Il fait des graces; mais ce n'est jamais au préjudice de la Justice. Il ne doit les graces à personne; mais je l'ose dire, il

doit la justice à tout le monde. Quoi! ce Dieu qui fournit à tous les hommes ce qui est nécessaire à la conservation de cette vie mortelle, qui leur a donné à tous l'industrie nécessaire, les auroit laissés sans les lumières nécessaires pour le salut? *Dieu est bon envers tous, sa Miséricorde s'étend sur tous ses Ouvrages.* Les Payens ont eu le nécessaire. J'en ai des preuves évidentes dans leurs propres Ecrits. Qu'est ce donc que Dieu a fait en faveur des Juifs & des Chrétiens? C'est *une grace*, qu'il ajoute à *la Nature*. Il a envoyé ses Prophetes, & dans les derniers tems son Fils, pour confirmer ce que la Raison avoit apperçû, & pour la ramener des égaremens, où elle s'étoit laissé entraîner.

Je me représente la Religion naturelle; c'est à dire, celle que la Raison enseigne aux hommes, qui sont attentifs à ses lumières, comme un Edifice aussi ancien que le Monde & la Nature Humaine, & qui a ses fondemens dans la Raison. Mais les Hommes avoient laissé ruiner cet Edifice; au lieu de l'entretenir comme l'ornement & la fureté du monde, comme l'asyle des misérables. Ils l'avoient laissé exposé à l'injure des tems; mais les fondemens subsistoient encore.

Qu'a

Qu'a donc fait Jesus Christ, & qu'ont fait ses Apôtres? Ils sont venus relever cet Edifice, lui rendre son ancienne splendeur, l'embellir, l'orner, l'enrichir. Il en est de cet Edifice, de ce Temple, comme de celui des Juifs. *La gloire de la seconde Maison est plus grande, que celle de la premiere.*

Je ne sai si vous me comprenez. Voici ce que je veux dire. *La Religion naturelle*, c'est à dire, celle qu'enseigne la Raison, *étoit suffisante*. Si les hommes l'ont gâtée, obscurcie, c'est par leur faute. Ce n'est pas celle de Dieu. Il pouvoit les laisser éternellement dans l'ignorance, où ils s'étoient plongés eux-mêmes. Mais il ne l'a pas voulu. Il a envoyé son Fils dans la consommation des siècles, & il a fait trois choses. Il a fait connoître le vrai Dieu, qui n'étoit pas ignoré proprement; car S. Paul dit, que les Payens ont bien connu Dieu; mais il en a mieux développé les volontés, & en a fait connoître le vrai culte. En 2. lieu, il a manifesté les Devoirs de l'homme, & les a fait connoître sous la Volonté de Dieu, qui les rend infiniment respectables. En 3. lieu, il a donné aux espérances de la Vertu une évidence & une certitude, que la Raison seule ne pouvoit leur donner.

Cette Vocation Divine est une Grace, & une Grace non méritée. *J'appellerai mon Peuple, celui qui n'étoit point mon Peuple; je me suis fait connoître à ceux, qui ne s'informerient point de moi.* Mais par qui Dieu s'est-il fait connoître? Est-ce encore par des Hommes mortels, qui fussent de grands Hommes? Est-ce par de simples Prophetes, tels que ceux, qui ont fleuri sous la Loi? Est-ce par un autre Moÿse, cet incomparable *serviteur de Dieu, qui a été fidele dans toute sa Maison?* Est-ce par quelqu'un de ces Esprits immortels, qu'il a quelquefois fait servir, pour apprendre aux hommes ses volontés? Voici le comble de la Grace: *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a envoyé son Fils.* Mais comment l'a-t-il envoyé? Est-ce dans la forme de Fils de Dieu? Est-ce dans une Gloire proportionnée à sa Dignité infinie? Non, c'est sous la forme *d'un serviteur*, & pour dire quelque chose de plus fort, quoique ce soit au fond la même chose, c'est dans une *forme de chair de péché*; il parut semblable à l'homme pécheur. Et qu'a-t-il fait sous cette forme? A-t-il seulement prêché l'Evangile? A-t-il seulement appelé les pécheurs à la Repentance. Ah! il ne s'est pas borné là.

là. Il a voulu donner l'exemple des verrus & de l'obeïſſance, qu'il a prêchée. Il a voulu vérifier en ſa perſonne, & la néceſſité de l'obeïſſance, & la certitude des récompensés, qu'il a promiſes à l'obeïſſance. En un mot, il eſt mort, & mort ſur la Croix, & étant reſuſcité des morts il eſt monté dans le Ciel; & c'eſt de deſſus l'autel, où il s'immole pour mes pechés, & de deſſus le Trône, où il eſt aſſis pour ma juſtification; c'eſt de là qu'il m'adreſſe ſa vocation divine; cette Vocation, que j'appelle *grace* après S. Paul, & *grace ſalutaire*, avec le même S. Paul, puis qu'elle n'a pour but que mon ſalut. C'eſt ma première confiſidération.

Voici la ſeconde: La grace de la Vocation Divine a ſes bornes, ſoit que je la confiſidère par rapport aux Nations, ſoit que je la confiſidère par rapport aux particuliers. Après un certain terme elle ceſſe. *Marchez*, diſoit J. Chriſt, *pendant que vous avez la Lumière, de peur que les ténèbres ne vous ſurprennent. Je ſuis la Lumière du monde, vous me chercherez encore; mais vous mourrez dans votre péché. Aujourd'hui, ſi vous entendez ſa voix, n'endurciſſez point vos coeurs. Cherchez l'Eternel, pendant qu'il ſe*

trouve; *Invocuez le pendant qu'il est près.* Les Oracles parlent. Les Evénemens justifient les Oracles. Remontons aux tems éloignés, & voyons comment la Patience de Dieu a eu ses bornes. D'abord se présente l'epouvantable jour, où les bondes des cieux furent ouvertes, où l'Abyme se débordant inonda de ses eaux un monde inondé de crimes. Epouvantable jour, auquel J. Christ a comparé celui de son avènement! *Noé, Hé-
I. Pier. raut de justice,* est averti de cet événement, & II, 5. pendant *quarante ans* il bâtit Al'rche, où il trouva son salut & celui de sa famille. L'iniquité étoit parvenue à son comble. Les moqueurs du siècle insultoient au S. Homme. Il bâtit un ample Vaisseau, & l'entreprise paroissoit aussi vaine & aussi inutile que celle de l'Impiété, qui voulut bâtir une Tour élevée jusqu'au Ciel. Le Héraut de la Justice prêche vainement la Repentance. Mais enfin la Vocation Divine eut ses bornes, aussi bien que la patience de Dieu, & la Terre se vit presque ce qu'elle avoit été au commencement, lorsqu'enveloppée de l'Abyme, l'Esprit de Dieu souffloit sur les eaux. Nôtre Seigneur a insisté plus d'une fois sur cette épouvantable Catastrophe, & en a fait l'exemple

ple de son dernier Avénement. *Il en sera, dit-il, du jour du Fils de l'Homme, comme de ce qui arriva au tems de Noé; car avant le Deluge les hommes mangeoient, buvoient, se marioient, & donnoient en mariage, jusqu'au jour que Noé entra dans l'Arche.* Ils ne connurent point leur ruine prochaine, jusqu'au tems que le Déluge vint, & les emporta tous. A' cet exemple succede dans S. Pierre celui de Sodome, de Gomorre, & des Pais des environs, lorsque le nombre des Justes eut tout a fait défailli dans ces malheureuses Villes. Celui des Israélites, sauvés par tant de miracles, est rapporté par S. Paul, avec cette observation; *Que tout ce qui leur est arrivé sont des exemples pour nous, afin de nous empêcher de périr par la même Incrédulité.*

Remarquez, je vous prie, ces régles, ces mesures de la Patience de Dieu. Noé fut quarante ans à bâtir l'Arche, pendant lesquels il prêcha la repentance au monde; les Israélites furent quarante ans dans le Désert, jusqu'à ce que la Race, qui étoit sortie d'Egypte fut éteinte. Dieu donne aux Juifs trente sept ou trente huit ans, pour se repentir après la mort du Fils de Dieu. Il donne au-

tant

tant d'années à ce malheureux peuple, qu'il avoit donné de jours à Ninive. Ainsi pour les Peuples, pour les Nations, la Providence a ses Termes, après lesquels viennent les Jugemens de Dieu, sans qu'on puisse les éviter.

A l'égard des particuliers la Providence a de même marqué le tems de sa patience. Souvenez-vous de la comparaison du Figuier :

Luc VIII, 7. *Je vous dis, que si vous ne vous repentez, vous périrez semblablement.* Pour confirmer cela le Seigneur ajoute cette parabole. „Le Maître d'une Vigne avoit un figuier, & venant „ pour en cueillir les fruits, il n'en trouva „ point. Là dessus il dit au Vigneron de l'arracher, parce que depuis trois ans il n'avoit „ produit aucun fruit. Seigneur, dit le Vigneron, laissez-le encore pour cette année. „ Je le déchaufferai, j'y mettrai du fumier, & „ s'il ne porte pas de fruit, vous le couperez „ l'année prochaine. „

Il y a donc un terme; & ce terme n'est pas toujours celui de la vie humaine. Il y a un terrible jugement de Dieu, qui devance ce jour fatal. Quand on a méprisé longtems les richesses de la patience & de la longue attente du Seigneur, il se forme dans l'Ame, ou le désespoir, ou l'endurcissement. Le
déses-

désespoir, parce que lors qu'on a violé long-tems la Volonté de Dieu, malgré la connoissance de ses devoirs, on ne peut plus se flatter de sa grace. La Conscience prononce la condamnation. L'endurcissement, lorsque pour se promettre du repos, on se livre à l'Incrédulité, & l'on tâche d'anéantir un Dieu que l'on craint, & une Religion qui nous condamne. Ah! que je crains ce jugement pour les Chrétiens: ou plutôt nous n'en sommes plus aux craintes. Les exemples parlent, exemples dignes de toutes nos larmes & nos frayeurs. Dieu ne déploye-t-il pas encore tous les jours ce redoutable jugement, qu'il déploya contre les Payens, lorsqu'étouffant les lumieres de la Raison, il les a livrés à un sens dépravé, pour faire des choses tout à fait indignes de l'Homme. Comme ils ne se sont pas souciés de glorifier Dieu, Dieu aussi les a abandonnés à leurs passions infames, & pour ne pas sentir leurs crimes, ils se sont engagés dans leurs vains raisonnemens, & croyant être sages, ils sont devenus foux. Ils renvoient en doute ces vérités, que toute la Terre avouë. Ils ne connoissent plus la difference du bien & du mal, du Vice & de la Vertu. O! qu'il y a d'Enfans prodigues,

gues, de jeunes & de vieux débauchés, qui vont consumer leur bien & leur vie dans les excès criminels! Mais qu'il y en a peu, à qui Dieu fasse la grace de dire; je m'en retournerai chez *mon Père*, & je lui dirai, *mon Père, j'ai péché contre le Ciel & contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre Fils.* Ces graces de Dieu ne sont pas communes. Aussi J. Christ n'a t-il pas dit cette parabole, pour représenter la condition des Chrétiens, qui après avoir connu la Vérité, se livrent aux vices. Je ne saurois lire sans frayeur les redoutables paroles de l'Auteur divin de l'Épître aux Hébreux: *La terre, qui boit souvent la pluie, & qui ne porte que des epines & des chardons, sera maudite & brulée.* Et ailleurs: *Si nous péchons volontairement, après avoir reçu la connoissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour le péché.* Et ce que dit S. Jean: *Il y a un péché à mort, & je ne vous dis point de prier pour ce péché là.* Je veux bien croire qu'il s'agit là de péchés particuliers; que l'Auteur de l'Épître aux Hébreux parle de l'Apostasie, & S. Jean de l'Idolatrie. Mais la Violation de la Loi Morale, l'Apostasie, pour ainsi dire, de la Vertu connue, est elle plus tolérable que celle de la Foi? Je

Je ne veux pas traiter ici la matiere des délais de la conversion. C'est un lieu commun, qu'on a fort traité de nos jours. Les Prédicateurs se sont épuisés la dessus. Je ne veux faire que cette réflexion. Si la conversion n'étoit que la cessation des mauvaises actions, je pourrois croire qu'avec l'age on y parviendra. Mais il faut, 1. le changement de coeur, il faut que l'amour de Dieu & de la Vertu, prenne la place de l'amour du vice; & les habitudes inveterées du coeur ne changent point sans un miracle, que Dieu ne nous a pas promis. En 2. lieu, comment s'assurer du pardon de tant de péchés volontaires & commis avec connoissance? Où sont les promesses là-dessus?

III. Considération : Il faut obeïr avec promptitude & avec joye à la Vocation Divine, parce que cette Vocation a pour objet nôtre souverain bien. Distinguons les Vocations. Il y en a de particulieres & de générales. Les particulieres sont quelquefois les plus difficiles. *Allez, dit J. Christ, & vendez tout ce que vous avez & le donnez aux pauvres; après cela suivez moi.* Cette Vocation est difficile pour un homme, qui a de grands biens, & qui ne connoît point en-

core

core ceux, que le Seigneur lui promet. De même, quand Dieu dit à Abraham : *Sors de ton País, quittes tes parens, & viens au lieu que je te montrerai*; il falloit une grande foi, parce qu'Abraham ne favoit pas encore, que sa Postérité devoit régner dans le País de son exil. Ce fut une Vocation bien plus terrible, que celle qui lui ordonna de sacrifier son Fils unique. C'est un Miracle de foi & d'obeïssance; car l'Ecriture nous dit, qu'il obeït sans hésiter, qu'il espéra contre espérance, parce qu'il favoit bien que celui auquel il avoit crû, pouvoit ressusciter son Fils, & lui donner au lieu d'une Cité perissable, celle qui a des fondemens éternels. Ce sont de beaux & de grands exemples, qu'il faut envisager comme des modèles dignes de l'imitation de tous les tems. Mais après tout, ce sont des Vocations particulieres. Dieu en a adressé de semblables à plusieurs Fideles de nôtre tems; & s'il y en a eu, qui se sont retirés tout tristes & confus, & qui ont préféré les délices de l'Egypte à l'opprobre de Christ, il y en a eu aussi, qui ont préféré l'opprobre de Christ aux delices de l'Egypte, & qui ont montré qu'ils étoient dignes de Jesus Christ, en faisant voir qu'ils

l'ai-

l'aimoient *plus que Père, Mère, femmes, enfans, maris.* Graces immortelles soyent renduës au Père des Lumieres, & à l'Auteur de tout don parfait; leur Foi n'a point défailli, dans ces violentes tentations. Ils ont suivi J. Christ, porté sa Croix, ils l'ont confessé dans la Cour de Caïphe, dans le Prétoire de Pilate, & quelques uns ont scellé de leur sang leur glorieuse Confession. Goûtez éternellement le repos de Dieu, saintes Ames, qui l'avez glorifié. Vous êtes à présent *dans la joye de votre Seigneur,* que rien ne fauroit, ni troubler, ni vous ravir.

Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de la Vocation générale, qui s'adresse à tous les hommes, dans la crainte de Dieu, & dans l'observation de ses commandemens: & je dis, que si nous considérons le but, auquel il nous appelle, il faut y courir avec empressement, avec promptitude, & avec joye. *Elle se leva à l'instant, & alla trouver Jesus.* O vous, qui portez le joug des passions vicieuses, si vous vouliez le comparer avec celui du Fils de Dieu, que vous trouveriez celui du Seigneur doux & leger, au prix de celui que vous portez. J'ai parlé dans le Discours précédent de l'utilité de nos devoirs, & je

Z

ne



ne dois pas m'y étendre aujourd'hui, pour ne pas répéter ce que j'ai dit. Lisez les Devoirs de l'homme dans les Philosophes Payens, vous les y trouverez. Ils sont gravez dans la Raison, qui est une Loi éternelle, & universelle. Qu'a donc fait mon Sauveur, & qu'exige-t-il de nouveau ? Rien, si ce n'est que nous croyions en lui. Mais quel Personnage dans l'Univers plus digne de nôtre confiance, que ce Sage incomparable, qui a marqué du sceau de ses Miracles, & de celui de son exemple, toutes les Vertus qu'il a commandées ? Il ne vous ordonne que de marcher où il a marché devant nous. Crainte de Dieu, respect pour lui, obéissance profonde, charité, tempérance, douceur, miséricorde, humilité, vous en êtes, mon Sauveur, & le Législateur & le Modèle. Ah ! ce n'est pas lui, qui impose des fardeaux, qu'il ne veut pas toucher du bout du doigt. Mais enfin qu'a-t-il fait, & à quoi nous appelle-t-il ? Où la droite Raison nous appelle. Si cela est, direz-vous, son Ministère n'étoit pas nécessaire. Il l'étoit infiniment. Et voici ce qui prouve d'une maniere invincible ce que j'ai dit, qu'il faut obeïr avec promptitude & avec joye : c'est qu'il nous présente les Vertus, que la Rai-



Raison nous commande, sous le beau caractère de la Volonté de Dieu, d'un culte & d'une obéissance qu'on lui rend. O Payens vous êtes louïables, vous croyez servir la Raison & la Nature; & moi, je sai que je fers Dieu. Oh! que vous me devenez vénérables, sacrés Devoirs de la Justice, de la Charité, quand je vous considère, comme les volontés du Créateur & du Maître de l'Univers; & que vous me paroissez odieux, Vices, Passions criminelles, quand je vois que ce n'est pas la Raison seule, qui vous condamne, mais le Créateur & le Maître du monde!

Secondement, qu'a fait Jesus Christ? Il a mis en lumiere la vie & l'immortalité. Il a fait voir les récompenses infinies, qui sont destinées à la Vertu, & les peines immortelles destinées au crime. Il a fixé l'incertitude de la Raison sur le sujet d'une vie à venir. La Vertu n'est plus un simple devoir de l'homme, c'est un devoir, auquel tout son bonheur est attaché. Le Vice n'est plus un simple désordre, un égarement de la Raison, c'est un égarement de la Felicité. Mon souverain Bien est éternellement lié avec elle. Il en est le fruit certain & assuré. A' quoi m'appellez-vous donc, mon Sauveur, ce n'est



pas seulement à vous suivre sur la terre, c'est à vous suivre dans le Ciel. Ce n'est pas seulement, comme Marie, à voir la Gloire de Dieu dans la résurrection de Lazare; c'est à contempler la vôtre, & à devenir conforme à mon Sauveur glorifié. *Je vous conjure, dit S. Paul, de vous conduire d'une maniere digne de Dieu, qui vous appelle à son Royaume & à sa Gloire. Veuille le Dieu de toute grace, dit S. Pierre, qui nous a appellés à sa Gloire éternelle, par Jesus Christ, vous perfectionner lui-même, vous affermir, vous fortifier, & vous rendre inébranlables, pendant le peu de tems que vous avez à souffrir. Heureux le Fidèle, qui entend la voix Divine, & qui la suit! Heureux celui, qui peut dire comme S. Paul: Dès qu'il eût plû à Dieu par sa grace, de me révéler son Fils, afin que je le prêchasse parmi les Nations, aussi-tôt, sans prendre conseil de la chair & du sang, je suivis ma vocation: je lui dis, Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Veuille le Seigneur nous faire la grace d'imiter cet Apôtre!*

Amen.



Jē 2311

§

ULB Halle

008 861 048

3



1
S E R M O N S

DE FEU

Mr. DE BEAUSOBRE,

SUR

LE CHAPITRE XI.

DE L'EVANGILE SELON

S. J E A N.

TOME I.



A B E R L I N

Aux dépens de l'Ecole de Charité.

M D C C L I

x-rite

colorchecker CLASSIC

